

Le Samedi[®]

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

NOTRE ROMAN COMPLET
(en deux numéros)

LA CHANSON DE L'AMOUR

Par ROSELYNE

▼ ▼

NOTRE FEUILLETON :

LA DAME EN NOIR

Par EMILE RICHEBOURG

▼ ▼

Chronique sociale :

LES DRAMES DE L'ARGENT

Par LOUIS ROLAND

▼ ▼

NOUVELLE CANADIENNE :

LA SURVIVANCE DE L'AMOUR

Par LUCE BOILY

▼ ▼

L'ART DE TIRER LES CARTES

Par J. MERY

▼ ▼ ▼



Le Mont-Royal sous la neige

Photo Roger Vian

C'EST FAUSSE ECONOMIE QUE
D'EMPLOYER UNE POUDRE A PATE
DOUTEUSE. EXIGEZ LA "MAGIC".
AVEC MOINS DE 1¢, VOUS FAITES
UN BEAU GROS GATEAU!

dit
MISS ALICE L. MOIR,

Diététiste du restaurant d'un des plus grands hôtels-
appartements de Montréal



Le coût de ces ingrédients varie, naturellement, selon les localités.

POUR ETRE SURE DE REUSSIR—CUISEZ AVEC LA "MAGIC"

IL faut si peu de poudre à pâte pour faire un gâteau, qu'on y gagne toujours à employer la meilleure. Une poudre de qualité médiocre donne un gâteau inférieur. Elle peut même vous le faire rater complètement, vous faisant perdre oeufs, sucre, beurre, farine et lait.

Il est évidemment de mauvaise économie de s'exposer à perdre pour 35 à 50 sous de bons ingrédients en utilisant une poudre à pâte douteuse, surtout quand la "Magic" coûte si peu! Il vous en faut à la vérité pour moins de 1¢ pour réussir un gros gâteau à 3 étages!

C'est peu de chose, n'est-ce pas, pour s'assurer la délicate saveur et la fine texture que la Poudre à Pâte "Magic" produit invariablement?

Il n'est donc pas étonnant que les plus grandes autorités canadiennes en matière culinaire emploient et recommandent la "Magic" exclusivement! Elles savent par expérience que l'on peut toujours se fier à la "Magic" pour obtenir des résultats supérieurs. Ne vous exposez pas aux non-réussites. Cuisez avec la "Magic" et vous ne serez jamais dans l'incertitude. Commandez-en une boîte chez votre épiciers dès aujourd'hui.

Tested and Approved by
The Chatelaine Institute
as published in
The Chatelaine Magazine

Fabriquée au Canada

"NE CONTIENT PAS D'ALUN"—
Cette déclaration sur chaque boîte est votre garantie que la Poudre à Pâte "Magic" ne contient ni alun ni aucun ingrédient nuisible.



GATEAU A L'ANANAS ET A L'ORANGE

Défaites en crème $\frac{1}{2}$ tasse shortening; incorporez en battant lentement $1\frac{1}{4}$ tasse sucre. Ajoutez 3 oeufs non battus un à la fois, battant après chacun. Ajoutez 1 c. à thé vanille. Tamisez $2\frac{1}{4}$ tasses farine à pâtisserie (ou 2 tasses farine à pain) avec 3 c. à thé Poudre à Pâte "Magic" et $\frac{1}{4}$ c. à thé sel. Ajoutez au premier mélange alternativement avec $\frac{3}{4}$ tasse lait. Cuisez dans 3 moules à gâteau graissés à four modéré (375° F.) environ 25 minutes. Laissez refroidir. Étendez la garniture entre les étages. Couvrez dessus et côtés avec Givre 7-minutes (page 14 du nouveau Livre de Cuisine "Magic"). Décorez le dessus avec 12 sections

d'orange sans pelure et 6 petits morceaux d'ananas.

GARNITURE—Mélangez 3 c. à soupe de cornstarch avec $\frac{1}{2}$ tasse sucre; ajoutez $\frac{1}{4}$ tasse eau froide. Cuisez au bain-marie jusqu'à épaississement, brassant constamment. Ajoutez $\frac{1}{2}$ tasse jus d'orange et 1 c. à soupe jus de citron. Continuez à cuire jusqu'à nouvel épaississement. Ajoutez 1 jaune d'oeuf légèrement battu. Cuisez encore 3 minutes puis retirez du feu. Ajoutez 2 c. à soupe beurre, 2 tranches ananas en conserve haché et l'écorce râpée de 1 orange. Laissez refroidir et étendez entre les étages.

POUR CUIRE A LA MAISON, le nouveau Livre de Cuisine "Magic" vous sera d'une précieuse utilité. Il contient des recettes éprouvées de gâteaux exquis et de nombre d'autres pâtisseries délicieuses. Postez ce coupon.

GILLET PRODUCTS, Fraser Avenue, Toronto, 2
Veuillez m'envoyer un exemplaire gratuit
de votre fameux Livre de Cuisine "Magic".

LP-10

Nom.....

Rue.....

Ville ou village..... Prov.....

Editorial

46e année, No 31

Le Samedi

Montréal, 29 décembre 1934

La poule et les poussins

ON donne quelquefois le nom de *poulette* à la jolie fille qu'on courtise; c'est une amicale familiarité d'expression qui ne lui déplaît pas, mais il en serait tout autrement si on la traitait de poule, ce dernier mot ayant un sens plutôt péjoratif.

Bien que ce dernier terme, *poule*, soit féminin par nature et par application, il me revient avec insistance à l'idée quand je pense à l'homme et surtout à toutes les belles choses qu'il fait. Vous allez comprendre ça tout de suite.

Avez-vous déjà remarqué la binette que fait une poule en voyant éclore ses poussins? Elle se penche anxieusement sur le nouveau venu, encore empêtré dans des débris de coquille, l'étonnement arrondit ses yeux et elle ouvre un peu le bec pour chanter: "Kot, kot, kot!", ce qui, en langue poule, veut dire: "Qu'est-ce que c'est, ça?"

Elle ne reconnaît plus son oeuf; il a maintenant des pattes et court tout seul; il va tenir une place considérable dans son existence auparavant si tranquille.

Il va falloir en effet le veiller et le surveiller, ce jeune poussin qui s' imagine avoir conquis le monde parce qu'il est entré dedans; gare au chat rôdeur et par conséquent maraudeur; gare à l'oiseau de proie, à la route voisine encombrée d'autos, bref à tous les mille dangers auxquels toute chose et tout être sont continuellement exposés par le fait seul qu'ils existent. C'est, pour la mère poule un souci qu'elle est la première à qualifier de dévorant, car le jeune poussin est doué d'un bel appétit.

De plus, il est curieux et même inquisiteur; il se fourre partout, gratte par-ci, salit par-là et recommence le lendemain avec plus d'importance que la veille, car il grossit tous les jours un peu. Il grossit même si bien qu'un jour la ménagère le juge plus encombrant qu'utile et le met dans la marmite. Banale histoire de poulailler, dites-vous? Mais non, ça ne se passe pas autrement dans la basse-cour des hommes.

Seulement, la mère poule s'appelle l'autorité et les petits poussins sont des réglemens.

L'autorité est une chose belle et nécessaire, qu'elle ait l'imposante coiffure d'un amiral ou le confortable fauteuil d'un législateur. Tant que les bipèdes humains ne seront pas sages comme des petites images — et ça n'arrivera pas demain, Seigneur! — il faudra des chefs, des surveillants, des guides et même de simples poteaux indicateurs.

Seulement, il y a la manière, et puisque je viens de parler de poteaux, je vais en prendre quelques-uns comme exemples tout trouvés d'une manière qui n'est peut-être pas la meilleure.

Notre bonne ville de Montréal est, nous le savons depuis longtemps déjà, le refuge accueillant et débordant de tous les poteaux, petits, grands, trapus, tordus, cagneux, pointus, quelquefois droits et toujours encombrants. Beaucoup ont l'air d'avoir eu la picote, mais c'est parce que des alpinistes spéciaux en ont souvent fait l'ascension à l'aide de semelles à crampons. De toute façon leur nombre ne peut guère s'exprimer qu'en chiffres astronomiques et il semblait, non pas difficile, mais à peu près impossible d'en ajouter un de plus. Eh bien, dans ce poulailler archibondé, la mère poule a tout de même trouvé le moyen de loger quelques milliers de poussins supplémentaires.

Depuis quelque temps nous pouvons admirer (?) à l'angle des rues des panneaux de tôle perchés en haut d'une sorte de tuyau peint en noir et blanc. Il y a des indications sur quelques-uns mais bon nombre sont vierges de toute inscription et le seront sans doute encore longtemps.

On aurait pu croire que cette innovation avait pour but de rendre apparent le nom des rues transversales, car les plaques indicatrices réglementaires, ou bien n'existent pas, ou bien sont

qu'on les voie moins. Ils se tiennent derrière un autre poteau, plus gros, qui les masque à la vue ou bien dans un angle en retrait qui les dissimule encore mieux. C'est du soulagement pour les yeux mais de l'embêtement accru pour les pieds car ils prennent, sur les trottoirs, autant de place qu'un honnête homme. Ils ont par contre l'avantage indéniable d'offrir un obstacle de plus aux autos qui grimpent sur ces mêmes trottoirs et c'est probablement, au fond, la raison principale pour laquelle on les a plantés là.

S'il en est ainsi, nous suggérons humblement qu'on les fasse précéder, ainsi que tous les autres, d'inscriptions supplémentaires portant, selon les cas: *Poteau de rue* ou *Poteau de téléphone*, etc. Naturellement on mettra ces inscriptions sur pattes et la richesse de notre exposition de poteaux en sera considérablement augmentée.

Nous voici loin de la basse-cour de tout-à-l'heure, dites-vous? Mais non: les petits poulets augmentent chaque jour en volume tandis que les poteaux augmentent en nombre; voilà toute la différence et, en ce qui concerne l'encombrement, ça revient au même.

On peut même pousser la ressemblance plus loin. La bonne ménagère fait, de temps à autre, une razzia dans sa basse-cour au profit de sa marmite, cela donne en même temps de la place et du profit; une bonne mère poule administrative n'agit pas autrement, elle démolit périodiquement ce qu'elle a édifié, disons mis sur pattes s'il s'agit de poteaux, et remplace ça par autre chose; les petits machins noirs et blancs y passeront comme le reste un jour ou l'autre. Ils l'auront du reste bien gagné par leur laideur et leur inutilité.

Tout ceci n'est qu'une boutade et si d'aucuns y voient une critique, je puis leur affirmer qu'elle est alimentée de l'esprit le plus courtois; il ne faut en effet jamais demander l'impossible et ce serait folie que demander à un poteau d'être en même temps utile et beau. On pourrait peut-être les supprimer tous, mais ça c'est une autre histoire.

L'impossible est un obstacle qu'on n'a jamais pu franchir administrativement; il surgit continuellement devant la volonté et il n'y a que la ressource de le tourner — comme on tourne autour des poteaux pour ne pas se casser le nez dessus. Or, on sait qu'en matière d'embellissement de rues tout en faisant de l'utile, c'est souvent le possible qui est impossible.

Il aurait été possible d'avoir dix ans plus tôt les lumières automatiques de circulation, d'élargir certaines rues autrement qu'en rognant les trottoirs, de trouver quelque chose de mieux que le secours direct et de ne pas laisser les trois-quarts des postes de radio se transformer en dépôt de couillonnades, et il serait possible d'allonger cette liste jusqu'à l'impossible mais...

Mais c'est à se demander si la vie générale gagnerait quelque chose à être plus logique. Elle serait peut-être plus agréable mais elle ne serait certainement pas si drôle.

Et c'est toujours un spectacle amusant, dans une basse-cour ou dans une haute, que de voir une bonne mère poule ou les rédacteurs de modernes capitulaires assister à la transformation insoupçonnée de leurs produits respectifs, oeufs ou réglemens, et manifester leur surprise en chantonnant: "Kot, kot, kot!... qu'est-ce que c'est ça?..."



généralement masquées par un auvent quelconque; or, les petits machins blancs et noirs se contentent de vous répéter avec une monotonie qui devient exaspérante, le nom de la rue que vous suivez et que vous pourriez suivre les yeux fermés. Ces poteaux-là se ficheraient-ils du public?

Ces nouveaux venus semblent d'ailleurs un peu honteux du rôle bête qu'ils jouent, et ils profitent des moindres coins pour se cacher afin

Les Publications Poirier, Bessette Cie, Ltée

Directeur de la rédaction: JEAN CHAUVIN
975, RUE DE BULLION, MONTREAL, CAN.

Tél.: LANCaster 5819-6002

Entered at the Post Office of St. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879

ABONNEMENT

Canada	Etats-Unis et Europe
Un an ----- \$3.50	Un an ----- \$5.00
Six mois ----- 2.00	Six mois ----- 2.50
Trois mois ----- 1.00	Trois mois ----- 1.25

Heures de bureau: 9 h. a. m. à 5 h. 30 p. m.
Le samedi, 9 h. a. m. à 12 h. 30

AVIS AUX ABONNES — Les abonnés changeant de localité sont priés de nous donner un avis de huit jours, l'emballage de nos sacs de maille commençant 5 jours avant leur expédition.

J. de Verneuil

Nouvelle canadienne

Par LUCE BOILY

LA SALLE dorée du Mont-Royal s'animaît peu à peu. L'orchestre oubliant pour l'instant le jazz syncopé, jouait avec dilettantisme de la bonne, de la douce musique classique, qui accompagne si agréablement un dîner succulent dans un élégant hôtel.

A une petite table, près d'une haute fenêtre, un jeune homme et une jeune fille dînent en tête-à-tête.

— Comme vous êtes songeur ce soir, mon ami, dit Marthe Hubert à son compagnon.

— Cette catastrophe de Bélize me bouleverse, car j'y comptais bien des connaissances et des amis rencontrés au cours de mes voyages dans l'Amérique Centrale, et j'ai reçu ces jours derniers la confirmation de mes craintes.

Paul Daviau remit alors à la jeune fille une lettre datée du 12 septembre, signée John Crandall, correspondant de la maison d'exportation canadienne Logan & Walker, qui se lisait ainsi:

"Un cyclone sème la mort et la dévastation dans l'Amérique Centrale. Un terrible ouragan s'est déchaîné sur Belize, capitale du Honduras Britannique, qui a été en partie détruite. Pour comble de malheur la ville a été frappée par un raz de marée et les eaux envahissantes augmentent le nombre des victimes." Suivait une liste de noms dont plusieurs étaient marqués d'un trait à la plume, de même que ces lignes: *"Mme Greta Krugger a péri d'une façon tragique."*

— Les noms soulignés me sont familiers et je suis particulièrement peiné de voir madame Krugger parmi les victimes. Il semble que certaines vies soient marquées par le Destin et que les malheurs les plus dramatiques s'y rattachent jusqu'à la fin.

A ces mots Paul Daviau posa sa main sur ses yeux comme pour voiler une larme.

— Vous l'avez donc bien connue, demanda la jeune fille, émue? Oh! racontez-moi, voulez-vous?

— Soit, mais c'est une longue histoire pathétique qu'éclaire, toutefois, un grand amour.

Je goûtais depuis un mois le charme exotique de Mexico que je devais quitter le lendemain. Mes préparatifs de voyage terminés, je profitai de cette dernière journée pour faire une promenade au parc magnifique de Chapultepec au milieu duquel s'élève la résidence du Président du Mexique. De nombreux lacs artificiels posent leur nappe claire dans la forêt environnante, peuplée d'animaux sauvages et d'oiseaux au plumage multicolore. Dans les larges avenues bordées de palmiers, de cèdres, d'acajous et de pins majestueux, d'élégantes amazones se promènent accompagnées de fiers caballeros. Le trot scandé des chevaux est le seul bruit qui s'unisse au chant des oiseaux et au babillage des cascades dans cette solitude charmante, sauf le dimanche où il y a toujours un concert en plein air.

La musique nationale est alors surtout en faveur, car dans ce décor unique rien n'égale la suavité de la guitare espagnole jointe aux variations de la cithare mexicaine. Lorsque l'enthousiasme grandit, la voix de la foule se mêle au jeu des musiciens, et le chant des vieilles romances, amplifié, monte tout le long des arbres géants à travers lesquels filtre le soleil qui fait se profiler leur haute silhouette sur le sol, jette des arcs-en-ciel dans le jet-d'eau des fontaines, et de la gaieté sur tous les visages que les larges sombreros protègent des rayons trop ardents.



"Comme vous êtes songeur ce soir, mon ami", dit Marthe Hubert à son compagnon.

LA SURVIVANCE

Mais, à cette heure, j'étais seul dans l'allée ensoleillée et je respirais avec volupté le parfum des fleurs dont les arabesques émaillaient la vaste pelouse, qu'en certains endroits les aiguilles des pins rendaient moelleux comme un tapis d'Orient.

J'allai m'asseoir sur un banc de marbre dont les bas-reliefs en céramique illustrent les aventures de Don Quichotte et de son fidèle Sancho, et me mis à lire quelques pages fantastiques de l'oeuvre immortelle de Cervantes, dans de vieux bouquins laissés là à la portée du public: collection précieuse, aux estampes anciennes, à laquelle manquent bien quelques volumes enlevés par certains vandales, collectionneurs de raretés littéraires.

Reprenant ma promenade, je croisai un couple qui marchait lentement, de ce pas ralenti par la rêverie et surtout par la vieillesse. Très rapprochés, très unis, la main de l'une tendrement appuyée sur le bras de l'autre, ils donnaient l'impression d'avoir traversé la vie tous deux en parfaite harmonie.

Ils s'arrêtèrent quelques instants sur un pont minuscule, orné de guirlandes de mauve et de vigne, posé sur un étang ombragé et paisible dans lequel gracieusement jouaient des cygnes.

Le couple solitaire était maintenant près de moi et je pouvais entendre le vieux gentilhomme s'exprimer en un français très châtié mais où perçait, cependant, un accent étranger. Sa compagne, la tête légèrement inclinée, l'écoutait avec une vive attention. La pauvre dame était aveugle et toute cette beauté n'eût été qu'obscurité pour elle si les mots poétiques que modulait la voix aimée n'eurent fait surgir en son esprit le tableau enchanteur qui l'entourait. Les deux vieillards s'unirent dans une même rêverie et leurs lèvres souriaient.

Je les vis s'éloigner, en songeant à ces vers de Rosemonde Gérard:

Illustration de F. BAZIN



"Cette catastrophe de Bêlize me bouleverse, car j'y comptais bien des connaissances."

DE L'AMOUR

*Lorsque tu seras vieux et que je serai vieille,
Lorsque mes cheveux blonds seront des cheveux blancs,
Au mois de mai, dans le jardin qui s'ensoleille,
Nous irons réchauffer nos vieux membres tremblants.
Et je te sourirai tout en branlant la tête,
Et nous ferons un couple adorable de vieux.*

Contournant les allées d'ifs et de cyprès, bien rangés, bien taillés, très aristocrates dans leur tenue parfaite, je me trouvai bientôt au pied de la colline fortement boisée qui ne laisse deviner que le faite des tourelles du château. — Je pris moi aussi la route du retour.

Une semaine après cette rencontre qui m'avait si fort impressionné j'étais en Floride. De Miami un hydroplan titanesque me transporta, en moins de dix heures, à Bêlize. Les côtes du Honduras sont bordées de récifs de corail, mais la capitale construite à l'embouchure de la rivière Bêlize sur une côte basse et macécageuse, est impuissante à se protéger contre la mer furieuse qui l'envahit présentement.

Le lendemain de mon arrivée à Bêlize (la mer des Antilles était alors pacifique), je me rendis à la Honduras Trading Company et demandai à voir le président, M. Herman Krugger qui, à mon grand désappointement, était en voyage et ne devait être de retour que dix jours plus tard.

Un jeune homme à l'oeil glacial, aux manières polies mais absentes d'aménité, me reçut. Il insista tant pour que je lui fisse part du but de ma visite en déclarant qu'il avait la charge entière des affaires de la compagnie, que je devins méfiant et ne fis aucune allusion aux rapports peu satisfaisants qui existaient, depuis quelque temps, entre cette maison et la firme canadienne que je représentais.

Durant la semaine qui suivit, je fis des investigations et appris que ce jeune homme était un allemand, cousin éloigné de M. Krugger qui l'avait fait venir d'Europe il y a une dizaine d'années. Hugo Hoffman avait montré tant de capacité en affaires que Krugger en avait fait son associé, puis, se sentant vieillir, lui avait cédé peu à peu la direction de son commerce.

Le gérant de banque qui me donnait ces informations, ajoutait que ce fut un malheur, car, depuis, la compagnie, autrefois si prospère, ne cessait de périliter et son crédit était gravement compromis. "Si Krugger n'y prend garde, dit-il, il sera bientôt ruiné."

Exilé d'Autriche pour quelque raison politique, Krugger arriva au pays, il y a environ quarante ans. Sans autre capital que sa probité, son esprit d'entreprise et le désir de réussir, il édifia à force de travail une assez jolie fortune. Son attachante personnalité lui valut de nombreuses amitiés et contribua largement à son succès.

Ayant vécu à la Cour, il connaissait la valeur des belles marqueteries et comprit le marché considérable qu'il trouverait là-bas pour les bois d'essence précieuse — acajou, bois de rose, cèdre et campêche — dont l'Amérique Centrale abonde. Son commerce grandissant, aux produits de la forêt vinrent s'ajouter ceux du sol: tabac, coton, riz,

café, céréales et fruits, qu'il échangea contre des produits étrangers.

Les affaires étaient très florissantes lorsque arriva Hugo Hoffman. L'ambition du jeune homme le poussa à s'approprier une fortune, qui lui était d'ailleurs destinée, mais dont il voulait jouir sans doute en Europe et non pas à Bêlize.

Krugger n'avait qu'une fille adoptive et son désir était qu'elle épousât Hoffman. Pour une raison que tout le monde ignore, Thérèse n'a jamais donné signe de vie depuis son départ pour Vienne où son père l'envoya compléter ses études musicales.

Fiancée à Hugo Hoffman, dont on dit qu'elle était très éprise, aurait-elle surpris le jeu de celui-ci pour ruiner son bienfaiteur? Ne pouvant plus croire en l'homme qu'elle aimait et sentant tous ses projets d'avenir à jamais brisés, aurait-elle profité des circonstances que l'éloignaient de son foyer pour rompre avec le passé? Ou bien, les succès faciles dont la favorisaient sa beauté et son talent lui auraient-ils fait oublier ses protecteurs? Nul ne sait, et c'est là une cause profonde de chagrin pour les Krugger qui l'ont adoptée à l'âge de cinq ans et n'avaient cessé depuis de l'entourer de soin et de tendresse. Remarquablement douée pour la musique et possédant une voix admirable, elle faisait leur orgueil et était toute la joie de leur vieillesse.

Revenant à la question financière, le banquier ajouta:

"Les amis de Krugger l'avertirent maintes fois que Hoffman était absolument indigne de sa confiance, mais il ne veut rien entendre et met sur le compte des temps difficiles que traverse le monde entier, l'état déplorable de ses affaires. Si vous pouviez le persuader qu'il est grossièrement trompé vous lui rendriez un bien grand service."

Krugger était maintenant de retour. Lorsque je me présentai chez lui quelle ne fut pas ma surprise, en l'apercevant, de reconnaître en lui le vieux gentilhomme rencontré dans le parc à Mexico. La vie a de ces hasards étranges. Je lui racontai la chose, et il s'en amusa beaucoup.

"J'ai l'habitude, me dit-il, de passer un mois chaque année au Mexique, car le climat y est beaucoup plus salubre. Je trouve là d'ailleurs ce qui me manque ici: les concerts d'artistes célèbres..."

(Suite à la page 15)

L'AMOUR PARDONNE

Nouvelle canadienne, par C. RENAULT — Illustration de F. BAZIN

DÉCEMBRE était venu avec son froid cortège de neige et de givre. Il attachait aux branches noircies des grands arbres nus, des glaçons étincillants comme des bijoux de diamant. Après avoir couvert la terre d'une neige abondante et floconneuse et sous la poussée de l'Aquillon, elle s'était durcie et faisait entendre un léger crissement sous les pas rapides des passants affairés.

C'était la veille de Noël. Il faisait depuis le matin un froid sibérien, pinçant les visages et mettant aux mains de douloureuses engelures. D'un pas lent, presque traînant, un promeneur arpentait la rue X... Ses vêtements râpés, son regard triste et morne, ses pauvres doigts qu'il défendait mal contre la bise, tout annonçait en lui les extrêmes de la pauvreté. Distract, à peine accordait-il un regard aux vitrines resplendissantes de mille lumières, décorées d'innombrables bibelots et de jouets qui faisaient le bonheur des tout-petits et qui attiraient même l'attention des plus grands. Que lui importait à lui que ce fut aujourd'hui la veille de Noël... puisque tous les jours se ressemblaient et ne lui apportaient, hélas! qu'une misère qui devenait plus profonde. Il n'avait pas de foyer... pas un seul être à chérir... Pas un compagnon ne partageait sa misère, pas même un chien fidèle... Il était seul et bien seul... Pourtant il avait son violon, son cher violon, mais en ce moment d'abattement moral il ne trouvait plus en lui la douce consolation que chaque jour il y allait puiser.

De grande taille, brun, très gai avant sa misère, avec de superbes yeux comme des diamants noirs, une bouche qui savait se faire volontaire et surtout... ô surtout une âme d'artiste éprise d'Idéal et de Beauté; tel avait été dans toute la gloire de ses vingt ans, Pierre St-Denis.

Qu'avait donc été sa vie pour qu'à vingt-quatre ans il fût ainsi réduit aux dernières rigueurs de la pauvreté?

Petit-fils du juge Louis de M..., orphelin dès sa plus tendre enfance, il n'avait connu d'autres parents que ce rigide grand-père qui ressemblait à un général d'armée. Privé d'une affection maternelle il avait grandi sans caprice, sans joies et sans les délicieuses illusions qui peuplent d'ordinaire la vie de tout enfant choyé et chéri. Son aïeul ne pouvant concevoir qu'on put dorloter un petit homme de sept ans, de sorte que Pierre avait un peu grandi comme une plante sauvage. Il avait fait ses études au collège militaire de Kingston. Là encore une sévère discipline avait empêché la jeune fleur de son cœur de s'ouvrir aux charmes de la vie.

Sorti bon premier aux examens finals, Pierre St-Denis avait vu s'ouvrir devant lui une large route toute tracée et un horizon serein. On chuchotait dans les milieux amis: "Il remplacera son grand-père!"

C'était d'ailleurs l'ambition du Juge de voir son petit-fils lui succéder un jour. Mais quand vint l'heure de choisir la carrière, Pierre trop longtemps comprimé dans la chemise de crainte et de force, se décida tout à coup avec une volonté de fer.

Ce fut l'orage... Le grand-père tonna, supplia, promit mais ne vainquit pas. Le jeune homme voulait être un musicien et il y parviendrait à n'importe quel prix. Indigné, mais surtout froissé dans son orgueil, le Juge chassa le fils ingrat, bannit sa mémoire de la maison et ordonna formellement que son nom ne fut jamais prononcé devant lui.

De plus, il enjoignit l'ordre à Ghislaine de ne plus le revoir et même de ne plus avoir aucune correspondance avec lui.

Ghislaine était une parente éloignée, pauvre et recueillie par charité, à qui il avait donné une fort belle instruction dans un des meilleurs pensionnats de la ville. Les deux jeunes gens ne se voyaient qu'une ou deux semaines pendant les vacances et aux temps de la Noël et du Jour de l'An.



Sorti bon premier aux examens finals, Pierre St-Denis avait vu s'ouvrir devant lui une large route toute tracée et un horizon serein. On chuchotait dans les milieux amis: "Il remplacera son grand-père!"

Une vive sympathie qui se changea bientôt en un sentiment plus tendre, unit les deux jeunes gens. Ils s'aimaient, ils se l'étaient avoué un beau soir de juillet, et le grand-père semblait voir d'un oeil assez favorable leur flirt innocent.

Quand il entendit la défense de son grand-père, Pierre fut sur le point de s'écrier: "Je serai avocat, si vous le voulez." Mais la révolte grondait plus fort en son cœur que l'amour. Il sortit le front haut de la vieille demeure ancestrale, n'emportant, pour tous regrets, que l'écho des sanglots de Ghislaine et la cruelle douleur de ne plus revoir sa petite amie, celle que dans le secret de son cœur, il nommait déjà sa fiancée.

Et c'était par un beau soir de septembre, à l'heure où les roses, de leur capiteux parfum, sèment sur la terre l'enivrement des cœurs...

... Quatre ans s'étaient passés depuis le jour fatal. Un mot d'adieu à Ghislaine puis ce fut le silence complet... Jamais de nouvelles de sa bien-aimée, et jamais de pardon de l'inexorable aïeul.

L'espérance qui l'avait si longtemps soutenu venait de mourir en cette veille de Noël. Ses dernières ressources épuisées, il venait de solliciter un

emploi à la Radio, emploi qu'il n'avait pu obtenir. Un immense désespoir était descendu dans son âme.

"La charité, monsieur, pour l'amour du Bon Dieu!" implorait un enfant tout déguenillé. Tiré de sa rêverie, Pierre fouille dans sa poche et machinalement tend à l'enfant grelottant, son dernier sou... tandis qu'une larme, qu'il essuie furtivement, glisse sous ses longs cils.

Les passants se font plus rares... Un à un les magasins ferment leurs portes. Les lumières s'éteignent et chacun regagne les bras surchargés la maison où les joyeux marmots attendent l'arrivée du Père Noël.

Il est presque seul maintenant... Que faire. Où aller?... Soudain une idée lui vient... S'il allait là-bas, tenter d'entrer et de se faire pardonner! C'est fou... mais qu'importe... Ce serait si beau... Revoir Ghislaine.

Volant plus qu'il ne marche, Pierre prend un raccourci pour se rendre à la somptueuse résidence de la Grande-Allée. D'une main tremblante, il ouvre la grille, mais hélas! en faisant un pas il s'affaisse dans la neige. Il n'en peut plus de fatigue et d'émotions. Le froid le glace. Quel calme descend en lui. Quel doux engourdissement calme ses douleurs. Ghislaine... Maman... Comme il se sent bien, comme il est heureux... Un dernier balbutiement et il est évanoui.

Au dedans de la riche demeure des lumières multicolores dansent et viennent se refléter sur la neige immaculée. On peut sentir l'odeur de la dinde et de toutes les menues friandises qui doivent apparaître au réveillon. Ghislaine dans une superbe toilette blanche s'empresse dans les salons, place quelques fleurs... Elle veut que la Noël soit gaie pour son cher bienfaiteur.

Le premier son de cloche s'égrenne dans l'air vif et piquant. Les domestiques s'empressent. On se rend à la messe de Minuit. Lorenzo, le chauffeur, est déjà dehors...

Jetant un coup d'oeil sur le parterre, il aperçoit une forme étendue. Il y court, et relevant l'homme évanoui, constate avec effroi: "Grand Dieu! c'est monsieur Pierre. Pauvre lui! Il est gelé... peut-être mort. Pourvu que Monsieur..." Grimant le perron, quatre marches à la fois, il entre tout pâle et tremblant dans le vestibule où se trouve M. de M...

— Monsieur!... Monsieur, il y a un homme dehors... couché dans l'allée, gelé et peut-être mort. Suffoqué par l'émotion, le pauvre homme ne peut articuler le nom de Pierre.

— Un homme, dis-tu, en fronçant ses sourcils d'un oeil sévère. Eh bien, Jim, allez lui aider et apportez-le dans le fumoir. Christine apportez un cordial, de l'eau chaude...

— Bien, Monsieur.

Quelques instants plus tard, les deux hommes amènent l'individu.

— Déposez-le sur le divan et ôtez-lui ses vêtements. Nous allons essayer de le ranimer. Ghislaine, sortez, ma fille, ce spectacle n'est guère pour vous.

— Oh! père, laissez-moi rester! Je serai sage et je tâcherai d'être utile. Mais une exclamation de Jim les fit se retourner tous les deux.

— Monsieur! Monsieur! balbutia le domestique éperdu, venez.

— Qu'y a-t-il? demanda le juge en avançant de quelques pas.

— C'est Pierre, cria le vieillard en portant la main à son coeur. Déjà on s'empressait pour prévenir sa chute, mais il leur dit:

"Laissez! Appelez le médecin immédiatement. Vite un cordial des bouillottes... C'est Pierre, mon petit-fils, le seul que j'ai... Mon Dieu! faites vite, pourvu qu'il ne soit pas mort. Dépêchez-vous... Comme il tarde à revenir à lui. Pourvu qu'il... Un bruit sourd les font soudain sursauter. Ghislaine, qui vient de reconnaître son ami, tombe évanouie sur le parquet. On la porte dans sa chambre pour la ranimer.

Quelques secondes s'écoulent; les beaux yeux voilés par les paupières s'ouvrent lentement et implorent: "Pierre! Pierre! est-il sauvé?" "Du calme, Mademoiselle", réclame la petite bonne! "Il va guérir."

"O mon Dieu!" éclata-t-elle, et des sanglots déchirants emplissent la chambre.

Dans le fumoir, il semble que le temps ait suspendu son cours. Chacun attend avec angoisse que le médecin prononce la sentence.

A genoux près du lit, un vieillard aux cheveux blancs, implore celui qui ne peut plus parler.

"Pierre, mon enfant, mon tout petit, reviens vite. Je t'aime et je te pardonne tout."

Lentement les paupières bleues se soulèvent... un long soupir s'échappe de sa poitrine et, Pierre qui a entendu le mot magique: "Pardon", ouvre ses grands yeux.

— Père, vous êtes là?... Vous me pardonnez?... Je vous aime tant.

— Oui, tout est fini. Mon misérable orgueil est vaincu, Mon cher petit-fils, tu feras désormais ce que bon te semblera.

Un grand calme se fait dans l'âme de Pierre. Il est si heureux.

Il murmure encore: "Ghislaine!" et s'endort d'un paisible sommeil qui l'arrache à la mort.

Dans le grand lit de chêne sculpté, il repose depuis une heure. Ghislaine, en garde-malade, ne veut pas le quitter. Le grand-père, vieilli, semble-t-il, sous le poids d'une nouvelle émotion, regarde avec amour celui que son orgueil a failli perdre.

Soudain, Pierre s'éveille, et jetant un regard sur Ghislaine: "Ma petite adorée! Je savais que vous m'attendiez! Que je suis heureux! Grand-père. Merci, mon Dieu!... Ghislaine, ma bien-aimée, voulez-vous être ma femme. Je vous rendrai si heureuse. C'est Noël j'entends les cloches. Joyeux Noël, Grand-père! Joyeux Noël, Ghislaine!"

— Oui, je veux être votre femme, Pierre! Mais il faut guérir vite.

— Oh! ce sera si doux la convalescence avec une fée comme vous! Et il couvre d'un long baiser la fine main qui se laisse emprisonner.

— Père, bénissez vos enfants, vous le voulez n'est-ce pas?

— Oui, mes chéris, reprend le vieillard dont la gorge se serre... Que Dieu vous bénisse, qu'il vous préserve de ce misérable orgueil qui m'a presque rendu homicide.

Après avoir échangé leur baiser de fiançailles, Pierre demande d'une voix joyeuse: "Nous jouerons la Prière ensemble, ma Ghislaine aimée, dis?"

— Oui, mon amour!

Dans le ciel, les cloches font vibrer leurs hymnes joyeux et les Anges chantent: "Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté!"

Le malade, la main dans la main de sa fiancée, vient de s'endormir. Et le vieillard doucement pleure...



Cloches de Noël

*O cloches de Noël, si pleines d'harmonies,
Dont l'écho se propage en notes infinies,
Répandez en dehors vos claires sonneries!*

*Sans déjà mettre fin à vos accents vainqueurs,
Retentissez dans l'air qui vibre, Avec les coeurs,
Mêlez votre concert de joie à nos bonheurs.*

*Chantez pour la vieillesse et riez pour l'enfance;
Du pauvre malheureux écarter la souffrance,
Faites luire pour tous un rayon d'espérance.*

*Du Roi de Bethléem, lumière d'enos pas,
Vous annoncez partout la venue ici-bas;
Courons Le saluer, Il nous tend ses deux bras.*

*De cet Enfant Divin proclamez les louanges;
Dans une étable Il naît, enveloppé de langes,
Modulez vos accords avec la voix des Anges.*

*Comme vous évoquez d'un souvenir lointain,
L'écoutez votre appel... Avec un bruit d'airain,
Jésus, le Rédempteur promis au genre humain.*

*Miroitant dans l'azur qui colore ses toiles,
De cette nuit, là-haut magnifique en ses voiles,
Scrutans les profondeurs avec des yeux d'étoiles.*

*O cloches de Noël, sonnez, sonnez toujours,
Egayez nos printemps, murmurez tour à tour;
Redites à chacun le mystère d'amour!*

(Tous droits réservés)

GABRIEL OUMET



Une très belle photo de Monte-Carlo où se trouve la maison de jeu célèbre dans le monde entier. (Photo de l'Associated Screen News.)

Les Drames de l'Argent

Chronique sociale, par LOUIS ROLAND

N'ATTENDEZ pas que je fasse ici le procès du capitalisme ou celui de ses adversaires, car il faudrait mettre l'humanité tout entière sur la sellette; ce sera bien assez, pour remplir les colonnes de cette chronique, d'étaler à la vue simplement quelques laideurs de cette matière qu'on désigne sous le nom général d'argent, et qui comprend aussi bien l'or pur et même impur que le papier qui le représente, pas beaucoup mieux d'ailleurs que certains envoyés spéciaux ne représentent les beautés de leurs pays.

J'ignore — et je ne suis pas le seul — quel est le fou, le gâte-métier ou bien le démon qui inventa l'argent et surtout la manière — les manières multiples, veux-je dire — de s'en servir. S'il avait fait aux hommes le don permanent d'un bon typhus compliqué de "rabies furiosa" au lieu de ce fameux argent, il aurait certainement mérité le titre de bienfaiteur. Alors, je me demande quel nom il serait bien possible de lui donner.

Il paraît, cependant, que l'argent, comme la guerre est un mal nécessaire et qu'on s'en sert jusque dans les pays sauvages; c'est vrai. Seulement, là-bas, il n'est pas représenté par des petits ronds jaunes et blancs ou des rectangles de papier imprimé, il est fait de petits coquillages et c'est bien plus joli.

Les indigènes qui s'en servent ont peut-être déjeuné avec le contenu de ces coquillages avant de les employer comme monnaie, ce qui leur a donné, tout au moins, un profit substantiel. Les hommes prétendus civilisés ne sont pas si malins; quand ils mangent leur argent, ils n'ont plus rien du tout. Et puis, *manger son argent*, voilà encore une phrase trompe-nigaud qui ne signifie rien du tout! Essayez donc de sucer un vingt-cinq cents pour déjeuner et de chiquer une piastre en papier pour dîner... Si vous engraissez à ce régime-là, c'est que, vraiment vous avez la panse complaisante.

J'essaie parfois d'imaginer la boule terrestre sans l'argent, mais n'ayant pas encore vu le Paradis, je ne puis pas faire de comparaison; de simples suppositions tout au plus.

Si la dernière pièce de monnaie disparaissait subitement, si le dernier billet de banque s'envolait en fumée, la terre n'arrêterait probablement pas de tourner mais ce serait la tête des gens qui se comporterait ainsi, et ça vaudrait beaucoup mieux. Il y en a tout de même qui feraient une drôle de tête...

Ce ne serait pas amusant du tout, dites-vous, car, sans argent, les épiciers ne livreraient plus leurs patates, les bouchers leurs jambons (ceux de leurs cochons, vous comprenez bien), et les gouvernements les petites médailles qu'on met aux colliers des chiens. Belle affaire! on supprimerait aussi les épiciers, les bouchers et les... mais non, pas les gouvernements — je ne suis pas un anarchiste, voyons — les médailles des chiens. Les gouvernements, devenus... (Suite à la page 40)

L'Actualité à Travers le Monde

RUSSIE — Population de Moscou

La presse de l'U.R.S.S. publie une statistique curieuse sur la population de Moscou. En 1913, cette ville possédait 1.665.800 habitants. La guerre et la révolution firent descendre ce chiffre à 1.278.400 vers 1920. Depuis cette date, la croissance de Moscou, devenue capitale, fut impressionnante. En 1925, toutes les pertes cruelles des années révolutionnaires étaient déjà compensées et, le 1er janvier 1934, la population avait atteint le total de 3.613.400 habitants, soit plus du double du chiffre d'avant la guerre. Le nombre des ouvriers et des employés est passé de 565.000 en 1926 à 1.473.000. Quant aux étudiants des divers établissements d'enseignement supérieur, ils sont au nombre de 89.000.

■ ■ ■

ETATS-UNIS — L'homme aux deux cents rats

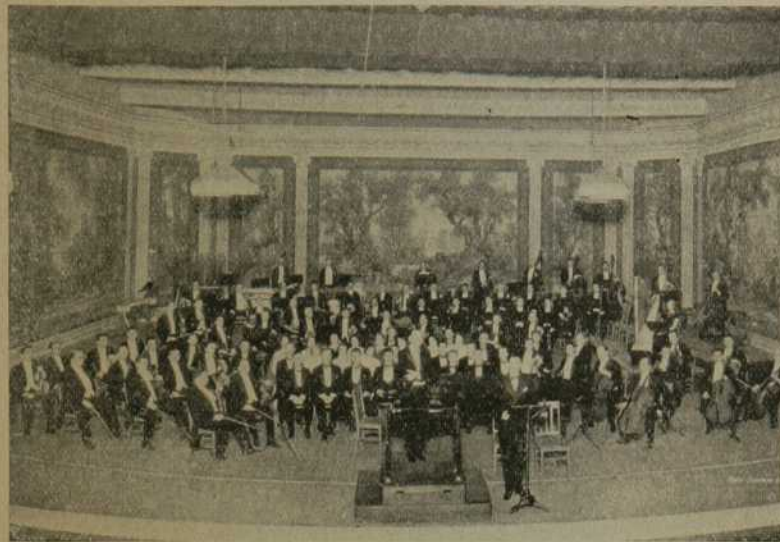
Les bonnes gens de Madison (Wisconsin) se sentirent fort soulagés lorsqu'ils virent un détachement de police muni de gaz asphyxiants encercler la maison d'un certain John Harrison. Non que John Harrison fût un ennemi public dans le genre du trop fameux Dillinger, — mais il hébergeait sous son toit plus de deux cents rats blancs, et ces animaux furent tués par la police avant qu'ils n'infestassent toute la commune.

M. Harrison s'opposa longtemps à cette mesure, mais en vain, et la police vint chez lui, emplir sa maison de gaz mortels.

Ce ne fut pas exprès que John Harrison acquit tant de rats. Au début, il n'avait que deux rats blancs, mâle et femelle, qui s'aventurèrent dans sa maison et devinrent bientôt ses amis.

Un jour, M. Harrison fut surpris de voir ses compagnons à la fourrure blanche lui amener six petits ratons. L'homme les trouva très gentils et joua avec eux. Bientôt, ces sympathiques rats eurent à leur tour des petits, sans que Harrison eût le courage de les faire disparaître. Il y en eut enfin 200, ce qui ne manqua pas d'inquiéter les voisins. La police intervint, et le pauvre Harrison perdit ses deux cents favoris; cela fit pleurer, mais réjouit la population de Madison qui redoutait une invasion de rats.

(Detroit Times)



L'ORCHESTRE SYMPHONIQUE FORD que nous avons le plaisir d'entendre tous les dimanches soirs, à huit heures, depuis le mois de novembre. Les auditions dominicales de la Ford Motors Co., comportent, en plus de cet orchestre remarquable, un artiste d'honneur de premier ordre, chanteur, pianiste ou violoniste.

ANGLETERRE — Les mystères de Monte-Carlo

Un ancien croupier du casino de Monte-Carlo, M. Paul de Ketchiva, vient de publier ses mémoires, où il relate quelques faits intéressants dont il a pu être témoin durant ses vingt années de service.

Ainsi, l'ex-kaïser entendit parler d'un professeur Schott, de Heidelberg, qui affirmait avoir trouvé un système infailible pour gagner à la roulette. Guillaume II acheta ce secret au professeur et se rendit ensuite incognito à Monte-Carlo. Il essaya immédiatement sa martingale et perdit 100.000 francs.

Un Anglais, un ingénieur s'appelant Jagers, réussit, par contre, à faire sauter la banque. Il vint au casino avec de nombreux employés qu'il chargea de relever, pendant plusieurs jours, tous les chiffres qui sortirent. Il découvrit ainsi que certains numéros revenaient plus souvent que d'autres, et se mit à jouer. En trois jours, il gagna trois millions de francs (d'avant-guerre).

Le général Ludendorff gagna, un jour, 150.000 francs, mais Sarah Bernhardt perdit un million et voulut se suicider. André Citroën fit sauter la banque trois fois en une soirée.

(Daily Telegraph, Londres)



UNE
ACTUALITE
BIEN
AMERICAINE

Vous voyez ici deux des plus forts appétits américains. A gauche, Miss Kathleen Hayden, au cours de ses exploits gastronomiques: 36 oeufs crus en 85 minutes. A droite, Tony Ti Laurentis, coiffeur de New-York, qui mangea de suite 138 pommes avant de prendre son repas ordinaire du midi, tout cela pour un enjeu de dix dollars.

CHINE — Coutumes étranges en Chine

A Hweian, ville maritime de la province chinoise de Fukien, il existe depuis des siècles, une étrange coutume. Les femmes mariées, mais n'ayant pas d'enfant, n'y ont pas le droit de vivre avec leurs époux. Ce n'est que lors de la fête de Tsih Chao, le septième jour du septième mois de l'année, quand on commémore la rencontre des légendaires amoureux chinois dans la Voie Lactée, que les épouses stériles voient leurs maris. Il est des femmes, à Hweian, qui vivent ainsi, dans la solitude, jusqu'à leur mort.

La jeunesse de Hwian s'est maintes fois révoltée, au cours des siècles, contre cette tradition; il y a quinze ans, la coutume absurde a subi un rude assaut. Mais les vieux, aidés par les autorités, ont su réprimer toutes les révoltes.

Pour protester contre cette coutume, neuf jeunes chinoises conclurent il y a quelques jours, un pacte étrange. Toutes les neuf s'habillèrent de la même façon et se réunirent dans la nuit, au bord de la mer. Puis elles escaladèrent le mur surplombant la mer, s'attachèrent l'une à l'autre par une corde ainsi que par des chaînes aux chevilles et aux poignets et se jetèrent à l'eau. Leurs corps furent retrouvés le lendemain matin, déchiquetés, sur les récifs.

Le Kuamintang a décidé de combattre avec énergie l'affreuse coutume de Hwaien, pour l'abolition de laquelle neuf belles Chinoises se sont donné la mort.

(Osaka Mainichi, Osaka)

■ ■ ■

RUSSIE — Le recensement du bétail en U. R. S. S.

En U. R. S. S., on ne se borne pas à recenser les hommes. Les animaux domestiques vont être, eux aussi, l'objet d'un recensement général. Le conseil des commissaires du peuple vient de fixer les opérations au 1er janvier 1935. Ordre est donné de dresser la liste complète des chevaux, boeufs, vaches, moutons, brebis, porcs, ânes, mulets et chameaux se trouvant à cette date en Russie soviétique. Les personnes chargées du recensement (instituteurs, étudiants, vétérinaires, etc.) devront donner de sérieuses garanties politiques. D'autre part, tous ceux qui tenteraient de donner de faux renseignements seront poursuivis devant les tribunaux.

Notre ROMAN Complet

DEUX HOMMES arpentaient nonchalamment le premier quai de la gare de Niort en bavardant, la cigarette aux lèvres.

Le plus jeune, un lieutenant de spahis, bien pris dans son uniforme kaki, montrait, sous des cheveux noirs, une physiologie énergique où brillaient des yeux intelligents et vifs.

Son compagnon, quoiqu'il eût déjà sûrement atteint l'âge mûr, avait conservé une véritable jeunesse d'allures, due surtout à la sveltesse d'un corps agile et bien proportionné, et si les tempes commençaient à blanchir, la profondeur de son regard lumineux donnait à son visage grave un charme qui attirait la sympathie à première vue.

— Avouez, oncle Pierre, fit l'officier en réponse à une phrase que vous serez heureux, tout à l'heure, de retrouver votre solitude.

— Je peux te retourner tes paroles, mon cher Guy, répondit M. Maurel. Tu es content de quitter ma vie monotone et mes horizons bornés. Il te faut de grands espaces, l'immensité des sables et les déserts de Mauritanie. C'est de ton âge d'ailleurs...

— Allons donc? protesta Guy Varlain. Voilà que vous cherchez des compliments?

— Quels compliments?

— Eh bien! non, continua le jeune homme, taquin, je ne vous en ferai pas... Je vous dirai seulement que, si vous avez persisté dans une solitude, qu'expliquait au début la cruauté d'un veuvage prématuré, succédant à un beau mariage d'amour, ce n'est pas parce que vous ne pouviez pas refaire votre vie... Si vous aviez gardé votre chaire de professeur, si vous étiez resté à Paris ou même à Niort pour vous livrer à vos travaux d'histoire, sûrement vous vous seriez remarié... Et je me demande si ce n'est pas moi qui suis cause de votre renoncement... moi que vous avez élevé comme un fils et que vous voyez maintenant partir avec tant de mélancolie...

— Je te vois partir avec regret, c'est vrai, et je t'aime comme un fils, mon beau neveu, mais ma jeunesse est morte depuis longtemps, hélas! protesta l'ancien professeur.

L'officier eut un éclat de rire et, ouvrant brusquement la porte de la salle d'attente des premières, il conduisit son oncle devant la glace.

— Peut-être me « faites-vous marcher », fit-il allégrement, tant pis, mais vous êtes si bon avec moi que je me laisse faire. Vos compliments, vous les aurez, oncle Pierre... mais je goûte le charme prenant des innombrables canaux qui serpentent entre les saules et les peupliers. On y respire une atmosphère de recueillement et de mystère que je sais apprécier. Mais je ne suis pas en garnison à Niort... et la vie d'aventures m'attire. Voyez-vous, mon oncle, c'est ici que je viens le plus volontiers. Votre logis est mon vrai foyer, à moi, soldat errant, et si je dois un jour planter ma tente quelque part, ce sera sûrement dans le Marais. Croyez-moi, oncle Pierre, je vous quitte à regret; vous et le vieux domaine de la famille. Vous êtes si bon pour l'orphelin que je suis! Je serais bien seul sans votre affection...

Et, pour surmonter l'émotion qui l'étreignait, il ajouta, pris d'un souvenir soudain :

— Vous êtes d'ailleurs le refuge des sans-famille, car vous avez aussi une pupille, n'avez-vous écrit? Une fillette que vous n'avez jamais vue et qui est élevée par une amie de sa mère. Cette dernière n'aime pas la campagne et a toujours eu de bonnes raisons pour ne pas venir à Coulon. C'est cela que vous me disiez dans vos lettres, n'est-ce pas? Pourquoi ne m'avez-vous plus parlé de cette fillette?

M. Maurel sourit, ce qui adoucissait singulièrement sa physionomie.

— Oui, j'ai une pupille, répondit-il. Mais la fillette est maintenant une jeune fille. Dans quelque mois, je la ferai émanciper... et je ne peux pas dire que je serai débarrassé, car elle ne m'a jamais encombré.

— Touchez du bois, oncle Pierre! interrompit l'officier en riant. Avec les femmes, on ne sait jamais. Méfiez-vous! Mais vous connaissez cette Mme Vernier, chez qui votre pupille habite?

— Bien sûr. C'était l'amie intime de la mère d'Aliette, expliqua l'ancien professeur. Toutes deux étaient veuves et, comme Mme Vernier n'avait pas d'enfant, elle s'est attachée à Aliette comme à sa propre fille. En un mot, c'est une seconde mère pour l'orpheline. Elle en est même jalouse, je crois, et c'est pourquoi elle la tient en chartre privée.

— Brr! fit Guy Varlain. Cette dame sera encore plus terrible qu'une belle-mère.

Les deux hommes rirent joyeusement de cette réflexion, puis changèrent de conversation.

Peu après, le rapide de Bordeaux entra en gare. Une chaleureuse étreinte unit l'oncle et le neveu et ce dernier se dirigea vers un compartiment libre, d'où il adressa à son parent un geste d'adieu.

Quelques instants plus tard, M. Maurel était seul sur le quai. Il ne s'y attarda pas. D'un pas pressé, il gagna la sortie et retrouva son automobile qui était garée dans la cour de la gare. Il s'installa au volant et se dirigea vers Coulon.

Avant de traverser le pont, il tourna à gauche et s'arrêta devant une barrière grise surmontée d'un arceau de roses. La Saulnaie était là, nichée dans un bosquet de saules et de peupliers. Le toit roux disparaissait dans l'enveloppement touffu des feuillages agités sans arrêt.



Il se retourna et resta surpris à la vue de la belle jeune fille qui, arrêtée sur le

La Chanson

par ROSELYNE

Alors qu'aucun souffle ne passait, les légères feuilles vert pâle aux revers argentés semblaient palpitier avec un bruissement très doux.

M. Maurel avait quarante-cinq ans. Sa femme était morte, huit ans auparavant, le laissant sans enfant. A ce moment, il avait donné sa démission de professeur d'histoire au lycée Henri-IV et il avait quitté Paris. La perte d'une compagne qu'il adorait semblait lui avoir fait perdre toute ambition, et peut-être le chagrin l'aurait-il rapidement conduit aussi à la tombe, s'il n'avait été retenu par un double devoir: l'éducation d'un neveu orphelin et l'administration de son patrimoine. De La Saulnaie, la vieille maison familiale, où il s'était d'abord réfugié, comme une bête blessée au cœur se retire dans sa tanière pour y mourir, il avait dirigé les études de Guy, en même temps qu'il prenait en main la régie des deux domaines. Il avait reçu l'enfant pendant les vacances, il était sorti avec lui, il avait noué quelques relations avec les familles des environs. Puis, à mesure que sa douleur se faisait moins aiguë, il s'était intéressé de nouveau à l'histoire. Ayant renoncé à enseigner, il avait pris goût aux recherches, fouillant les archives locales et en tirant des articles, puis des volumes sur sa petite patrie. Avec la chasse, la pêche, les promenades en automobile, les visites et les réceptions des amis, il réalisait ainsi chez lui, dans le calme et la paix, une monotone et douce existence remplie d'occupations champêtres et de plaisirs simples. Il recevait de nombreux journaux, sa bibliothèque était bien garnie, un bon appareil de T.S.F. lui apportait à son gré des nouvelles, des causeries ou de la musique, et les années avaient passé ainsi presque sans qu'il s'en aperçût.

Pour le servir, il avait un ménage qui remplissait depuis longtemps à La Saulnaie les fonctions de jardinier et de cuisinière. En un mot, François et Célestine s'occupaient de tout et le veuf leur devait une partie de l'agréable existence qu'il menait à Coulon.

Quant à son affection, elle était concentrée sur un seul être: Guy Varlain, le fils de sa sœur. C'était d'ailleurs son unique parent.

Entre temps, il est vrai, il avait accepté la tutelle d'une orpheline, ainsi que l'officier venait de le lui rappeler. Mais il ne l'avait jamais vue, celle-ci vivant à Paris chez une amie de feu sa mère.



Le lieutenant était parti depuis une semaine lorsque M. Maurel reçut deux lettres.

L'une était de la veuve qui élevait sa pupille. Il déchira l'enveloppe avec un peu de surprise.

Cher monsieur Maurel,

« Ma gorge un peu sensible m'oblige à faire une cure à La Bourboule et j'hésite à emmener Aliette. D'autre part, ayant lu la réclame tapageuse que l'on fait au Marais, cette « Venise verte », votre pupille serait heureuse de connaître ce coin de la France. Pouvez-vous la recevoir pendant trois semaines? Elle ne vous encombrera pas beaucoup, je crois, car elle sera plus souvent dans le Marais qu'à rêver sous les saules de votre jardin. J'irais rechercher Aliette et, par la même occasion, vous remercier de votre complaisance.

« Mon meilleur souvenir.

« R. VERNIER. »

en DEUX NUMEROS



seuil, le considérait, interdite, avec un étonnement visible au fond de ses prunelles.

de l'Amour

Illustration de Saint-Loup

Quant à l'autre, elle était un peu plus longue et l'ancien professeur retint un sourire en parcourant les premières lignes :

« Mon cher tuteur,

« Je devine qu'au même instant, Mme Vernier vous écrit pour vous présenter sa requête. Voulez-vous de moi pour quelque temps à Coulon ? Grande Amie serait très ennuyée de m'emmener à La Bourboule. Le motif ? Je vous le dirai plus tard, quand nous aurons fait connaissance. Car c'est étrange, un tuteur qui n'a jamais vu sa pupille — au fond, je devine que c'est une corvée qui vous fut imposée. — Il est temps de remédier à cette lacune. Je réclame donc l'hospitalité à La Saulnaie. Ne dites pas non : mes projets sont faits, j'ai même commandé un costume de marin — de marin d'eau douce, — qui vous fera honneur.

« A bientôt, monsieur mon tuteur, vous ne voudriez pas me décevoir, n'est-ce pas ? Je vous présente mes sentiments affectueusement respectueux... et je demande vite une réponse.

« ALIETTE DARNY. »

— C'est bien la première fois que cette petite m'écrit d'une façon aussi peu protocolaire, pensa le Poitevin. Généralement, j'ai l'impression qu'elle accomplit une corvée en prenant la plume, tandis qu'aujourd'hui c'est tout autre chose.

Il relut une dixième fois la lettre de sa pupille.

— Après tout, pourquoi pas ? marmonna-t-il. La présence de cette gamine sera une diversion agréable à mes

travaux habituels. A dire vrai, je m'ennuyais depuis le départ de Guy. Je vais avoir avec moi quelqu'un pour parler et me promener. Je la distrairai... et cela me distraira.

Il oubliait ce qu'il avait dit lui-même une semaine auparavant : celle qu'il appelait une gamine avait dix-sept ans, la fillette avait grandi et bientôt elle serait en âge de se marier.

— Je ne peux pas lui refuser cela, murmura-t-il enfin.

Déjà il commençait à écrire à Mme Vernier lorsqu'il se dit qu'il ne convenait pas que sa pupille voyageait seule. Il réfléchit encore longuement, relut les lettres, et se décida tout à coup à partir pour Paris afin de ramener Aliette lui-même.

— Ce sera ma meilleure réponse, pensa-t-il.

Le soir même, l'ancien professeur prenait le rapide, qui l'amena à Paris vers cinq heures du matin. Son premier soin fut d'envoyer un pneumatique à Mme Vernier, expliquant le motif de son voyage et indiquant à quel hôtel il était descendu.

Puis il se mit au lit, en donnant l'ordre de l'éveiller à dix heures.

A l'heure indiquée, on remit au voyageur une carte-télégramme sur laquelle il reconnut l'écriture de sa pupille.

« Merci de votre empressement, monsieur mon tuteur, écrivait Aliette. J'en suis touchée. Venez déjeuner avec nous : nous ferons connaissance et nous fixerons la date de notre départ. Quelle bonne surprise que d'apprendre votre arrivée imprévue ! »

M. Maurel fit une toilette très soignée et, après une courte promenade, à midi précis, il sonnait à la grille de Mme Vernier.

C'était à Passy, dans une petite rue qui évoquait une ville de province par son calme et son silence. Un jardinet, que couvraient presque entièrement deux marronniers, dissimulait la maison aux regards curieux des rares passants.

Le visiteur fut introduit dans un salon où un vaste piano tenait la place d'honneur. Une photographie attira ses regards. Il se pencha pour la regarder de près lorsque la porte s'ouvrit derrière lui.

Il se retourna et resta surpris à la vue de la belle jeune fille qui, arrêtée sur le seuil, le considérait, interdite, avec un étonnement visible au fond de ses prunelles.

Très mince et très souple, elle portait, au-dessus d'épaules admirablement dessinées, une tête, aux traits nets, au teint rose, qu'animaient la flamme inattendue des yeux noirs, contrastant avec la douceur d'une chevelure blonde.

Elle était vêtue d'une jupe bleu marine assez courte, qui découvrait des jambes musclées sous la soie des bas. Un pull-over bleu pastel, modestement décolleté en triangle, moulait son buste gracile, mais déjà bien formé.

— Bonjour, monsieur mon tuteur ! dit-elle enfin d'une voix harmonieuse dont l'assurance voulue cachait à la fois de la timidité et une vague envie de rire.

Le voyageur, lui aussi, avait surmonté son étonnement. Il s'avança et tendit la main à sa pupille en avouant :

— Vraiment, je ne sais comment vous nommer... je pensais à une fillette incapable de voyager seule et je me trouve devant une grande jeune fille...

Le beau visage s'éclaira d'un sourire :

— Il faut m'appeler Aliette, voyons, mon tuteur, répondit-elle.

Et lui montrant un fauteuil, elle continua :

— D'ailleurs, franchise pour franchise : dans mon esprit, vous étiez un vieillard à chevelure de neige. Pourquoi ? Je ne sais. Personne ne m'a jamais fait ce portrait de vous. Simple imagination de petite fille...

Et, de nouveau, elle se mordit les lèvres pour résister à l'envie de rire qui la prenait encore.

Un vieux professeur à lunettes, un campagnard un peu ridicule, c'est ainsi qu'elle s'était figuré le grave personnage qui, de loin, veillait sur sa fortune.

De quel livre comique, de quelles caricatures avait-elle tiré l'image qu'elle s'était faite de ce protecteur inconnu ? Ah ! certes, si elle ne l'avait pas attendu à cette heure, jamais elle ne l'aurait identifié dans ce visiteur à la mise à la fois élégante et simple, dont la saine maturité rayonnait d'intelligence.

— Maintenant que nous avons tous deux confessé notre déception, appelez-moi oncle Pierre, fit M. Maurel. En cherchant bien, vous découvrirez qu'effectivement, je suis votre oncle... à la mode de Bretagne.

— Merci, oncle Pierre ! s'écria joyeusement Aliette. Et maintenant que nous avons fait connaissance, embrassez-moi.

Le tuteur posa ses lèvres sur le front si gentiment tendu, puis Mlle Darny reprit :

— Merci d'avoir consenti à me recevoir. Je crois que je passerai de bonnes vacances près de vous. Parlez-moi de votre Marais. Les journaux disent que c'est si joli !

Lorsque Mme Vernier pénétra à son tour dans le salon, M. Maurel et sa pupille bavardaient comme de vieux amis.

II

Assise dans un coin du compartiment, Aliette regardait sans le voir le paysage qui, tel un décor à changements fantastiques, semblait défiler devant la portière.

En face d'elle M. Maurel était plongé dans la lecture des journaux. Pas une fois, la jeune fille ne surprit son regard. Elle aurait cependant voulu attirer l'attention de son compagnon de voyage.

— Est-il possible que la politique le passionne à ce point ? marmonna-t-elle avec dépit.

A la longue, ses yeux fatigués de regarder sans cesse la campagne clignotèrent et se fermèrent. Elle s'endormit profondément.

Alors seulement, son tuteur put l'examiner à son aise. Comme elle était jolie avec ses longs cils qui ombrageaient ses joues roses ! Et comme la présence de cette gracieuse compagne le voyage lui apportait une joie imprévue ! Lorsque le porteur, en posant dans le filet leurs bagages à mains, les avait appelés « monsieur et madame », il avait éprouvé une satisfaction secrète, quoiqu'il eût bien ri avec de son erreur. Était-il possible qu'à son âge on le prit pour le mari et non pour le père d'Aliette ?

Il sourit en pensant à la surprise qu'il avait éprouvée le premier jour, lorsqu'il s'était trouvé inopinément devant cette belle jeune fille, lorsqu'il attendait une fillette.

— J'avais oublié de compter, murmura-t-il. Elle a dix-sept ans passés. Elle sera bientôt bonne à marier...

Après un silence, il reprit :

— C'est une femme comme elle qu'il faudrait à Guy ! Longtemps il la regarda dormir, dans une contemplation silencieuse, de l'étonnement, de l'admiration et une certaine inquiétude.

Puis, il reprit sa lecture, s'efforçant de concentrer toute son attention sur les lignes imprimées.

Lorsque la jeune voyageuse s'éveilla, il n'était pas bien loin de midi et elle se leva, toute confuse :

— Oncle Pierre, dit-elle en repoussant derrière son oreille une boucle rebelle, je crois que j'ai bien dormi.

— J'en suis heureux, Aliette... Mais n'avez-vous pas faim ? Le second service va commencer.

Déjà la jeune fille réparait le désordre de sa toilette, se poudrait le visage, se lissait les cheveux.

— Quelle coquetterie ! fit son tuteur d'un ton taquin. Voulez-vous faire des victimes, Aliette ?

— Non, oncle Pierre, répliqua-t-elle, mais je tiens à vous faire honneur.

L'arrivée du couple au wagon-restaaurant fit sensation. Cet homme au teint hâlé, au masque énergique et calme, dont le visage habituellement mélancolique s'éclaircissait d'une joie toute nouvelle et d'un inconscient souci de plaire, était-il le père ou le mari de la toute jeune femme qui l'accompagnait ? Plusieurs dîneurs se penchèrent pour voir si celle-ci portait une alliance, mais, comme par un fait exprès, Aliette, qui riait sous cape, garda tout le long du repas un coin de sa serviette enroulé autour des doigts de sa main gauche. Alors, on compara leurs traits, les uns voulant y trouver un air de famille, les autres protestant contre la prétendue ressemblance. Pendant ce temps, l'historien s'efforçait d'intéresser par une conversation enjouée sa pupille qui, penchée vers lui, paraissait lui porter la plus vive attention. Mais la fine mouche, tout en faisant mine de ne pas remarquer l'attention générale dont elle était l'objet, ne perdait ni un regard ni une réflexion. Et, rentrée dans le compartiment, elle conta à son tuteur tout ce qu'elle avait vu et entendu.

— Quelle duplicité ! s'écria-t-il. Dire que vous sembliez si absorbée dans notre conversation !

— Ne vous y fiez pas, mon oncle ! répondit-elle malicieusement. Les femmes sont souvent trompeuses, vous savez.

Ils s'entretenaient gaiement jusqu'à Niort et, comme Aliette avait hâte d'arriver à La Saulnaie, ils remirent à plus tard la visite de la ville.

Il était à peine quatre heures quand ils arrivèrent à Coulon. En découvrant à droite la Sèvre qui coulait entre les hauts peupliers, la jeune fille tourna délibérément le dos au village.

— Comme c'est joli ! s'écria-t-elle en montrant les arbres qui se reflétaient dans l'eau.

— Il y a mieux, mon enfant. Un peu de patience, fit l'ancien professeur.

La vieille demeure au toit roux arracha à la voyageuse une exclamation. Les portes et les fenêtres, enguirlandées de roses, de glycines, de jasmin et de clématites, avaient un air si accueillant qu'elle fut tout de suite conquise. Son enthousiasme ne connut plus de bornes lorsque, sous la corniche qui surmontait le porche, elle découvrit trois nids d'hirondelles.

— Oncle Pierre, murmura-t-elle, votre maison est placée sous les auspices du bonheur...

M. Maurel aimait beaucoup son logis. L'agréable impression qu'il produisait sur l'arrivante lui fit plaisir.

— J'en suis heureux, Aliette, dit-il. Puisse ma vieille maison vous être hospitalière afin que vous y reveniez souvent !

La grande salle à manger aux meubles brillants de cire fut une nouvelle surprise pour la jeune fille. Les ensembles artificiellement rustiques qu'elle avait pu apercevoir à Paris n'avaient pas ce charme dû à la patine des ans et à l'adaptation parfaite du mobilier au cadre dans lequel il était installé. On sentait là l'œuvre patiente, amoureusement poursuivie de génération en génération et qui se révélait aussi bien dans le choix des pièces harmonieusement rassemblées que dans l'entretien des fiches brillantes et des panneaux luisants que tant de vieilles femmes avaient frottés et polis pendant des siècles.

Et Aliette, passant successivement devant les « cabinets » à portes pleines, les armoires à pointes de diamant, les dressoirs garnis de vieille faïence aux couleurs vives, le pétrin qui supportait une grande jarre pleine de fleurs, ne se lassait d'admirer leurs formes et leurs veinures que pour reporter les yeux sur la grande cheminée où les chenets d'acier rivalisaient d'éclat avec les touffes de géraniums posées dans l'âtre momentanément sans flamme.

Mais Célestine avait préparé un goûter très savoureux. Aliette apprécia le tourteau fromagé, cette gourmandise poi-

tevaine, et elle y fit honneur. En quelques mots aimables, elle complimenta la cuisinière, qui se montra très flattée de cette marque d'intérêt.

Quelques instants plus tard, la jeune fille s'installait dans sa chambre. Mais, remettant à plus tard le rangement de ses bagages, elle revêtit ce qu'elle appelait son costume de marin : un pantalon très large, un pull-over de ce bleu nautique qui était sa teinte favorite, et une veste assortie au pantalon.

— Oncle Pierre, dit-elle un peu après, menez-moi faire un simple petit tour en barque, je vous prie. Je veux voir dès ce soir votre Marais.

— J'avais prévu votre demande, Aliette, répondit M. Maurel. François est allé porter les coussins dans la barque. Il nous conduira.

D'un geste affectueux, l'orpheline glissa son bras sous celui de son tuteur. A quelques pas, la Sèvre coulait lentement. De chaque côté, des maisons blanches, fleuries de géraniums, de roses et de passiflores, se miraient dans l'eau grise.

— C'est prêt, monsieur, annonça le serviteur.

L'ancien professeur tendit la main à sa pupille pour l'aider à monter dans la barque. Il l'installa à l'arrière, puis s'assit à côté d'elle.

Alors, François prit les rames et l'embarcation glissa doucement sur l'eau.

Lancée d'une main sûre, la barque s'était engagée entre les prairies bordées de peupliers, dans ce labyrinthe des routes d'eau. Et sur tout ce paysage régnait un silence enchanté, que rompait seulement le frémissement de l'eau fendue par la barque, le pépiement lointain des oiseaux ou, rarement, le floc d'un rat d'eau effrayé qui plongeait dans la « conche ».

Une émotion étrange envahissait l'âme de la jeune fille. Jamais elle n'avait goûté un tel silence, une telle impression de solitude, d'intimité et de repos.

Soudain, au tournant de la conche, un grand bateau plat apparut devant eux. Il était mené par un jeune garçon qui maniait la « pigouille », grande rame qui sert à godailler. Devant un gros tas d'herbe, une femme était assise, un bébé dans les bras.

— Un paysage de légende... murmura Aliette, sans s'apercevoir qu'elle parlait tout haut.

Mais ses yeux pleins de rêve trahissaient son état d'esprit et son compagnon jugea inutile de répondre.

Plus loin, ce furent quelques maisons en ruines, descendant vers le canal, dans un fouillis de viorines, de vignes vierges, de chèvrefeuilles et de clématites qui les revêtaient d'une merveilleuse broderie de feuilles et de fleurs.

N'est-ce pas le château de la Belle au Bois dormant ? Et, tout à coup, dans ce silence ému, une belle voix chaude s'éleva, chantant *Le Soir*, de Gounod.

Ce fut un tel enchantement que M. Maurel lui-même en subit le charme. Au même instant, il sentit la main de sa compagne se glisser dans la sienne et la serrer doucement.

Il ferma les yeux, tant ce simple geste lui apportait de bonheur.

Mais la voix se rapprochait et bientôt les promeneurs croisèrent une barque contenant sept ou huit jeunes filles.

— Des élèves de l'École Normale de Niort, expliqua François. Elles viennent souvent à Coulon.

Ni le tuteur ni la pupille n'entendirent cette réflexion.

Ils ne songeaient pas à trouver une cause à la manifestation musicale qui venait si bien compléter la magie de l'heure. Ils aimaient mieux s'imaginer que ce chant était la voix même de la nature.

Ils ne s'éveillèrent de leur rêve que lorsque la barque sortit des conches et déboucha sur la Sèvre, en vue des maisons de Coulon.

Alors ils s'aperçurent qu'une lune d'argent montait dans la nuit bleue.

Aliette se borna à la montrer du doigt et son tuteur apprécia fort la discrétion avec laquelle la jeune fille manifestait son émotion. Ce solitaire, ce contemplatif, qui aimait tant son Marais, n'aimait pas beaucoup en parler.

Après une telle promenade, le dîner à son tour fut presque silencieux. Aliette savourait ses souvenirs, et l'historien, respectant son recueillement, l'admirait

d'avoir si bien partagé son amour pour la « Venise verte ».

Quand ils se quittèrent en haut de l'escalier, le Poitevin et la petite Parisienne étaient déjà devenus de grands amis.



Le lendemain, Mlle Darnay, fraîche et reposée, se demanda, pour la première fois de sa vie, comment elle allait employer sa journée. En lui apportant son petit déjeuner, Célestine l'avait prévenue qu'il pleuvait.

En effet, un brouillard épais enveloppait le jardin et une pluie fine et monotone tombait sur les feuilles et les fleurs.

Aliette avait apporté quelques livres, elle en ouvrit un au hasard. Mais bientôt elle le referma et, sortant de sa chambre, elle se mit à la recherche de son tuteur. Lui seul, pensait-elle, pourrait la dissennuyer.

Célestine lui indiqua une porte comme étant celle du bureau de M. Maurel, et la jeune fille s'arrêta sur le seuil.

— Bonjour, oncle Pierre, dit-elle en souriant. Voulez-vous de moi ?

— Certes oui, mon enfant. Approchez, répondit-il en lui indiquant un fauteuil près du sien. Ne vous étonnez pas de voir du feu en cette saison. Cette pièce est glaciale et une flambée est nécessaire pour combattre l'humidité.

— J'en suis ravie, répliqua Aliette en s'installant commodément. C'est si gai, ces flammes...

Après un silence, elle reprit :

— Les pieds sur les chenets ! Il a fallu venir ici pour comprendre cette expression pittoresque. Que voulez-vous, oncle Pierre ? Sans doute, le chauffage central, la salamandre répandant dans nos logis parisiens une chaleur plus égale, mais ils n'ont pas le charme intime du foyer où les bûches pétillent avec des flammes vertes et bleues, puis s'écroulent en braises.

— Comme vous dites de jolies choses, petite fille ! fit doucement le propriétaire.

— Je les pense, répondit la visiteuse d'un ton sincère.

— Je n'en doute pas, Aliette, et je suis très heureux de voir ma vieille demeure appréciée par une Parisienne. Vous ne regretterez donc pas votre séjour forcé en Poitou ?

— Certes non ! s'exclama la jeune fille. Elle s'arrêta un instant et reprit :

— J'en suis heureuse pour deux raisons, mon tuteur : d'abord, parce que cela m'a donné l'occasion de faire votre connaissance, et aussi parce que, de cette façon, j'évitais de rencontrer un prétendant à ma main que Mme Vernier comptait me faire connaître à La Bourboule.

Sur un geste étonné de son interlocuteur, elle continua :

— Mme Vernier avait accepté une entrevue avec un fiancé éventuel pour moi. Je me suis regimbée et, pour ne pas la mettre dans une situation gênante vis-à-vis d'une amie, nous avons prétexté votre invitation... un peu forcée, je le reconnais.

Ils rirent tous les deux à la pensée de la déception du candidat, puis Aliette déclara :

— Si je me marie un jour, je veux choisir moi-même le compagnon de ma vie. Je ne veux pas d'un mari imposé, pas plus que d'un mariage de raison.

L'ancien professeur s'efforça de prendre une expression autoritaire et sévère.

— Hé ! Hé ! fit-il, dans ces jolis projets, vous oubliez quelque chose d'essentiel : je suis votre tuteur. Il vous faut mon consentement, mademoiselle ma pupille.

La Parisienne secoua ses boucles dorées :

— Oncle Pierre, répondit-elle, je n'ai pas une nature soumise. Ne soyez donc pas trop exigeant... Quant à mon mari, je le préviendrai que je ne veux pas être une esclave. Je serai une épouse soumise, à condition qu'il me laisse faire tout ce que je veux. Je ne lui obéirai jamais.

— Vous obéirez à l'Amour, ce sera mieux, petit fille, répliqua M. Maurel en souriant. C'est amusant de vous entendre parler de ce que vous ignorez. Lorsque votre cœur sera pris, vous rirez de vos paroles d'aujourd'hui.

— Jamais ! s'écria Aliette.

— Ta ! ta ! ta ! vous ne savez pas ce que vous dites, enfant. Un jour viendra où vous reconnaîtrez que l'Amour est un maître tyrannique et parfois cruel. Vous abdiquerez votre volonté entre ses mains... et malgré tout vous serez heureuse.

— Alors, je préfère ne jamais connaître ce terrible sentiment, jeta impétueusement la jeune fille.

De nouveau, le sourire ironique reparut sur les lèvres de son tuteur :

— Vous ne pouvez pas savoir ce que vous perdriez, mon enfant, dit-il malicieusement. Nous en reparlerons dans un an... Peut-être vous serez-vous brûlée à la flamme.

Et, sur un geste de protestation de son interlocutrice, il conclut :

— Méfiez-vous, Aliette ! Ceux que l'Amour a marqués ne lui échappent pas, ai-je lu dernièrement. Il parvient à son but en dépit de tous les obstacles.

Ces paroles laissèrent Mlle Darnay un brin rêveuse et même mélancolique. Mais son tuteur remarqua son air absorbé et, pour chercher une diversion, il s'approcha de la fenêtre.

— La pluie a cessé, annonça-t-il. Nous irons nous promener après le déjeuner.

Il eut le plaisir de voir le beau visage s'éclaircir, et de nouveau s'égrenèrent dans le bureau les perles de ce rire jeune qu'il aimait tant.

III

La voix d'Aliette, une belle voix de mezzo-soprano, emplissait le salon de ses résonnances claires. Elle vibrait de tout ce qui faisait sa joie de vivre : sa jeunesse triomphante et sa confiance en l'avenir.

Dans la salle à manger voisine, Célestine mettait le couvert en prenant garde de faire aucun bruit. Elle écoutait la jeune fille avec un plaisir visible.

L'entrée de son maître l'arracha à son ravissement.

— Ah ! monsieur ! murmura-t-elle, la maison sera bien vide après le départ de mademoiselle Aliette ! Vous vous ennuierez, pour sûr, et nous aussi. Il vaudrait mieux la garder ici !

— Ma pupille serait charmée de vous entendre, Célestine, répondit M. Maurel. Malheureusement, son séjour à La Saulnaie ne peut être que de courte durée.

— Ça dépend ! marmonna la servante.

Et, avec un regard malicieux, elle ajouta :

— Il y aurait bien un moyen, not' maître, mais ce n'est pas à moi de vous l'indiquer...

Mais l'historien ne put relever cette insinuation : la jeune Parisienne se montrait sur le seuil de la porte. Elle était vraiment jolie dans une robe de batiste bleue dont un minuscule col blanc était la seule garniture.

— Quelle délicieuse apparition ! fit gaiement M. Maurel. Vous incarnez le Printemps, Aliette !...

— Que vous êtes flatteur, oncle Pierre !

— Mais non, c'est la simple vérité, je vous assure.

Entre les dents, il murmura :

— Quel parfum grisant que cette jeunesse !

L'orpheline saisit le dernier mot :

— Que parlez-vous de jeunesse, oncle Pierre ? N'êtes-vous pas encore très jeune ? Je suis certaine qu'il y a peu de différence entre vous et le lieutenant Vaclain dont vous me parliez l'autre jour.

Et, en riant, elle ajouta :

— Dans le train, on nous a pris pour mari et femme ! Vous voyez, oncle Pierre, que vous n'êtes pas un vieux bonhomme !

Célestine avait suivi l'entretien sans mot dire, mais l'expression de sa physionomie montrait nettement qu'elle partageait l'avis de la jeune fille.

M. Maurel ne répondit rien. Il cacha sa gêne dans un bruyant éclat de rire, puis il changea de conversation.

Néanmoins, le soir Aliette remarqua un nuage sur le front de son tuteur. Quand ils furent tous deux dans le bureau où ils s'attardaient volontiers, elle l'interrogea affectueusement.

— Je pense que les jours passent, répondit-il d'un air mélancolique. Au début de la semaine prochaine, Mme Vernier sera ici. Votre départ arrivera très vite et je me retrouverai seul. Vous aurez passé dans ma vie comme un tourbillon

et je crains désormais de ne pouvoir plus vivre seulement avec mes souvenirs. Je serai plus seul qu'auparavant, comprenez-vous, Aliette ? Je retrouverai votre présence dans votre fauteuil favori... près de la cheminée... mes repas seront monotones sans votre gai bavardage... Guy est venu et reparti sans que sa présence me manque. Un homme, ce n'est pas la même chose... J'avais oublié ce qu'une présence féminine peut mettre de douceur dans une maison...

— Je reviendrai, oncle Pierre, fit avec élan l'orpheline. A votre tour, il faudra venir à Paris. Nous avons à rattraper le temps perdu, les années où nous ne nous connaissions pas. Et puis, comme je vous le disais ce matin, vous êtes jeunes, oncle Pierre. Espérez en l'avenir...

Ces douces paroles déridèrent M. Maurel et, pour achever de chasser ses idées noires, Aliette se mit au piano.

Dès les premières notes, le professeur se sentit ému. Son cœur longtemps insensible aux émotions profondes, vibrât soudain comme aux heures enchantées de sa jeunesse.

Sur un dernier accord, la pianiste s'arrêta et son auditeur dut faire un réel effort pour s'arracher à cette langueur qui s'était emparée de lui.

— C'est merveilleux, dit-il à voix basse. Qu'est-ce que c'est, Aliette ?

— La Chanson du Printemps, de Mendelssohn, répondit la jeune fille.

Se levant, elle fit une révérence un peu moqueuse et ajouta :

— Je vous laisse sur cette bonne impression. Bonsoir, mon tuteur !

Resté seul, M. Maurel trouva la pièce bien triste. Il se leva, marcha de long en large et revint à sa place précédente.

— C'est ridicule ! murmura-t-il. Je me laisse griser par la présence d'Aliette. Elle apporte dans ma vie une saveur que j'ignorais jusqu'à présent. Je n'aurais pas cru qu'une jeune fille pût dégager tant d'attrait. C'est maintenant que je comprends comment un foyer solitaire est vide et triste. Dire que j'aurais pu avoir un enfant de cet âge !...

Une petite fièvre brûlait dans ses veines et son esprit n'arrivait pas à se détacher du nom qui lambait dans sa pensée :

— Aliette !

Quel était donc ce sentiment qui lui apportait cette angoisse si vive, ce frémissement de tout son être à l'idée de la jeune fille, cet élan de son âme vers elle ?

— Ce n'est pas de l'affection, cela, fit-il en sursautant soudain, ni de la tendresse. Serait-ce de l'amour que j'éprouve pour ma pupille ? Aliette ! Aliette !... Quelle folie !

La tête entre ses mains, il réfléchissait, cherchant à comprendre à quel moment ce sentiment s'était emparé de son cœur. Il ne put y parvenir.

— Hélas ! j'ai vingt ans de plus qu'elle ! se dit-il avec amertume.

Aussitôt il se souvint des paroles de l'orpheline au sujet de son âge et il en fut un peu rassuré.

Quelle place elle avait prise dans sa vie, et en si peu de temps, cette jolie pupille ! Oubliant qu'il ignorait tout des sentiments d'Aliette à son égard, il bâtit de beaux projets d'avenir. Elle deviendrait la reine de son foyer, l'épouse ardemment chérie...

— Aliette ! répétait-il inconsciemment.

Ce nom était pour lui d'une douceur mélodieuse comme une caresse.

Le lendemain, il s'éveilla plus tard que de coutume et il commença à faire sa toilette, lorsqu'un télégramme arriva à son adresse.

Célestine vint le glisser sous la porte et, déchirant le pointillé bleu, M. Maurel lut :

« Serai Niort dix-sept heures. Vernier. »

— Par exemple ! s'écria-t-il. Nous ne l'attendions que lundi ! Vient-elle déjà me reprendre Aliette ?

Il termina rapidement sa toilette et se mit à la recherche de sa pupille pour lui annoncer la nouvelle.

— Grande Amie arrive aujourd'hui ? s'exclama joyeusement Aliette. Quel bonheur, oncle Pierre !

Hélas ! ce n'était pas l'avis de son tuteur, dont le cœur se serra à cette réponse.

Cette impression de tristesse se refléta sur sa physionomie et l'orpheline s'é-

aperçut. Son beau visage s'assombrit brusquement et elle demanda :

— Qu'avez-vous, oncle Pierre ? L'arrivée imprévue de Mme Vernier vous contrarie ?

— Non, Aliette, répondit-il, mais... l'idée de votre départ me chagrine.

Elle posa sa main sur le bras de son interlocuteur et répliqua :

— Je ne partirai pas avant la date prévue, oncle Pierre. Vous aurez donc deux compagnes au lieu d'une, voilà tout.

— Ce ne sera plus la même chose, murmura-t-il.

Aliette le menaça gentiment du doigt :

— Seriez-vous égoïste, oncle Pierre ? C'est très mal, cela ! Pendant que nous sommes encore tous deux, promettez-moi de venir à Paris cet hiver.

— Ma présence vous ferait plaisir, Aliette ?



LIERRE PERSONNEL

Femme, je répandais le lys de ma jeunesse

En taisant à l'amour le magique réveil.

J'étais forte des lois dures de la sagesse.

Et réchauffais mes mains à l'éclatant soleil.

Alors, vint la tempête. En changeant sa doctrine

Mon cœur se réclama de désirs ingénus.

La grande inquiétude envahit ma poitrine,

Puis un frémissement le long de mes bras nus.

Et je compris, soudain, que mon cœur solitaire

Eclatait d'un amour exalté jusqu'à Dieu !

Qu'il était vaste et beau dans son manteau de terre,

Pur ! comme les jets d'eau qui regardent les cieux...

HELENE CHARBONNEAU, o. a.

— Enormément, mon tuteur. Je n'oublierai jamais mon séjour près de vous, toutes vos gentilles, vos attentions si délicates... Je me suis sentie chez vous dans une atmosphère d'affection, de tendresse même que je n'avais jamais connue...

Puis, pour cacher son émotion et enlever ce que sa phrase pouvait avoir de trop intime, elle conclut en souriant :

— C'est compliqué, une âme de jeune fille, n'est-ce pas ? Au revoir, oncle Pierre. Je vais prévenir Célestine de l'arrivée d'une nouvelle invitée.

Quelques instants plus tard, M. Maurel entendait l'orpheline qui chantait dans une chambre du premier étage. Il devina qu'elle préparait tout pour recevoir Mme Vernier.

D'un pas saccadé, il se mit à arpenter le jardin. Un pli profond creusait son front, tandis que ses yeux s'obscurcissaient de plus en plus. Il lui semblait

que jamais, jusqu'à présent, Aliette n'avait chanté comme ce matin.

Au déjeuner, il dut faire un réel effort pour cacher sa détresse. Mais le charme de la petite Parisienne agit sur lui comme un baume bienfaisant. Celle-ci lui dissipa les nuages qu'elle devinait dans l'âme de son tuteur et ce dernier repas parut trop court à M. Maurel.

Dans l'après-midi, ils allèrent tous deux à Niort pour attendre la voyageuse, et à l'arrivée de Mme Vernier, l'historien fut de nouveau repris par sa jalousie du matin. Il voyait Aliette se suspendre aux bras de l'arrivante, l'interroger avec un élan affectueux qu'elle n'avait jamais eu envers lui. Il oubliait que sa pupille connaissait Mme Vernier depuis son enfance, que celle-ci avait remplacé sa mère et qu'elle avait entouré l'orpheline d'un dévouement de toutes les heures.

C'est ainsi, par soir d'août, M. Maurel les accompagna à la gare. Un court instant, il se trouva seul avec Aliette et il laissa percer son émotion.

— Je reviendrai, mon tuteur, je reviendrai toute seule, promit la jeune fille, bouleversée par la mélancolie qu'elle lisait dans ses yeux noyés.

Et un élan plein de tendresse la jeta dans les bras de son hôte.

— Aliette, ma chérie ! murmura celui-ci en posant ses lèvres entre les yeux de l'orpheline dans un geste qui était presque une caresse.

— Vous viendrez à Paris, n'est-ce pas ? demanda-t-elle en se dégageant doucement.

A ce moment, grisé par le parfum qui émanait d'elle, il eût promis tout ce qu'elle aurait voulu. Pendant le court instant qu'avait duré la chaste étreinte, il avait senti le cœur d'Aliette battre contre le sien, il avait vu les belles prunelles se fermer devant les siennes et il en restait ébloui.

Mais la voix de Mme Vernier vint rompre le charme et un peu après le train entraînait en gare.

Les deux voyageuses s'installèrent dans un compartiment, aidées par l'historien, puis celui-ci dut descendre sur le quai.

Le rapide s'ébranlait lorsque, par-dessus la glace enfin baissée, un visage se pencha. Et ce visage que, si impatiemment, il voulait revoir une dernière fois, il lui fut impossible de le distinguer, car des larmes malencontreuses lui troublèrent la vue.

Tristement il retourna vers Coulon, vers La Saulnaie déserte où il avait connu une vie si paisible avant la venue de Mlle Darny.

— Ah ! que vais-je faire ? murmura-t-il. Vivre sans Aliette, ce n'est plus vivre.

IV

La première journée qui suivit le départ des deux Parisiennes fut cruelle pour l'ancien professeur. A chaque instant, il évoquait la jolie silhouette d'Aliette, il revivait les délicieux instants d'intimité qu'il avait vécus avec elle.

— Elle est partie ! murmura-t-il.

Il errait comme une âme en peine de la maison au jardin, n'ayant le courage ni de lire ni de travailler, ni même d'aller à la pêche. S'il prenait sa barque pour s'enfoncer dans le Marais, il savait quelle image trop séduisante se reflétait dans l'eau des conches paisibles.

— Elle a senti comme moi le charme des rigoles solitaires, des chemins d'eau glissant sous leur voûte de feuillages.

Au dîner, il repoussa les plats sans même y toucher, et Célestine sortit en branlant la tête.

— Notre maître s'ennuie ! confia-t-elle à son mari.

— Naturellement ! grommela le serviteur.

Avec un sourire un peu moqueur, et en même temps, un peu d'angoisse dans la voix, il ajouta :

— Monsieur ne tardera pas à aller à Paris, tu verras, Célestine. Notre vie si tranquille est finie...

— Pourquoi ça ? demanda sa femme en se plantant devant lui, les poings sur les hanches.

— Parce que, maintenant, la solitude lui pèse. Qui sait s'il ne pensera pas à se remarier ?...

— Avec mademoiselle Aliette ? interrompit Célestine d'un ton joyeux.

Son mari hocha la tête :

— Elle est bien jeune... mais enfin on a déjà vu ça !

Dans la soirée, lorsque Célestine porta à son maître l'infusion habituelle, elle le trouva assis au coin du feu, la tête dans ses mains.

Avec la familiarité des vieux serviteurs, elle déclara :

— Vous vous ennuyez, n'est-ce pas, monsieur ? C'est que la maison est bien vide sans mademoiselle Aliette. Nous le disions encore à l'instant, François et moi... Elle aurait dû rester ici !

L'ancien professeur sourit d'un air contraint :

— Si Mme Vernier vous entendait, Célestine, répondit-il, elle ne partagerait certes pas votre manière de voir. Elle ne peut pas se séparer ainsi d'Aliette.

— M'est avis pourtant que la petite demoiselle lui sera enlevée un jour ou l'autre, répliqua finement la servante.

Elle finira bien par se marier, car elle est trop jolie pour rester vieille fille...

D'un ton insinuant, elle ajouta :

— C'est une femme comme elle qu'il vous faudrait, monsieur. Vous êtes trop jeune pour rester toujours seul.

— Jeune ? A mon âge ? répliqua M. Maurel.

— On a l'âge qu'on paraît, riposta Célestine. Et, dans le village, les premiers temps que mademoiselle Aliette était ici, on vous prenait tous deux pour des fiancés, vous le savez bien, monsieur. A votre place, je n'hésiterais pas... Mademoiselle Aliette m'a souvent répété qu'elle se plaisait à La Saulnaie, qu'elle aimait ce coin de Poitou mieux que tout ce qu'elle avait vu jusqu'à présent...

Cette fois, M. Maurel ne répondit rien à la servante et elle quitta la pièce sans qu'il parût le remarquer.

L'entendit-il même partir ? Ce n'est pas certain. Il ne pensait qu'à l'insinuation de sa cuisinière.

Ainsi donc, son amour pour sa pupille n'était pas une folie, puisque, dans l'esprit simpliste de ses domestiques, cette idée de mariage avec elle semblait très naturelle.

— Aliette ! ma petite fée ! murmurait-il.

Elle avait conquis ces vieux serviteurs, cependant rebelles à tout nouveau visage, ainsi qu'à toutes les inventions modernes.

Mais qu'elle se plût à La Saulnaie, qu'elle fût gagnée par le charme du Marais, qu'elle eût acquis l'affection de ces humbles, hélas ! cela ne suffisait pas pour qu'il pût donner corps au rêve qu'il osait à peine formuler. Qu'éprouvait-elle vis-à-vis de lui-même ? Voyait-elle en lui autre chose qu'un parent âgé ? A cette affection, comment répondrait-elle ? Et même si, dans son inexpérience, elle prenait pour de l'amour le premier trouble qu'elle éprouvait, n'était-ce pas abuser de sa naïveté que de ne pas la détromper ?

— Elle est si gaie, si enfant ! pensait-il. Ai-je le droit d'accaparer, au profit de mon automne, les espérances de son radieux printemps ?

Il plongeait de nouveau son front entre ses deux mains crispées, mais devant ses paupières closes se glissait constamment la trop séduisante image.

Le lendemain, dès son réveil, il reçut une lettre de sa pupille. Elle parlait de son retour à Paris, de son regret du Marais, et concluait :

« Mais je crois surtout que c'est vous qui me manquez, oncle Pierre. Je pense à toutes vos prévenances, au ton à la fois si grave et si caressant que vous aviez en me parlant. J'étais si heureuse près de vous. Il me semble que je n'avais jamais connu d'heures si douces. Pourquoi n'habitez-vous pas Paris ? Nous nous verrions souvent... »

Ces mots bouleversèrent profondément M. Maurel. Était-ce un appel que lui adressait ainsi sa ravissante pupille ? Comment devait-il comprendre cette dernière phrase ?

Il ne réfléchit pas longtemps et, se levant, il se dit tout à coup :

— Je vais partir.

Puis, au moment de donner ses ordres, il hésita et retarda son départ.

— Ma hâte semble bizarre, pensa-t-il. Il faut attendre quelques jours... sinon quelques semaines.

Il se mit à faire des projets qu'il annonça à sa pupille et pendant quelque temps, se grisant de rêves et d'espoirs, il vécut très heureux.

Il aimait Aliette, il se l'avouait maintenant. Il l'aimait avec une sorte d'emportement désespéré, comme aiment les hommes qui sentent que leur jeunesse est finie. Il ne pensait qu'à elle, se rapportant à la jeune fille ses occupations, ses projets et jusqu'à ses moindres gestes. Désormais il n'existait que par elle.

UNE HUILE POUR TOUS LES HOMMES. — Le marin, le soldat, le pêcheur, le bûcheron, ceux qui travaillent au dehors et sont exposés aux blessures et aux éléments trouveront un ami sincère et fidèle dans l'Huile Electrique du Dr Thomas. Pour guérir la douleur, soulager les rhumes, soigner les blessures, réduire le lumbago et dompter les rhumatismes, elle est excellente. En conséquence elle devait avoir sa place dans toutes les armoires médicales de famille et parmi ce qu'on emporte en voyage.

Cette griserie ne dura guère. L'historien tomba de très haut en s'apercevant tout à coup qu'il ne savait rien des sentiments de Mlle Darny et que rien dans les lettres de celle-ci ne justifiait l'exaltation qui le soulevait. Certes, sa pupille avait une réelle affection pour lui, mais cette affection avait-elle évolué comme chez lui en une tendresse amoureuse ?

Alors le doute et l'angoisse s'emparèrent de son esprit. L'ennui revint hanter sa solitude, et rien ne put le distraire de ses tristes pensées.

Après une semaine pendant laquelle il n'avait cessé de remâcher son chagrin, il se décida tout à coup à aller à Paris.

— Quand j'aurai vu Aliette, je saurai à quoi m'en tenir, pensait-il.

Il partit le samedi matin, mais il ne se présenta chez Mme Vernier que le lendemain après-midi.

Introduit dans le salon, il restait debout, le cœur battant, car jusqu'à ce moment, il avait craint de ne trouver personne.

Un feu de bois brûlait dans la cheminée, et le reflet des flammes claires semait d'arabesques de lumière les tentures de la pièce.

— Oncle Pierre ! quelle bonne surprise !... Je ne voulais pas croire à votre présence à Paris !

C'était Mlle Darny qui entraînait, toute souriante. Elle vint tendre son front au visiteur et, l'invitant à s'asseoir, elle reprit :

— Pourquoi n'avez-vous pas prévenu, oncle Pierre ? Quelques instants plus tard, vous ne trouviez personne...

M. Maurel remarqua seulement alors que sa pupille avait un manteau de velours dont la teinte sombre faisait ressortir l'éclat de son visage. Dans cette toilette, elle semblait une autre jeune fille que celle de l'été. Elle lui paraissait plus lointaine, moins confiante... et surtout moins affectueuse. Ce n'était plus l'Aliette espiègle et familière qui se campait sur le bras de son fauteuil pour bavarder plus intimement. Et le baiser de maintenant était loin de ressembler à celui du quai de Niort.

Il trouva un prétexte pour expliquer son voyage à Paris, mais toute sa joie était tombée.

Le joli rire de Mlle Darny résonna à ses oreilles :

— Et moi qui croyais que vous veniez simplement me voir... fit-elle d'une voix comiquement douce.

Cette phrase, lui rappelant les délicieux tête-à-tête du mois d'août, arracha au serviteur un sourire mélancolique. Mais il n'eut pas le temps de répondre, car, à son tour, Mme Vernier pénétrait dans le salon.

Elle aussi reprocha au voyageur de ne pas avoir prévenu de sa visite, puis elle conclut :

— Nous allons à une matinée musicale, nous vous emmenons avec nous. Ce

soir, vous dinerez ici, puis nous bavarderons au coin du feu. Mes projets vous conviennent-ils, cher ami ?

— Oui, n'est-ce pas ? supplia Aliette, en levant vers l'ancien professeur ses belles prunelles où brillaient des points d'or.

A une telle prière, il était impossible de résister.

— Je vous accompagne très volontiers, mesdames, répondit aimablement M. Maurel. Par contre, ce soir, je vous emmènerai dîner au cabaret.

Avec un peu de moquerie dans la voix, il acheva :

— Il paraît qu'à Paris, les cuisinières ont congé le dimanche... Du moins, Célestine le dit, n'est-ce pas, Aliette ?... Il est donc plus prudent d'aller au restaurant.

— Vous resterez avec nous demain ? fit Mme Vernier.

— Demain... commença le propriétaire.

— Ne dites pas que vous partirez ! interrompit vivement l'orpheline. J'ai tant de choses à vous demander, oncle Pierre ! Il faut me parler de La Saulnaie, du jardin... et surtout du Marais. Comme les conches devaient être belles le mois dernier ! Je m'imagine les feuilles teintées de pourpre et d'or... et la barque glissant sur l'eau grise ! Le Marais doit être plus joli encore à l'automne qu'en été...

Mais, surprenant un peu d'impatience sur le visage de la veuve, elle s'arrêta brusquement.

— Oh ! ce Marais, j'en rêve ! murmura-t-elle.

— C'est vrai, convint Mme Vernier avec un peu de dépit dans la voix. Je devrai me résigner à te chercher un mari à Poitou.

La jeune fille rit très fort et changea de conversation.

Quelques instants plus tard, ayant mis leur chapeau, les deux Parisiennes et leurs compains se dirigeaient vers l'Astral.

Dans la vaste salle, de nombreuses tables étaient déjà occupées, mais, en habituée des lieux, Mme Vernier trouva sa place favorite et s'installa, tout en répondant aux saluts et aux sourires de ses amies.

Tout à la joie de se retrouver près d'Aliette, très heureux de voir qu'elle ne s'occupait que de lui, M. Maurel oubliait sa première impression. De nouveau, le charme de l'orpheline agissait sur lui.

Il passa donc un agréable après-midi et, alors que le concert était terminé, Aliette se pencha vers lui :

— Regardez à gauche, oncle Pierre, chuchota-t-elle. Voyez ce grand jeune homme blond près d'une dame en vert...

— Oui... eh bien ?

— C'est le prétendant choisi par Mme Vernier, expliqua rapidement la jeune fille.

Elle n'en dit pas plus, car sa compa-

gne l'interpellait avec un peu d'impatience :

— Tu as des secrets avec ton tuteur, Aliette ? Vous chuchotez comme des conspirateurs... Ma parole, tu as plus d'intimité avec lui qu'avec moi !

— Oh ! Grande Amie, reprocha doucement Aliette. Comment pouvez-vous croire ?...

Mais déjà la veuve ne l'écoutait plus, elle répondait à une amie et elle s'éloignait même de la table occupée par M. Maurel et sa pupille.

Celle-ci reprit donc sa place près de l'historien en déclarant :

— Oncle Pierre, maintenant que Mme Vernier est accaparée par ses relations, nous allons rester ici un bon moment encore, c'est sûr. Parlez-moi donc de La Saulnaie.

Le voyageur sourit doucement en protestant du geste :

— Non, Aliette. Au milieu de tout ce bruit, je ne pourrais pas évoquer ma vieille maison si calme et si paisible. Un sujet plus frivole convient mieux à ce cadre... Dites-moi plutôt pourquoi ce beau garçon ne vous plaît pas ?

A son tour, Mlle Darny se mit à rire : — Si nous nous entretenons de René Trévoux, nous en arriverons à parler mariage, ce qui, à mon avis, n'est pas un sujet frivole.

— Vraiment ?

— Ne vous moquez pas, mon tuteur. Peut-être ai-je des idées particulières à ce sujet...

Elle s'arrêta, attendant sans doute une question qui ne vint pas. Mais dans les prunelles de son interlocuteur, elle lut un tel intérêt qu'elle continua aussitôt :

— A mon avis, un mari doit être autre chose qu'un compagnon charmant, qu'un bon danseur ou un sportif accompli. Je ne veux pas d'un ménage « pour rire », d'une union bâtie sur le sable. Je voudrais trouver dans mon futur mari un ami et un protecteur, un homme qui m'apporte à la fois l'amour, la tendresse, un appui et la sécurité. Or, René Trévoux n'a aucune de ces qualités.

A ces mots, une émotion singulière transforma un instant la physionomie de l'historien, mais Aliette ne s'en aperçut pas.

Les yeux baissés, elle semblait lire en elle-même, et son visage recueilli exprimait la gravité de ses pensées.

— Eh bien, Aliette, il faudra épouser un vieux monsieur, fit l'ancien professeur en s'efforçant de prendre un ton de plaisanterie. C'est le seul moyen de réaliser vos désirs.

— Peut-être, ironisa à son tour la jeune fille. Voyez-vous, oncle Pierre, mon séjour à Coulon a encore renforcé mes idées. J'y ai découvert qu'un jeune homme ne peut pas soutenir la comparaison avec vous. Vous êtes trop aimable, trop prévenant, vous trouvez toujours les mots attendus, les compliments espérés. C'est l'ancienne école, paraît-il, et comme dirait Grande Amie... Mais chut ! la voici ! Je serais grondée si elle connaissait mes confidences...

V

La pluie tombait depuis plusieurs jours. Appuyé contre la vitre, M. Maurel regardait les grands arbres secoués par le vent d'ouest. Il songeait tristement que, sans un fâcheux contretemps, il se serait trouvé de nouveau à Paris.

La semaine de Noël, il avait été victime d'un accident stupide. Etant à la chasse, il avait si malencontreusement glissé dans un fossé qu'il s'était luxé la cheville. C'est à grand-peine qu'il était rentré à La Saulnaie où il avait dû s'allonger sur un fauteuil pour de longs jours.

Cette immobilité forcée lui avait été cruelle. Il s'était tellement réjoui à l'idée de passer la Noël à Paris et de réveillonner avec Aliette ! Les lettres de la jeune fille n'avaient pas suffi pour le diriger. Il lui fallait maintenant sa présence pour être heureux.

Lorsqu'il était loin, il se promettait de saisir la première occasion qui s'offrirait d'avouer ses sentiments à l'orpheline. Mais, en présence de Mlle Darny, une timidité insurmontable retenait les paroles sur ses lèvres.

(Suite et fin dans le prochain numéro)

NOTRE ROMAN COMPLET EN DEUX NUMEROS

LA SUITE et LA FIN

du roman que vous venez de lire :

LA CHANSON DE L'AMOUR

par Roselyne

paraîtront dans "Le Samedi" de

LA SEMAINE PROCHAINE

LA SURVIVANCE DE L'AMOUR

(Suite de la page 5)

du bon théâtre, de la belle architecture, enfin, l'activité littéraire et artistique à laquelle je m'intéresse infiniment."

Nous causâmes longuement d'affaires, mais il resta persuadé que je faisais erreur sur le compte de son protégé. Il m'invita, aimablement, à dîner chez lui le soir même afin, ajouta-t-il en souriant, de faire la connaissance de la dame qu'il accompagnait dans les jardins de Chapultepec.

Les Krugger possédaient une grande maison, située tout près du port, et qui a dû, hélas! être l'une des premières à être envahie par la marée monstrueuse. Le rez-de-chaussée avait été converti en magasin. Ils vivaient au second étage, entourés d'un luxe discret, propre aux vieilles familles aristocratiques. Le salon était meublé en acajou et les fauteuils recouverts de cuivre repoussé. Au centre d'une armoire en marqueterie, une horloge Louis XV ornée de personnages peints sur porcelaine. Sur le piano, deux petits vases de Sèvres, le portrait d'un officier de la Garde autrichienne, en habit de gala; un médaillon dans lequel souriait une jeune femme blonde, aux grands yeux bleus, aux traits parfaits, peinte avec grâce; par contraste, se détachant d'une photographie, un regard ardent de brune. Un coffret lamé d'argent et deux violons, dont l'un, véritable trésor, un authentique Stradivarius, reposaient sur une console en bois sculpté.

Dans la bibliothèque — pièce au décor exotique — un choix judicieux de livres français, anglais et espagnols, complétait un nombre incalculable d'auteurs allemands et autrichiens. Appendus au mur, un tapis mexicain, tissé à la main par des indigènes, représentant le dieu du feu; des poignards dans leur gaine de cuivre aux dessins étranges; le calendrier des Aztèques frappé sur du bronze; des fétiches, un casque colonial, un fouet en peau de serpent terminé par une pierre polie en forme de grenade et recouverte de cuir; arme redoutable dont se servent les Indiens. Dans l'embrasure d'une fenêtre, un coffre de fer forgé ayant appartenu à quelque conquérant espagnol. Ici et là, des poteries et orfèvreries d'un style primitif et autres objets bizarres.

La salle à dîner prolongeait la pièce centrale, traversée au plafond par de larges poutres. Un balcon, en forme d'alcôve, orné de fleurs donnait sur la rue, et, de l'autre côté, de larges fenêtres laissaient

voir le patio traditionnel des maisons espagnoles.

Durant le dîner le parfum des fleurs du jardin, ensoleillé des rayons du couchant, se répandait dans la salle et se mêlait à l'arôme des mets délicieux.

Sur la longue table d'acajou, recouverte d'une nappe en fine toile brodée, étaient posés des chandeliers anciens, des plats en argent massif et une coutellerie ciselée d'un blason.

La conversation fut fort animée tout le temps du repas. Nous causâmes naturellement du Canada et mes hôtes s'intéressèrent vivement à son histoire, à nos luttes politiques, considérant comme miraculeuse la conservation de notre langue au milieu de si nombreux obstacles.

Puis, discutant la situation européenne, nous en vinmes à parler de l'Autriche, leur pays d'origine, et alors se dévoila peu à peu le roman des exilés autrichiens, dont la scène la plus attachante devait se dérouler durant la soirée.

Musiciens tous deux, leur vie avait été une longue symphonie. A Vienne, ville de gaieté et d'élégance, ville du romanesque et du tendre, de même qu'en exil, chaque jour Herman Krugger répétait sur son violon quelques compositions des grands maîtres ou quelques ballades naïves, tandis qu'inlassablement l'accompagnaient au piano des mains féminines, longues et soignées, confondant leur blancheur avec celle de l'ivoire: jeunes, le mince filet de leurs veines devait transparaître à peine sous la peau veloutée, mais avec les années elles étaient devenues plus nerveuses et les cascades des notes les avaient effilées davantage.

En mélomanes passionnés, Krugger et son épouse sentirent le besoin, dans la joie comme dans le malheur de faire vibrer leur âme aux sons gais, doux et suaves, ou tristes, graves et profonds de leurs instruments, et c'est par leur art, dans lequel tous deux excellaient, qu'ils s'exprimaient, l'un à l'autre, leurs sentiments et leurs pensées les plus intimes.

Durant la soirée que je passai avec eux, mes hôtes ne négligèrent point leur habitude quotidienne et jouèrent quelques compositions favorites dont chacune était prétexte à un souvenir.

La Flûte Enchantée de Mozart rappelait au vieux viennois les pâtres tyroliens et le son grêle de leur

(Suite à la page 26)

Le Chic Cadeau — EN UN MOT



RONSON
PRINCESS
Briquet
de poche



RONSON
PET
Compact
et mince



RONSON
RONDETTE
Forme de
montre-
lignes
modernes

RONSON
Briquet
et Porte-
cigarettes



RONSON
TUXEDO
Porte-
cigarettes
et briquet
combinés



RONSON
RONDELIGHT
Briquet de
Table. Un des
nombreux
modèles pour
maison et
bureau

La Flamme qui ne
manque jamais —
avec mes meilleurs
vœux de
Joyeuses Fêtes

LE MEILLEUR BRIQUET DU MONDE

APPUYEZ il s'allume!

LÂCHEZ il s'éteint!

RONSON

Fabriqué au Canada par

DOMINION ART METAL WORKS, Limited
13 Commodore Building
Toronto, Ontario

Notre Feuilleton

La Dame en Noir

par Emile Richebourg

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Un célèbre spécialiste, le docteur Chevriot, vient d'apprendre à une jeune cliente nommée Marie Sorel qu'elle est enceinte. Elle est toute réjouie à la pensée d'annoncer cette nouvelle à son ami qui avait promis de l'épouser si elle lui donnait un enfant.

Mais Lucien Gervois arrive chez elle le jour même et lui dit, sans cependant connaître l'état de Marie, qu'il doit la quitter. Marie se tait car elle sent que tout serait vain. Le lendemain, un ami, le baron de Simiane, vient effrontément s'offrir pour cueillir la « succession » du traître. Marie le chasse avec indignation.

Au moment où elle va s'abandonner au désespoir, survient un compagnon d'enfance qui l'a toujours aimée. C'est André Clavière, orphelin comme Marie. Celle-ci lui conte l'abandon de Lucien et l'injure du baron de Simiane. Bien que connaissant l'état de la jeune fille, André est prêt à l'épouser quand même. Il lui apprend que Lucien Gervois s'appelle en réalité le comte Maxime de Rosamont.

No 2

(Suite)

VI.—AMOUR ET BONTE

SI, je vous le jure! répondit-il froidement. — Mon Dieu, murmura-t-elle, en pressant sa tête dans ses mains, mais je suis donc maudite!

Ce fut elle qui, à son tour, s'empara d'une des mains du jeune homme.

— André, reprit-elle, vous me mettez la mort dans l'âme, vous faites tout pour me montrer combien mon malheur est épouvantable. Mon Dieu, mon Dieu, ne suis-je donc pas encore assez malheureuse?

— André, je ne vous ai pas dit toute la vérité; il y a une chose que je voulais vous cacher et vous me forcez à vous faire un aveu douloureux.

Il la regarda, étonné, anxieux.

— Vous avez su, continua-t-elle, que j'étais allée hier chez le docteur Chevriot; vous avez pensé que, me croyant malade, je l'avais consulté et qu'il m'avait rassurée?

— Oui. Eh bien?

— Je ne me sentais nullement malade, André; je suis allée consulter le docteur afin d'avoir la certitude d'une chose dont je n'étais pas sûre, que je soupçonnais seulement. Le docteur m'a éclairée et je suis sortie de chez lui ne pouvant plus avoir un doute.

— André, je suis enceinte.

Le jeune homme eut un haut-le-corps, il devint affreusement pâle, ses yeux se fermèrent et il resta muet et immobile comme pétrifié.

La jeune fille continua:

— En acquérant la certitude que je portais un enfant dans mon sein, je sentis que tout se dilatait en moi, j'étais heureuse, oui, André, bien heureuse. Lucien m'avait dit plusieurs fois:

— "Si tu devenais mère, je t'épouserais." Confiante dans ces bonnes paroles, je me réjouissais de



A la voir nul n'aurait pu supposer qu'elle marchait à la mort.

lui faire partager ma joie. Avec quelle impatience je l'ai attendu! Il est venu, et vous savez ce qui s'est passé entre nous; il est venu pour me dire sèchement, brutalement: — "Tout est fini entre nous."

Ah! ma joie n'a pas été de longue durée. J'ai enfoncé au plus profond de mon cœur meurtri les paroles que j'avais sur les lèvres. J'ai gardé mon secret et c'est à vous, André, que je le confie. Vous le voyez, mon malheur est complet, et, maintenant, vous comprenez bien, n'est-ce pas, que je ne peux pas être votre femme?

Le jeune homme sortit de sa torpeur.

Il y avait dans son regard comme un rayonnement de la bonté divine.

— Marie, prononça-t-il d'une voix vibrante, je serai le père de votre enfant!

— Que dites-vous? s'écria-t-elle.

— L'enfant est légitimé par le mariage.

Il y avait dans ces paroles tant de générosité et de véritable grandeur, elles révélaient un caractère chevaleresque si exceptionnellement beau, que la jeune fille se sentit saisie d'admiration.

Elle leva les yeux vers le ciel, puis, laissant retomber sa tête dans ses mains, elle éclata en sanglots.

André la laissa pleurer. Et quand elle se fut un peu calmée.

— Je vous aime, je vous adore, lui dit-il, et je ferai tout, vous entendez? je ferai tout pour votre bonheur.

Elle répondit d'un ton douloureux:

— Vous ne savez pas jusqu'à quel point je suis malheureuse de ne rien pouvoir contre votre égarement, car vous êtes un égaré, André; je souffre plus de votre générosité héroïque que je ne souffrirais de votre dédain. Est-ce que je n'ai pas aussi ma délicatesse, moi, et des susceptibilités de conscience?

"Votre femme! je ne peux pas, je ne peux pas! Vous ne comprenez pas, vous ne voulez pas comprendre."

— Si, si, je vous comprends; je devine ce que vous dit votre conscience; vous avez des appréhensions, des craintes que rien ne justifie en ce moment; vous ne les auriez pas, ces craintes, si vous me connaissiez mieux.

"Marie, répondez franchement à la question que je vais vous faire. Est-ce que vous éprouvez de la répulsion pour ma personne?"

— Oh! non, non, André! s'écria-t-elle avec un superbe élan du cœur,

— Et si vous étiez restée telle que je vous ai connu à Longereau, consentiriez-vous à m'épouser ?

— Oui.

— Alors, Marie, vous pouvez m'aimer. Et les obstacles que, seule, vous voyez se dresser entre vous et moi, je les briserai. Je ne veux pas obtenir de vous une promesse forcée, sans vous avoir laissé le temps de la réflexion, sans que vous ayez pu interroger suffisamment votre cœur et... votre conscience. Avec votre permission, Marie, je reviendrai vous voir.

— Oui, revenez, revenez.

— Je n'ai rien à ajouter à ce que je vous ai dit ; je vous ai ouvert mon cœur et vous ai fait connaître toutes mes pensées. Vous savez quelles sont mes résolutions, elles sont irrévocables. Mon sort est entre vos mains.

Il avait prononcé ces dernières paroles d'un ton si grave, presque solennel.

La jeune fille se sentit bouleversée dans tout son être.

— André, André, s'écria-t-elle, tendant vers lui ses mains tremblantes, au nom de votre mère, au nom de la mienne qui vous a élevé, au nom de notre chère amitié d'enfance, jurez-moi de ne pas attenter à votre vie.

Il eut un sourire doux et triste.

— Je ne peux pas vous faire ce serment, répondit-il.

Et comme elle le regardait, suppliante :

— Mais, rassurez-vous, Marie, continua-t-il, je ne suis pas encore le désespéré qui se débarrasse de la vie dont il veut plus. Si faible qu'il soit, il y a dans mon cœur un rayon d'espoir, tant qu'il y restera, je ne pourrai pas être un désespéré.

Un long soupir s'échappa de la poitrine de la jeune fille.

André se leva.

— Vous êtes fatigué, dit-il, je me retire.

Elle arrêta sur lui ses yeux noyés de larmes, mais ne fit pas un mouvement pour le retenir.

Il s'était approché de la cheminée. Ses yeux tombèrent sur le pli cacheté et il lut la suscription.

Malgré lui, il tressaillit.

— Marie, dit-il, vous avez donc, ce matin, éprouvé le besoin d'écrire à M. Lucien Gervois ?

— Oui, répondit-elle, et sans avoir réfléchi que, ne sachant pas son adresse, je n'avais aucun moyen de lui faire parvenir cette lettre.

— Est-ce que vous lui dites, dans cette lettre, qu'il n'a pas seulement abandonnée son amie, mais une mère et son enfant ?

— Non, non, répliqua-t-elle vivement, je ne parle pas de cela.

— Mais alors, que lui dites-vous ?

— Vous voulez le savoir ?

— Si je ne suis pas indiscret et s'il ne vous déplaît pas de me l'apprendre.

— Hier, en me quittant, M. Gervois, M. le comte de Rosamont, veux-je dire, a laissé là, sur la table de la cheminée, un billet de mille francs.

— Ah ! fit André, fronçant les sourcils.

— Ce matin, en faisant mon ménage, j'ai trouvé le billet. Immédiatement, sans réfléchir, comme je vous

l'ai dit, que je ne savais pas où demeurerait M. Gervois, je lui ai écrit ces quelques mots : — "Monsieur, hier, chez moi, vous avez perdu un billet de banque de mille francs, je l'ai trouvé ce matin et je me hâte de vous le rendre."

— Et c'est tout ?

— C'est tout.

— Bien, Marie, c'est bien, c'est très bien. Ce monsieur a pensé, sans doute, que vous pourriez vous trouver dans la gêne. Ah ! ah ! ah ! comme c'est délicat, comme c'est noble ! Marie, je ne sais pas quelles sont vos ressources, mais si vous aviez besoin de quelque chose, je pense que vous ne me le laisseriez pas ignorer ; on peut, sans avoir honte, sans être humilié, recourir à la bourse d'un ami.

— Merci, André, merci ; quant à présent, j'ai tout ce qu'il me faut.

Le jeune homme prit la lettre.

— Voulez-vous me la confier, dit-il, je me chargerai de la faire remettre à M. le comte de Rosamont.

— C'est un service que vous me rendez, André ; oui, oui, emportez cela et que je n'y pense plus.

Ils se serrèrent la main.

— A bientôt, Marie.

— A bientôt, répondit-elle, pensive.

Le jeune homme se retira.

Restée seule, Marie se jeta sur le canapé et, la figure dans ses mains, se remit à sangloter et à verser des larmes brûlantes. D'horribles spasmes soulevaient violemment sa poitrine et faisaient frémir son beau corps. C'était une douleur navrante. Maintenant, c'était elle, la malheureuse qui était désespérée.

Les paroles d'André l'avaient complètement bouleversée, en portant le trouble et la terreur jusqu'au fond de son âme. C'est qu'elles étaient vraiment terribles, ces paroles. Elles eurent une menace dont elle voyait venir l'exécution à brève échéance.

Hélas ! elle ne pouvait se faire aucune illusion ; sur le visage si franc d'André, dans ses yeux, elle avait lu la résolution suprême. Ce qu'il avait dit, il le ferait. Ce jeune homme si beau, si généreux, si noble et si grand par le cœur se tuerait à cause d'elle ! C'était épouvantable, horrible !

— "Vous tenez mon sort dans vos mains", lui avait-il dit.

Ces paroles résonnaient à ses oreilles comme un glas funèbre.

Et tout son corps se tordait dans d'affreuses convulsions.

— Oh ! oh ! oh ! il veut que je sois sa femme ! s'écriait-elle ; jamais, jamais, c'est impossible ! Sa femme, sa femme, moi ! une fille déshonorée, une fille de rien ! Mais ce serait pour lui et pour moi le pire des martyres.

"Aujourd'hui, il ne me méprise pas, dit-il, mais, plus tard, il se souviendrait, et mon triste passé deviendrait le trouble de sa vie, et il se dresserait toujours entre nous sombre et plein de terreurs. Et moi, est-ce que pourrais vivre avec lui, sentant saigner la plaie inguérissable que j'ai dans l'âme, et portant sur mon front le stigmate de ma honte éternelle ?

"Il serait le père de mon enfant. Ah ! oui, le père, le père !... Il ne pourrait pas l'aimer, il le détesterait, et moi, je le prendrais en haine, cet enfant, preuve vivante de ma faute,

il serait toujours là, entre André et moi, nous empêchant de nous approcher, nous repoussant l'un et l'autre, et me jetant sans cesse à la face des reproches sanglants.

"Non, non, vivre ainsi ne serait pas vivre : ce serait mourir chaque jour, mourir à toute heure.

De nouveau, le suicide du jeune homme se représentait à elle. Alors, elle faisait entendre des gémissements sourds. Elle voyait l'horrible de la situation dans laquelle elle se trouvait, placée entre l'enclume et le marteau. Et de quelque côté qu'elle se tournât, l'épouvante était la même. Et aucun moyen ne s'offrait à elle pour éviter l'un ou l'autre malheur. Elle se sentait enfermée, serrée entre des murailles sans issue.

Toutes sortes de pensées contradictoires s'agitaient, se heurtaient confusément et tumultueusement dans son cerveau. Par instant, effrayée de ce chaos dans sa tête prête à éclater, elle croyait qu'elle allait devenir folle.

Soudain, ces autres paroles d'André revinrent à sa mémoire : — "Si je dois vivre pour souffrir, je n'ai pas besoin de vivre. La vie n'a de charme que pour les heureux. Le désespéré, celui qui voit son avenir brusquement fermé meurt sans regret."

Elle se dressa debout, les yeux grands ouverts, étincelants.

Les bras croisés sur la poitrine, elle resta un instant immobile et silencieuse. Puis, hochant la tête, elle murmura lentement, d'une voix sourde :

— Si je dois vivre pour souffrir, je n'ai pas besoin de vivre.

Elle tressaillit nerveusement.

— Mais oui, s'écria-t-elle, je n'ai pas besoin de vivre ! Si je meurs, je sauve André ! Moi morte, il ne songera plus à mourir. La cause disparue, il ne pourra plus avoir la pensée du suicide.

Après un bout de silence, elle reprit se parlant à elle-même :

— Il me pleurera, puis il se consolera, puis il m'oubliera. Il donnera son amour à une autre, il l'épousera et il sera heureux.

Maintenant, c'était Marie, pauvre désespérée, qui ne voulait plus de la vie.

La malheureuse venait de prendre subitement la résolution de se donner la mort.

Chose étrange, elle ne pensait plus à son enfant.

Le sentiment maternel qui, quelques heures auparavant, l'avait fortifiée et lui avait fait retrouver son courage et son énergie, ce sentiment semblait s'être complètement éteint dans son cœur.

Evidemment, et sans qu'elle pût s'en rendre compte, André avait fait en elle un terrible ravage.

VII—L'ONCLE ET LA NIECE

A Longereau, petite ville entre Châtillon-sur-Seine et Semur, à peu près à une égale distance des deux sous-préfectures, Marie Sorel avait appris l'état de couturière. Elle était déjà une assez bonne et assez habile ouvrière, à quinze ans et demi, lorsqu'elle eut le malheur de perdre sa mère.

Sa tante et marraine, soeur cadette de Claudine Sorel, établie à Paris, vint assister aux obsèques de sa soeur, s'intéressa à l'orpheline et la

décida, sans trop de peine, à la suivre à Paris.

La tante Marie Gallot était couturière ; ça se trouvait bien pour la jeune fille ; elle demeurait rue Montorgueil, tout près des Halles, et travaillait chez elle, à son compte.

Elle n'occupait que deux ouvrières, trois quand l'ouvrage pressait ; à trois ou à quatre, avec deux apprenties, c'était assez de mains pour contenter les clientes de Mme Gallot, qui n'avaient jamais à attendre trop longtemps une robe ou un manteau.

Marie Sorel, travaillant chez sa tante, était sûre de ne jamais manquer d'ouvrage.

Après avoir vu comment sa filleule travaillait, Mme Gallot lui avait dit :

— Ma mignonne, tu n'es pas encore une fine ouvrière ; mais tu es intelligente, adroite, pleine de bonne volonté, cela viendra ; dans deux ans je n'aurai plus rien à t'apprendre. Pour le moment, tu gagneras trois francs par jour ; je te retiendrai deux francs pour ta nourriture, ton coucher, ton blanchissage et t'acheter les choses dont tu auras besoin. Le reste, tu le placeras à la fin de chaque mois à la caisse d'épargne. Ces petites sommes réunies viendront un jour grossir ta dot.

Mme Gallot n'était pas riche ; malgré tout le mal qu'elle se donnait, et Dieu sait si elle trimait, c'était avec beaucoup de peine qu'elle arrivait à joindre les deux bouts. Et cependant, depuis douze ans qu'elle était mariée, elle avait beaucoup, beaucoup travaillé, et elle travaillait toujours rudement, mais peut-être pas avec la même ardeur. Quand on voit qu'on n'arrive à rien, que la position ne s'améliore pas, qu'on n'est pas plus avancé que le premier jour, le courage finit par s'émousser.

Néanmoins Mme Gallot se levait tôt, se couchait tard et passait souvent des nuits entières. Coûte que coûte, il fallait qu'elle fit honneur à ses affaires. Pour avoir du crédit, il faut payer régulièrement, aux dates fixées, les factures des fournisseurs. Le crédit perdu, c'est le travail prêt à manquer.

Une maîtresse couturière est toujours obligée de faire à sa clientèle, en marchandises, des avances assez considérables. Or, il lui faut le crédit, si elle n'a pas dans la main l'argent pour acheter le fil, les boutons, les rubans, la passementerie parfois les étoffes et mille autres choses.

Mme Gallot, en se mariant, était mal tombée, elle avait amené, comme on dit, un mauvais numéro. Joseph Gallot, ouvrier serrurier, faisait le lundi et le mardi, travaillait mal le mercredi, guère mieux le jeudi et le vendredi et commençait, dès le samedi, à fêter le dimanche. C'était un mange-tout. Joueur et ivrogne, coureur, libertin, il passait son temps dans les cabarets ou les maisons mal famées du quartier.

Il n'apportait jamais un sou dans le ménage ; loin de là, il prenait à sa malheureuse femme tous ce qu'elle cherchait à économiser. Quand elle lui refusait l'argent que souvent elle n'avait pas, il la battait comme plâtre.

C'était un misérable à qui la mort aurait dû depuis longtemps tordre le cou. Mais il semblait qu'aucune maladie ne pût l'atteindre ; il était solide

TARTES SUCCULENTES

Pour Les Fêtes N'oubliez pas que les fêtes prochaines ne seront pas complètes sans un assortiment de délicieuses et appétissantes tartes.

Et surtout quelle aide précieuse les Garnitures de Tartes "Meadow-Sweet" vous apportent pendant cette saison d'activité. Et elles sont très faciles à préparer.

En vente chez les marchands généraux 6-28



**Garniture
de Tartes
(PIE FILLING)**

"Meadow-Sweet"

CITRON
ANANAS
FRAISES

FRAMBOISES
ORANGES
CERISES, ETC

Pour les
COUPURES, BRULURES



**OUI LA SANTE FAIT
LE BONHEUR**



Une femme en santé est toujours joyeuse et recherchée tandis qu'une femme malade, même si elle est jolie, sera triste, morose et seule. La plupart des maladies de la femme sont causées par des dérangements, congestions, etc., des organes féminins. Pour combattre ces maladies, il suffit d'employer les **PILULES FEMOL**. Les Pilules Femol sont en vente partout \$1.00 la boîte. Expédiées poste payée sur remise ou C. O. D.

INSTITUT CASO (S. A.)
Place Royale — Montréal

PILULES FEMOL

On ne devrait laisser souffrir aucun enfant, même une heure, des vers quand un prompt soulagement peut être obtenu avec un simple mais énergique remède. — Mother Graves' Worm Exterminator.

comme un roc et avait une santé de fer.

Cependant la présence de la jeune fille dans la maison le força à observer une certaine retenue. La jeunesse, la gentillesse, la beauté, la grâce, la distinction, la candeur de Marie lui imposaient. Sans le vouloir, sans rien faire pour cela, elle exerçait sur lui une sorte de domination.

Plus rarement, Joseph Gallot rentrait ivre; il allait moins au cabaret, travaillait un peu plus et ne passait plus des nuits en immonde compagnie: hommes véreux de toutes les catégories, femmes de mauvaise vie.

Les querelles, les scènes de violence entre la femme et le mari étaient moins fréquentes.

— Vraiment, se disait la femme, j'ai été bien inspirée lorsque je me suis décidée à amener ma filleule à Paris. Grâce à sa douce influence, elle a transformé Joseph, il devient meilleur, les choses vont de mieux en mieux.

Gallot n'avait que quarante ans, la couturière pensait qu'il pouvait encore se corriger de ses défauts, de ses vices, qu'il n'était pas trop tard.

Ne peut-on pas, à tout âge, revenir à de meilleurs sentiments? C'étaient les mauvaises fréquentations qui l'avaient perdu. Du moment qu'il se retirait de ce milieu impur, de toute cette pourriture, il était sauvé.

Alors, en travaillant tous les deux, avec de l'ordre, de l'économie, on pourrait encore arriver à quelque chose, amasser une petite aisance pour les vieux jours.

Ils n'avaient pas d'enfants, la petite resterait avec eux, ils la marieraient aussi convenablement que possible et, plus tard, elle serait leur héritière.

Mme Gallot ne craignait point de voir le serrurier se mettre en travers de ses combinaisons, car il semblait avoir pris la jeune fille en grande affection. En effet, bien qu'il ne lui parlât que rarement, il la traitait avec beaucoup de douceur et même avec une sorte de déférence, ce qui contrastait avec sa rudesse habituelle.

Tout allait donc bien, aussi bien que possible dans ce ménage dont la paix avait été troublée pendant si longtemps.

Malheureusement on ne peut compter sur rien, et l'avenir a des imprévus qui mettent à néant les plus beaux projets.

Marie Sorel était depuis quinze mois à Paris et était devenue, ce qu'avait voulu sa tante, une fine ouvrière. Aussi bien que la maîtresse couturière, elle savait prendre les mesures, faire essayer une robe, un manteau et donner à un vêtement l'élégance, la grâce, le chic, ce que veut avant tout la femme qui s'habille et sait s'habiller.

Elle était très aimée de la clientèle, à cause de sa grande douceur, de sa patience, et, très souvent, c'était elle que l'on demandait.

Un jour, par suite d'un refroidissement, Mme Gallot dut s'aliter. Une fluxion de poitrine se déclara et se compliqua bientôt d'une pneumonie aiguë. En vain les meilleurs soins furent donnés à la malade par le médecin appelé auprès d'elle en toute hâte et par la jeune fille qui passait les nuits à son chevet. Le septième jour, elle mourut.

Ce fut une grande douleur pour

Marie Sorel, qui sentait se rouvrir les cruelles blessures faites à son cœur par la mort de son père et de sa mère.

Elle remarqua que Gallot prenait la chose très philosophiquement, c'est-à-dire qu'il n'était pas beaucoup désolé de la perte de sa femme.

Cependant, un instant avant l'enlèvement de la bière, il eut un mouvement que la jeune fille put prendre pour la manifestation d'une douleur profonde.

Il la prit dans ses bras, et la tenant fiévreusement serrée contre sa poitrine, il s'écria:

— Ma chère petite, ma chère petite!

Marie avait senti sur son front les lèvres brûlantes du serrurier et surpris un regard étrange. Elle n'ajouta à cela aucune importance et l'impression ne fut que passagère.

Le lendemain de l'enterrement, les ouvrières et apprenties ayant encore ce jour de congé, l'oncle et la nièce étaient seuls au logis.

— Marie, qu'allons-nous faire? demanda Gallot.

— Je ne sais pas, répondit-elle tristement, je ne suis rien ici.

— Vous n'êtes rien ici! répliqua-t-il vivement, mais vous êtes tout ici, au contraire, tout. Je pense que vous ne songez pas à me quitter.

— Je n'en ai pas l'intention; si je m'éloignais de vous, c'est que vous le voudriez.

— Mais je ne le veux pas; loin de là, Marie, je vous demande de considérer la maison comme la vôtre.

— Je suis prête à suivre vos conseils, mon oncle, et à accepter ce que vous déciderez.

— Eh bien, j'ai décidé qu'il n'y aurait rien de changé ici. Si je ne vous avait plus, ma chère Marie, je ne sais pas trop ce que je deviendrais, et si vous manquez à la maison, il n'y aurait plus qu'à congédier les ouvrières et à fermer la porte aux clientes. J'ai pensé à bien des choses depuis trois jours, et je me suis dit ce que j'avais de mieux à faire était de vous proposer une association.

— Je suis bien jeune, mon oncle, pour être placée à la tête d'une maison.

— Vous êtes jeune, c'est vrai, mais vous êtes capable; vous savez diriger le travail, commander et vous faire obéir. Depuis quelque temps ne remplaciez-vous pas déjà ma femme? Vous savez acheter, distinguer la qualité des étoffes, vous êtes au courant de toutes les modes; vous avez acquis l'amitié des clientes et elles ont en vous, maintenant, la plus grande confiance. Votre tante avait le désir de vous voir lui succéder; eh bien, je tiens compte de ce désir, en vous demandant, en vous priant de vous mettre à la tête de la maison. La clientèle a beaucoup augmenté, elle augmentera encore et l'association que je vous offre sera très fructueuse. Vous prendrez, si vous voulez, les deux tiers, les trois quarts des bénéfices.

— Nous n'en sommes pas là encore, mon oncle; dans tous les cas, je saurai me contenter d'une rémunération convenable.

— Sur ce point, ma chère Marie, vous me permettrez de faire comme je l'entendrai. Nous verrons. Enfin, c'est dit, vous acceptez?

— Je vous suis dévouée, mon oncle, comme je l'étais à ma tante; vous pouvez compter sur ma bonne volonté.

— Marie, vous êtes un ange, la plus adorable jeune fille qui existe au monde! s'écria-t-il avec une sorte d'enthousiasme, pendant que son regard ardent enveloppait la jeune fille.

Dirigée, conduite par Marie Sorel, la maison de couture entraînait sérieusement dans une ère de prospérité. Les clientes se montraient satisfaites, et l'on s'apercevait peu du vide laissé par Mme Gallot.

La jeune fille avait quelques milliers de francs provenant de l'héritage de ses parents, elle les mit dans la maison. C'était cette avance de fonds, si nécessaires dans toute industrie, que madame Gallot n'avait jamais pu faire.

Le serrurier était devenu causeur, sa langue s'était déliée comme par enchantement. Autant il avait été renfermé en lui-même, morose, taciturne, autant il était maintenant expansif, jovial. Il aimait à causer avec Marie et le soir, après le départ des ouvrières, il lui tenait compagnie beaucoup plus longtemps qu'elle ne l'aurait voulu; elle avait besoin de son repos; à dix-sept ans on dort si bien et d'un si bon sommeil!

Il prenait avec elle des familiarités auxquelles elle n'attachait aucune importance, mais qu'une autre moins naïve et plus défiante aurait trouvées choquantes. Il la prenait dans ses bras, il l'embrassait et parfois, sans en avoir l'air, comme par mégarde, il se permettait des attouchements dont la jeune fille étonnée s'effarouchait, sans se sentir cependant trop effrayée. Sa pensée était trop éloignée du mal pour seulement le soupçonner.

Lui, saturé de luxure, mais sachant contenir ses desirs érotiques, tant il craignait que l'objet de ses convoitises bestiales ne lui échappât, poursuivait son oeuvre lentement, mais avec autant de résolution audacieuse que de prudence.

Quand son oeil hardi, étincelant de volupté, s'arrêtait sur la jeune fille et que, en même temps, son rictus de satire révélait sa sensualité, Marie lui trouvait un air singulier et se sentait intimidée, troublée; du reste, il ne pouvait pas la regarder sans la faire rougir, sans lui faire baisser les yeux. Pourquoi? elle n'aurait pas su le dire. C'était chez elle une impression indéfinissable, une crainte vague, un malaise étrange, peut-être quelque chose comme le sentiment le la pudeur offensée.

Donc, Joseph Gallot s'avancait avec la circonspection, la prudence du reptile, ayant soin de bien tâter le terrain avant de faire un nouveau pas en avant.

Mais il n'était pas homme à se consumer dans l'énervement d'une trop longue attente.

Il en vint bientôt à lui tenir des propos qui frisaient l'indécence, mais que, heureusement, elle ne comprenait pas, à lui parler avec des sous-entendus dont le sens lui échappait. Assurément, elle se serait indignée, irritée, révoltée, si elle avait deviné les intentions de son oncle et interprété les paroles comme il le désirait.

Toutefois elle voyait bien que Gallot était inconvenant et n'avait pas

(Suite à la page 27)

Recettes de Cuisine

Par LUCILE ST-DIDIER, directrice de la Chronique Culinaire

Gâteau à étages au beurre d'arachides (peanuts)

1/3 tasse de Beurre d'Arachides "Meadow-Sweet"; 1 tasse de sucre; 2 oeufs; 1 tasse de lait; 1 cuillerée à thé de vanille; 2 tasses de farine; 4 cuillerées à thé de poudre à pâtisserie; 1/4 cuillerée à thé de sel. — Mélangez le sucre au beurre d'arachides "Meadow-Sweet", ajoutez les jaunes d'oeufs bien battus, ainsi que le lait et la vanille. Amalgamez à ces ingrédients la farine, la poudre à pâtisserie et le sel qui auront été mélangés et tamisés. Incorporez en brassant les blancs d'oeufs bien battus. Versez dans des lèchefrites bien graissées et faites cuire au four modéré (350 degrés).

Crème renversée au chocolat

2 1/3 tasses de lait; 5 c. à table de fécule de maïs; 2/3 tasse de sucre; 1/4 c. à thé de sel; 2 onces ou 4 c. à table de chocolat au cacao; 3 c. à s. d'eau chaude; 2 blancs d'oeufs; 1 c. à thé de vanille. — Faire chauffer 2 tasses de lait au bain-marie, ajouter le sucre, le sel, la fécule délayée avec le reste du lait et laisser cuire 15 minutes; dissoudre le chocolat dans l'eau chaude, le mêler à la préparation; aromatiser et retirer du feu. Fouetter les blancs d'oeufs en neige; les incorporer à la crème; verser dans un moule rincé à l'eau froide et mettre au froid. Servir avec une crème fouettée ou avec une crème douce et aromatisée.

PORC À LA CRÉOLE



2 oignons
1 livre de porc haché
2 cuillerées à soupe de beurre
1 petite boîte de Spaghetti Heinz cuit à la sauce aux Tomates

1/2 boîte de soupe Heinz à la crème de tomates
1/4 livre de fromage râpé
1/2 cuillerée à thé de sel
1/2 tasse de chapelure au beurre

Hachez fin les deux oignons et faites cuire à la poêle avec le porc et le beurre jusqu'à couleur brune. Egouttez le surplus de graisse. Ajoutez la soupe au spaghetti, le fromage et le sel. Versez dans le récipient à cuisson et recouvrez de chapelure au beurre. Faites cuire au fourneau pendant 30 minutes (375° Fah.).

Garniture pour gâteau à étages

Mélangez 4 pleines cuillerées à thé de garniture "Meadow-Sweet" à 1/4 de tasse d'eau froide et 1/2 tasse de sucre. Ajoutez ce mélange graduellement à 1 1/2 tasse d'eau bouillante. Faites bouillir en remuant jusqu'à épaississement. Retirez du feu, et laissez refroidir, répandez ensuite entre les étages.

Glaçage au beurre d'arachides (peanuts)

Incorporez graduellement et en tournant dans 1 tasse de sucre en poudre, assez de lait pour obtenir une consistance crèmeuse. Ajoutez à cette crème 1 cuillerée à thé de beurre et 1 cuillerée à thé de beurre d'arachides "Meadow-Sweet".

Sandwiches au fromage

1 tasse de fromage râpé; 1/2 tasse de sauce piquante (casup); 2 c. à table de noix hachées; sel et poivre. — Bien mélanger les ingrédients. Etendre sur du pain beurré.

Bifteck à l'Anglaise

2 tasses de boeuf cru et haché; 1 oeuf battu; assaisonnement; 1 c. à table d'eau bouillante; 3 c. à table de beurre; farine. — Battre l'oeuf, l'ajouter à la viande ainsi que l'eau bouillante et l'assaisonnement. Façonner des rondelles d'un demi-pouce d'épaisseur sur une planche légèrement farinée. Faire cuire comme un bifteck à la poêle.

Matelote de boeuf bouilli

Restes de boeuf bouilli; 2 doz. de petits oignons; 2 c. à table de beurre; 1 c. à table de farine; 1 petite c. à thé de sucre en poudre; 1 tasse de bouillon; 1 tasse eau chaude; sel et poivre. — Couper le boeuf en tranches. Eplucher les petits oignons, les mettre dans la poêle avec le beurre ou la gousse et le sucre; quand ils sont dorés, ajouter la farine, un peu d'eau chaude et du bouillon chaud; sel et poivre. Laissez mijoter avant d'y mettre la viande; cuire un peu et servir.

Moyen Agréable, Rapide et Naturel d'Obtenir une Bonne Nuit de Sommeil



Combien avez-vous pris de temps à vous endormir la nuit dernière? Le sommeil est-il venu dès que votre tête eut touché l'oreiller? Ou bien êtes-vous restée éveillée jusqu'aux petites heures, à vous retourner, à vous agiter et à soupirer?

Et cette nuit, qu'en sera-t-il? Si vous voulez avoir l'assurance d'un sommeil profond et reposant, faites ce que font des milliers d'autres: prenez une tasse d'Ovaltine chaude juste avant de vous mettre au lit.

Alors, quand votre tête s'enfoncera dans l'oreiller, fermez les yeux, détendez-vous. En quelques instants, vous vous endormirez comme un enfant et pour toute la nuit.

TROIS CAUSES ORDINAIRES D'INSOMNIE

Il y a trois causes ordinaires d'insomnie et Ovaltine aide à les supprimer toutes.

PREMIÈREMENT: — Ovaltine, prise comme breuvage chaud au coucher, tend à décongestionner le cerveau, amenant ainsi le calme mental et disposant l'esprit au sommeil.

DEUXIÈMEMENT: — Ovaltine remédie aux troubles de la digestion en stimulant doucement et en aidant le processus de la digestion.

TROISIÈMEMENT: — Ovaltine fournit d'importants éléments nutritifs dont l'absence, dans le régime alimentaire ordinaire, tend à produire l'irritation nerveuse et l'insomnie.

Essayez Ovaltine ce soir, et voyez par vous-même comme vous vous endormirez vite et comme votre repos sera bien plus complet. Continuez à prendre régulièrement Ovaltine comme "bonnet de nuit" au moment de vous coucher et notez quel accroissement de force et de vitalité vous en retirerez.

Demandez tout de suite, par téléphone, une boîte d'Ovaltine à votre pharmacien ou à votre épicer. Versez-en deux cuillerées à thé dans une tasse de lait chaud et buvez cela

juste avant de vous mettre au lit. Le matin, après une bonne nuit de sommeil, constatez comme vous vous sentirez toute différente.

REMARQUE: Des milliers de personnes nerveuses, hommes et femmes, emploient Ovaltine pour refaire leur vitalité quand elles sont fatiguées. Les médecins en approuvent aussi fortement l'emploi pour enfants nerveux, en dessous du poids normal, et comme aliment fortifiant pour les mères qui nourrissent, les convalescents et les personnes âgées.

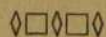
A. WANDER LIMITED, Elmwood Park, Peterborough, Ont.

OVALTINE

ALIMENT - TONIQUE - LIQUIDE



Des Robes que vous taillerez facilement



1620 — Un simple robe dans les grandeurs 32 à 44. Pour un 38: $4\frac{1}{8}$ verges de 36; $3\frac{5}{8}$ verges de 39; $2\frac{3}{4}$ verges de 54. 15 cents.

8149 — Pour jeune fille, une robe dans les gr. 12 à 20. Pour 16: $3\frac{5}{8}$ verges de 36; 3 verges de 39; $2\frac{1}{4}$ verges de 54. $\frac{1}{2}$ verge de contrastant. 25 cents.

1630 — Pour dame, une toilette dans les gr. 32 à 44. Un 38 demande: $5\frac{7}{8}$ verges de 36; $5\frac{1}{4}$ verges de 39; $5\frac{3}{4}$ verges de velours de 39. 15 cents.

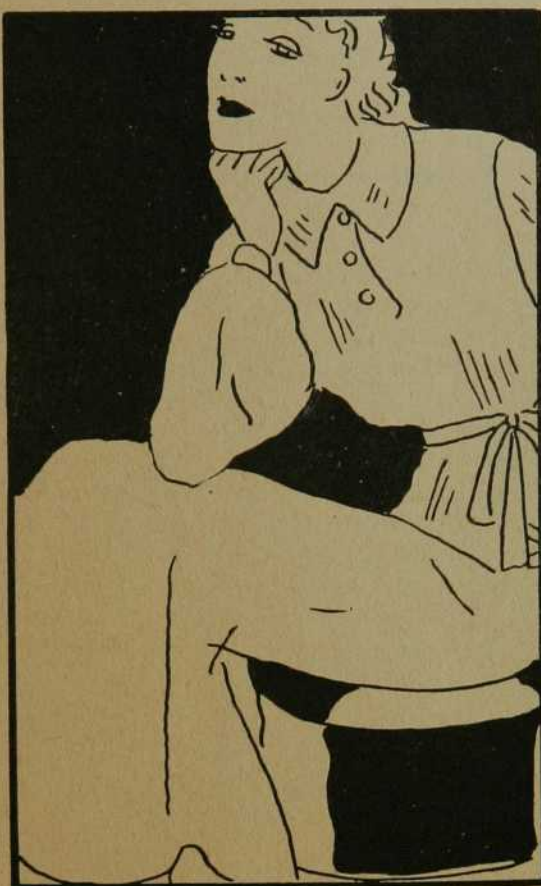
1619 — Une élégante toilette. Grandeurs: 14 à 18 et 36 à 42. Pour un 36: $3\frac{5}{8}$ verges de 39; $2\frac{1}{4}$ verges de 54; $3\frac{3}{4}$ verges de velours de 39. $\frac{3}{4}$ verge de contrastant de 36 ou 39. 15 cents.

1609 — Pour l'après-midi, une toilette. Grandeurs: 11 à 18. Un 17 demande: $5\frac{1}{2}$ verges de 36 ou $5\frac{1}{8}$ verges de 39. 15 cents.

Du Nouveau



Vous pouvez vous procurer dans les bons magasins ce foulard original. Il tient en arrière au moyen d'un simple bouton-pression.



Une personne de taille délicate aimera cette robe de nuit en jersey. Remarquez les manches bouffantes et le collet haut.



Il y a mille façons d'arranger les cheveux pour le soir. Voici cependant du nouveau: un ornement métallique orné de brillants.



Quand vous allez au magasin vous trouverez très utile ce sac à main que vous glissez dans le bras, laissant les mains libres.



Pour celles qui ne veulent pas porter un bas de laine, voici une bas de soie et laine retenu au genou par une bande élastique.

LES
DERNIERES NOUVEAUTES

Service hebdomadaire
exclusif au "Samedi"



Ce soulier oxford est beaucoup porté à Paris. Il porte de courts lacets sur le côté. Une courroie le referme solidement.

TOUT au haut du vieux clocher gothique qui dardait sa flèche en plein ciel normand, les deux Pinel, le père et le fils, se retrouvèrent sur le même échafaud tandis qu'au-dessous d'eux, les toiles tendues sur la charpente clapotaient au vent.

Dans ce coin du Bessin riche en églises, les Pinel s'étaient créé un nom.

Tailleurs de pierre, de père en fils, mais des tailleurs de pierre qui poussaient jusqu'au paroxysme l'amour de leur métier, ou, plus exactement de leur art, ils n'avaient pas leur pareil à dix lieues à la ronde. Que de fois les sculpteurs de la ville, vous savez, ces sculpteurs qui s'imaginent être des artistes parce qu'ils bâtissent des chapelles funéraires et autres pièces montées en simili-nougat, avaient jaloué leur technique habile et la délicatesse de leur ciseau.

Depuis de longues générations, tous les clochers de la contrée avaient connu leurs bons offices. Car les vieilles flèches du Bessin brumeux et humide ne résistent pas toujours aux lentes morsures du temps. Un long atavisme avait formé leur goût. De père en fils, les Pinel s'étaient passé le flambeau, et chacun d'eux, sous la modeste blouse de toile blanche, portait un lourd héritage, conscient de la science traditionnelle transmise par le passé familial et prenant à tâche de restituer intact ce patrimoine aux descendants du nom.

Seul de toute la lignée, Jean Pinel, le fils, s'était arraché à l'emprise paternelle. Dédaignant les conseils du bonhomme, il s'était dérobé au tour de France, une tradition de métier, et avait refusé de devenir un compagnon. Insouciant du *devoir des couleurs* et du *topage*, Jean Pinel avait renié les loups-garous, ses aïeux, et au lieu d'accomplir son tour, le sac au dos et le bâton à la main, il était parti à la ville, pour y suivre des cours, comme à la classe.

Jamais Guillaume Pinel, le père, n'avait pardonné cet affront à la mémoire des vieux. Le seuil franchi, sur des paroles narquoises, son fils avait cessé de vivre pour lui. Et voici qu'un matin de juin, doré de soleil, il le retrouvait sur le même échafaud, à la même tâche, le ciseau à la main, prêt, comme lui, à desceller les vieilles pierres rongées par la lune et à refaire, à des siècles d'intervalle, la tâche des aînés.

— D'où viens-tu? lui jeta-t-il, avec de la colère au coin des lèvres.

— D'une école qui n'est pas la tienne, mais où l'on apprend quand même le métier, gouailla le fils.

Le père posa ses outils sur les bas-tings, et grommela:

— Je ne travaillerai pas avec un renégat!

— A ton aise! reprit le fils. Les bons praticiens ne manquent pas. L'architecte en trouvera d'autres...

Sous l'injure, le père tressaillit. Mais il dédaigna de répondre. Il empoigna son sac d'outils, le jeta sur l'épaule, qui, malgré l'accoutumance, ploya sous le poids, et prit l'échelle pour descendre.

Dès qu'il fut en bas, il s'adressa au conducteur qui dirigeait les travaux:

— Je viens me faire régler, dit-il simplement.

— Vous voulez rire, père Pinel. Vous n'allez pas, vous, me lâcher comme un gâcheur de plâtre...

— Si fait. Il y a là-haut un mauvais compagnon aux côtés de qui je ne veux pas travailler plus longtemps.

— C'est bon, père Pinel. Remontez... Il partira ce soir...

Au haut du clocher, le vieux reprit sa place, sans paraître s'apercevoir que son fils était toujours là. Toute la journée, le silence s'appesantit sur eux, troublé seulement par la dure cadence des pics et l'aigre bruit des ciseaux.

LES PINEL

Nouvelle dramatique, par MAURICE - CH. RENARD

Mais le lendemain, quand le père Pinel eut regagné son poste au sommet de la tour, il retrouva le fils qui l'attendait, la bouche mauvaise.

— Tu vois, je suis encore là, grinça-t-il. Ce n'était pas la peine d'essayer de me faire balancer par le "contre-coup". Tu ne te doutes pas que l'architecte, lui, sait ce que je vaudrai.

— Possible que tu te sois fait des relations à la ville. Mais n'empêche! De nous deux il y en a un de trop ici...

— Tu sais par où on redescend? Ne te gêne pas pour moi...

— Oui, mais je ne descendrai pas. C'est à toi de partir...

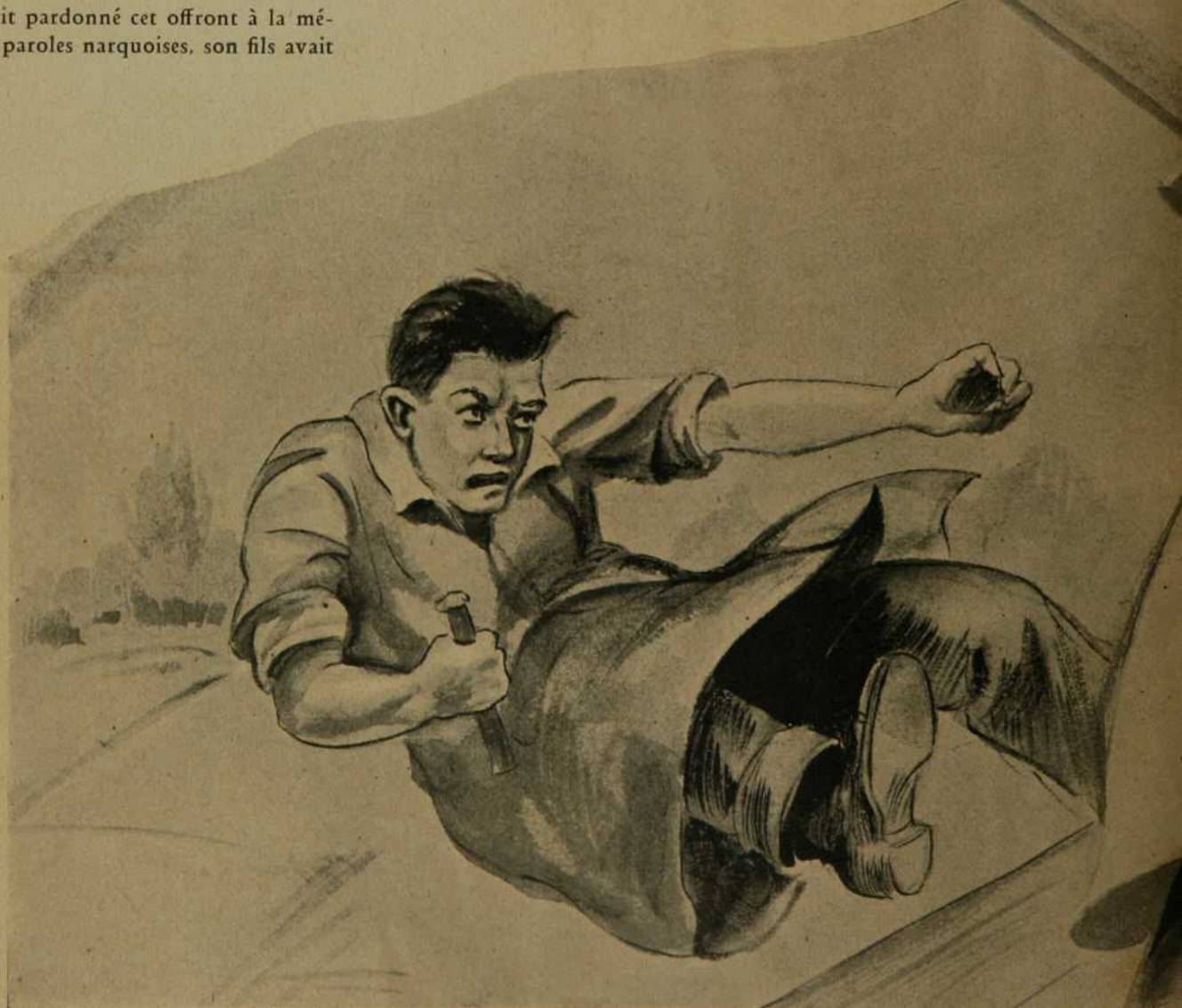
— T'imagines-tu que je vais te céder la place?

— Il le faudra bien. Ce n'est pas seulement à moi, ton père, que tu dois obéissance et respect, mais à tous les Pinel, les morts. Eux ont toujours été des fidèles du métier. Leur art, moi, je l'ai hérité. Tu n'en as pas voulu? Tant pis pour toi. Il faut t'en aller.

— Qu'est-ce qui commande ici? Les Pinel, comme tu dis, ou l'architecte?... Je me fiche pas mal de tes morts, ancrés dans leur routine...

— En attendant, tu vas partir, entends-tu, mauvais fils! Pas

Animé d'une colère surhumaine, il empoigna à bras le corps son fils, et sans comprendre pourquoi, il le jeta dans le vide...



un des vieux, ayant porté notre nom, pas un de ces Pinel qui ont travaillé à ce clocher, comme à tous les clochers du pays, pas un, comprends-tu, ne tolérerait que ta présence à toi, le renégat, vint souiller leur mémoire. Tu n'es plus un Pinel. Tu vas partir...

— Essaie un peu!

Sur l'étroite plate-forme, le fils s'était dressé, le ciseau à la main. En un



Père et Fils

•
Illustration

de

PIERRE

SAINT-LOUP

•

silence. Et puis, à grands coups sourds, le cœur du père criminel se mit à battre. Pourquoi avait-il fait cela? Les pieds rivés au plancher, le père Pinel demeurait immobile, atterré, n'osant pas jeter un regard sur la terre où il devait y avoir un corps minable, au milieu d'une flaque rouge. Dans le soleil, très haut, une alouette chanta...

Alors, le vieux reprit conscience, tout à coup. Fou de douleur, il se précipita sur l'échelle, pour embrasser une dernière fois, avant de se livrer aux gendarmes, le corps de celui qu'il avait tué dans une minute de folie.

Sans savoir comment, il atteignit le sol, tremblant comme une feuille. Et il aperçut devant lui, debout, très pâle, son enfant qui tremblait aussi. un paysan amenait une chaise pour l'asseoir, tandis que des ouvriers encore émus, l'entouraient avec de grands gestes.

Les tempes battantes, le vieux entendit le contremaître qui disait:

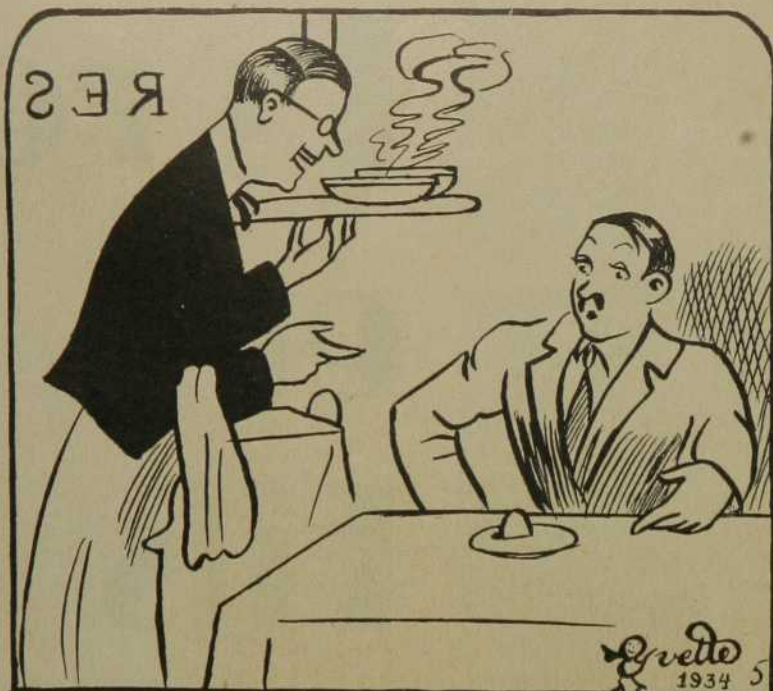
— Pour de la veine, tu peux dire que tu as de la veine, petit! A quelques centimètres près, au lieu de tomber dans les toiles de l'échafaudage, tu t'écrasais sur le parvis. Comment as-tu fait ton compte?

Le père Pinel allait parler, dire des mots irréparables. Mais le fils ne lui en laissa pas le temps:

— Ce n'est rien, fit-il simplement. J'ai glissé...

éclair, le père vit rouge. Animé d'une colère surhumaine, ses forces décuplées, il empogina à bras le corps son fils, son fils à lui, et, sans comprendre, comme s'il obéissait à une volonté supérieure à la sienne, il le jeta dans le vide, d'un seul aban.

A peine ses doigts eurent-ils lâché leur proie qu'il fut frappé d'horreur. Après le grand cri poussé par le petit qui tombait, il y eut un affreux



— Eh!... garçon, vous avez oublié le bifteck.
— Mais, non, monsieur, regardez bien, il est derrière la pomme de terre.

DILEMME

— Puisque vous avez l'argent, pourquoi ne payez-vous vos dettes?
— C'est que si je paye mes dettes, je n'aurai plus d'argent.

BON ARRANGEMENT

Lui.— Une fois mariés, nous devons penser de la même manière.
Elle.— Oui, mais pour t'aider, c'est moi qui commencerai.

AU POSTE DE POLICE



— Alors, quel est l'objet de votre visite?
— Eh bien, voilà monsieur le chef... Mon voisin Baptiste m'a traité de friponille, de voleur et m'a mis au défi de trouver dans tout le pays une plus grande canaille que moi!... Alors, c'est pourquoi je viens vous trouver!...

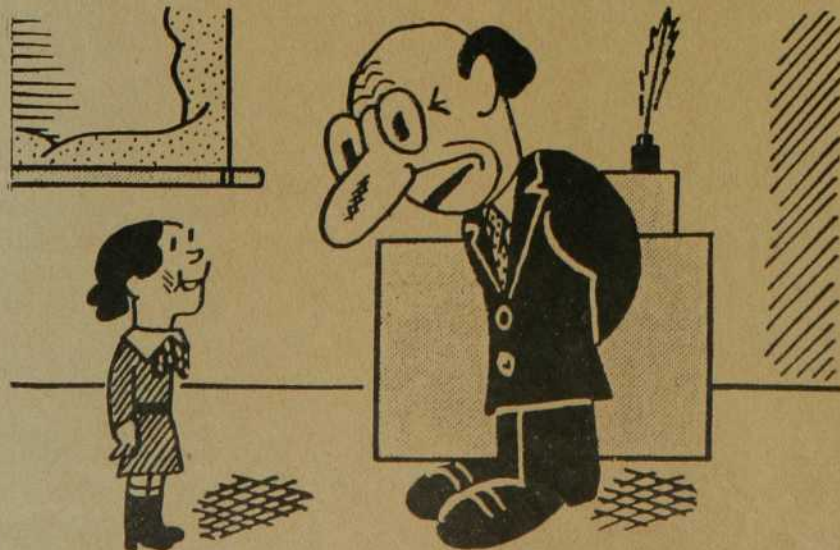
A L'ECOLE

— Monsieur, qu'est-ce que Pégasse?
— C'est un cheval que montent les poètes parce qu'il ne coûte rien à nourrir.

ILS SONT QUITTES

Lui.— J'ai été pris par surprise quand je t'ai épousée.
Elle.— Moi, je t'ai pris par erreur. Nous sommes quittes.

GRAMMAIRE



— Le masculin l'emporte toujours sur le féminin...
— Faudrait pas dire ça à papa devant maman!

NOS PAGES

PROVERBES ITALIENS

La femme possède quatre armes : la langue, les ongles, les larmes et les évanouissements.

A CAUSE DU PROCEDE

Lui.— Etes-vous fâchée parce que je vous ai demandé pour vous embrasser?

Elle.— Oui, exactement, parce que vous m'avez demandé.

APPARENCE TROMPEUSE

— Non, je ne vous donnerai rien. Vous avez l'air fort et dispos, allez travailler.

— Il ne faut jamais se fier aux apparences. Ainsi, par exemple, par votre air, ne vous ai-je pas pris pour une personne généreuse?

MAGNIFIQUE POUR LUI

— Que dites-vous de mes dents?
— Magnifiques!
— Comment? magnifiques?
— Parfaitement. Il y en a au moins douze à arracher et après, il faudra plomber celles qui resteront.

OH! CES FEMMES!

— Tu sais, vieux, je n'en crois pas un mot.
— Un mot de quoi?
— De ce que tu viens de dire.
— Mais je n'ai rien dit.
— Cela revient au même : je ne crois pas un mot de ce que tu aurais dit, si tu avais parlé.

ENTRE AMIS

En Russie où les coups de bâton étaient un châtiment assez courant, Moïse Blum fut condamné, un jour, à subir cette épreuve douloureuse. Lorsqu'on l'amena au lieu de tortures, il reconnut aussitôt, en la personne de son bourreau, un coreligionnaire.

— Ah! pensa le juif, je pourrai sans doute obtenir quelque adoucissement.

Et prenant le bourreau à part, il lui souffla à l'oreille :

— Je vous donne cent roubles si, au lieu de me frapper, vous vous contentez de simuler simplement les coups.

— Bon, dit l'autre juif, chargé de l'exécution. Donnez-moi deux cents roubles et l'affaire est faite.

— C'est un peu cher.

— Alors il n'y a rien à faire.

Notre Juif fut donc obligé de verser séance tenante cette forte somme. Sur ce, Moïse Blum se coucha à plat ventre et son coreligionnaire se mit à frapper. La punition était de 25 coups. Les coups de bâton se succédaient sans faire le moindre mal au condamné. Mais, à la vingt-cinquième fois, le bourreau administra un coup tellement violent sur le postérieur de Blum que ce dernier ne put se relever qu'au bout de 10 minutes. Il se relève enfin péniblement, se tâtant le bas du dos et dit à son peu bienveillant coreligionnaire :

— C'est scandaleux d'agir ainsi après avoir empoché mes deux cents roubles!

— Pardon, je voulais simplement vous montrer, répond l'autre, la bonne affaire que vous avez faite avec moi!

PAR ELIMINATION

— Comment, petit effronté, tu montres au perroquet à dire des gros mots?

— Non, ma tante, je lui dis les mots qu'il ne faut pas dire.

LA BONNE PREUVE

— Oh!! moi, vous savez, cher monsieur, quand je joue au bridge, la maison croulerait que je ne m'en apercevrais pas...

— Vous avez bien de la chance! il faudra que je vous amène mes deux enfants, la prochaine fois et nous verrons.

IL N'OSE PAS

Petit Paul.— Papa, un homme est célibataire tant qu'il n'est pas marié, n'est-ce pas?

Le père.— Oui, mon enfant.

Petit Paul.— Mais après son mariage, comment s'appelle-t-il?

Le père.— J'aime autant ne pas te le dire, mon garçon.

SA PUNITION

Mme X... et Mme R... se rencontrent à l'occasion d'un thé donné par une amie et, au cours des potins, la première dit à la seconde :

— Vous savez, madame, c'est scandaleux ce qui est arrivé, hier, chez nous. J'ai surpris mon mari en flagrant délit, comme il embrassait la bonne. Par punition, je lui ai fait acheter une nouvelle robe.

— Et cette fille insolente, vous l'avez mise naturellement à la porte? demanda Mme R...

— Pas encore. J'attends. J'ai besoin aussi d'un chapeau pour la saison.

LE TRUC

Un érudit va dans le monde et, au dîner, il se bourre tellement que cela éveille l'attention des invités, d'autant plus qu'il est entouré de jolies femmes, à qui il ne parle même pas pendant tout le repas. Un ami lui reproche cette conduite.

— Mais, mon cher, tu te trompes en disant que je suis un ours. Seulement, les conversations, je les ai avant le repas et ceci de la façon suivante : je m'adresse d'abord à la dame qui est à ma gauche.

— Etes-vous mariée, madame?

— Oui, monsieur.

— Avez-vous des enfants?

— Oui, monsieur.

— De qui?

Froissée, elle ne me parle plus.

Là-dessus je m'adresse à celle qui est à ma droite :

— Etes-vous mariée, madame?

— Oui, monsieur.

— Avez-vous des enfants?

— Non, monsieur.

— Comment faites-vous donc?

Offensée, celle-ci également ne m'adresse plus la parole.

Finalement, j'accoste la jeune fille qui est en face de moi :

— Etes-vous mariée?

— Non, monsieur.

— Avez-vous des enfants?

Celle-là rougit et blessée, elle ne cause plus avec moi.

Alors je peux manger tranquille, sans être dérangé.

AMUSANTES

PARFAIT

M. Z... rabroue son comptable:
— Je vais vous apprendre à faire la cour à ma fille!!
— Je vous en remercie d'avance, monsieur Z..., répond le jeune homme, ce sera parfait, car je n'ai encore pu obtenir aucun résultat auprès d'elle!

PLUS DE ROMANESQUE

Paul se lamente chez son ami Arthur:

— Mon vieux, dit-il entre autres, aujourd'hui il n'y a plus de romanesque, plus de poésie, plus rien dans la vie...

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui t'est donc arrivé ?

— Figure-toi, mon ami, il y a quatre jours, mon comptable enlève ma femme, et ne voilà-t-il pas que ce malheureux me la renvoie déjà ce matin!...

L'ORDONNANCE

Dans un petit trou perdu de la Pologne, le vieux R... tombe brusquement malade. Sa famille affolée envoie chercher le docteur qui habite le village voisin. Le savant homme arrive en toute vitesse, diagnostique la maladie et écrit l'ordonnance.

— Alors, docteur, demande R..., qu'ai-je donc, et que faut-il prendre comme médicament ?

— Ne vous inquiétez pas, répond le médecin, je viens de marquer tout cela sur l'ordonnance. Vous n'avez qu'à observer strictement mes prescriptions.

Là-dessus, il se fait régler et s'en va. Après son départ, R... ouvre l'ordonnance et lit:

"Le malade doit aller sans retard chez le pharmacien et lui dire ce qu'il a. Sur ce, le pharmacien lui donnera le médicament nécessaire."

QUELLE GUIGNE !

Isaac Meyer après maints essais infructueux, finit quand même par se faire introduire auprès du grand financier, Rothschild, à qui il tâche de dépeindre sa misère en termes émouvants :

— Monsieur le baron, dit-il, je suis un artiste, je suis—sans fausse modestie—un musicien très doué, seulement voilà: tout ce que j'entreprends dans l'art, dans la vie, ne réussit jamais. Je suis un guignard comme il n'y en a pas deux.

— Tiens! dit Rothschild, vous êtes musicien ?

— Oui, monsieur le baron, mais très malchanceux.

— Quel instrument jouez-vous ?

— Du basson.

Là-dessus, Rothschild va dans la pièce voisine d'où, au bout d'un instant, il revient, tenant un basson à la main, et dit à Meyer :

— Jouez-moi un morceau à votre choix.

Meyer prend l'instrument, le regarde de tous les côtés et, résigné, dit au baron :

— Vous voyez, monsieur, quelle guigne j'ai en tout. J'ai dit du basson, et vous avez justement ce sacré instrument sous la main !

UNE PREUVE PALPABLE

— Dieu! que tu es bête! disait une femme à sa petite fille.

— Ne dites jamais cela à votre enfant, s'écria une excellente amie... On ne cessait de me dire cela quand j'étais petite et ça m'a toujours resté.

CHEZ L'AVOCAT

— Eh bien, ce procès avec ma belle-mère qui devait finir aujourd'hui ?

— Vous avez perdu.

— Perdu! Mais c'est impossible ! Voyons, ces juges-là n'ont-ils donc pas de belle-mère ?

LE PLAISIR, APRES

Mme V... est morte, mais, quelques heures avant l'enterrement, son mari va voir ses clients et procède aux encaissements comme si de rien n'était.

— Ecoutez, monsieur V..., lui dit un de ses clients, vous allez tout de même fort. On va enterrer votre femme tantôt et vous vous occupez de vos encaissements alors qu'il n'y a que quelques heures qui vous séparent de l'enterrement.

— Oh, fait V..., moi, je suis un homme consciencieux; d'abord, le travail, et, après, le plaisir.

ÇA NE PREND PLUS

M... avait un grand fils qui, contrairement au caractère de son père, n'était pas débrouillard pour deux sous. En plus de cela, c'était un faînéant fiéffé.

L'autre jour, M... père, réprimanda sévèrement le mauvais garnement.

— Tu vois, dit-il entre autres, moi, par exemple, à l'âge de 15 ans, je suis entré dans une maison de commerce comme commis, où j'ai si brillamment travaillé, qu'au bout de cinq ans, je suis devenu un riche associé de mon ancien patron.

— Tu n'as qu'à essayer aujourd'hui, répliqua le garçon, ça ne prend plus, je te le garantis. C'était facile dans ton jeune temps, où l'on ne contrôlait pas la caisse, et on ne tenait pas de comptabilité.

HISTOIRE DE PECHE

B... va à la pêche avant l'ouverture et lance tranquillement sa ligne. Passe un agent morose qui lui demande sur un ton bourru :

— Est-ce que vous savez que la pêche est encore interdite ?

— Moi, je ne pêche pas, monsieur l'agent.

— Alors, qu'est-ce que vous tenez à la main ?

— C'est un bâton.

— Qu'est-ce qui est attaché à ce bâton ?

— La ligne.

— Et qu'est-ce qui est au bout de la ligne ?

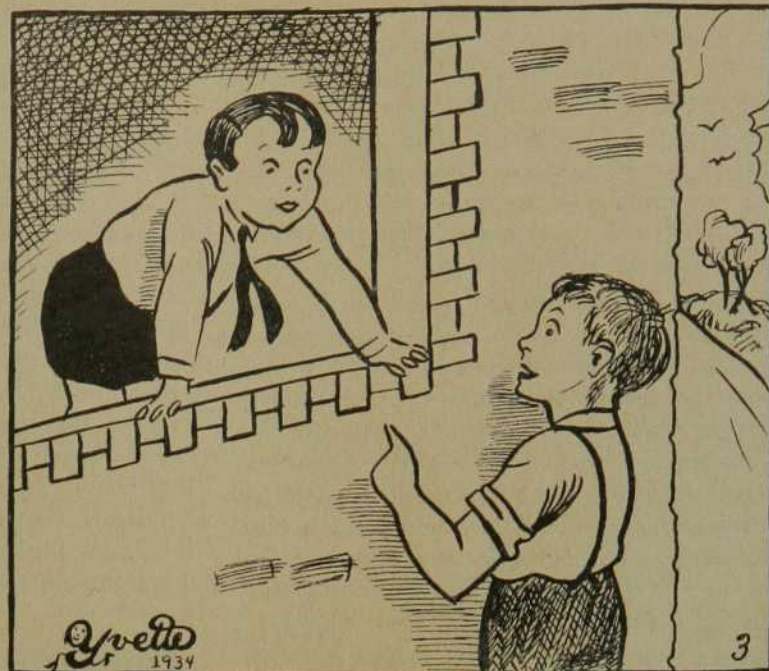
— Un hameçon.

— Et qu'est-ce qui est à l'hameçon ?

— Deux vers.

— Alors, voyez-vous dit l'agent satisfait, vous pêchez tout de même.

— Mais non, répliqua B..., j'apprends tout simplement à ces vers à nager.



— Robert, as-tu des frères et des sœurs ?

— Je n'ai pas de frère, mais j'ai deux demi-sœurs.

— Pas de blagues, mon vieux; cela n'en fait qu'une. Moi, tu sais j'apprends les fractions.

DANS LE SALON

Elle.— Avez-vous dit à quelqu'un que nous étions fiancés ?

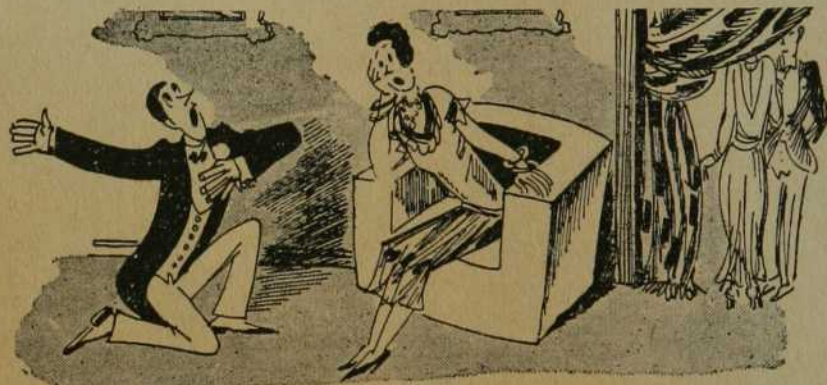
Lui.— Rien qu'à mes créanciers les plus pressants.

PREMIER TRAITEMENT

— J'ai vu mon médecin, hier soir, au sujet de ma perte de mémoire.

— Que t'a-t-il fait ?

— Il m'a fait payé d'avance.



— Oh! Je vous en supplie, accordez-moi votre main... Je ne pourrais vivre sans vous...

— Voyons, mon cher, je vous ai déjà dit non il y a quinze jours !...

— Oh !... comment ?... c'était donc vous ?...

SA VENGEANCE

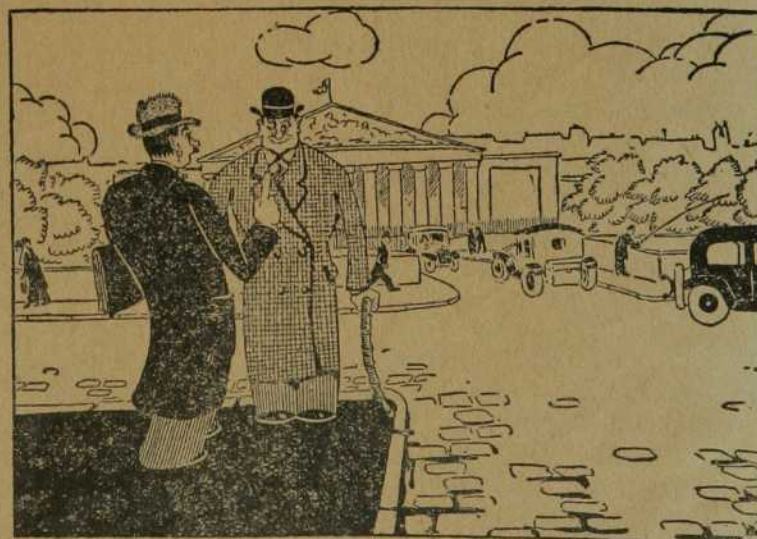
— Depuis que je vous ai donné du gâteau fait par moi, vous envoyez ici tous vos amis.

— Pardon, madame... Ce sont mes ennemis.

POESIE

— Comment! tu es jeune, à peine vingt ans... et ton nez bourgeoine!

— Naturellement, vingt ans, c'est le printemps de la vie... Or, tu sais, les arbres...



—... Puis, il est mort, sans que nous sachions de quelle maladie.

— Vous n'avez pas appelé le médecin ?

— Dans ces pays, on meurt sans l'aide du médecin.

flageolet, se répétant dans les vallons. Arco, "la Nice Autrichienne" sur le Rio Sarco, entourée d'oliviers et de vignobles, les promenades sur le lac de Garde; c'est une vision d'enfance — vision lointaine que celle du Tyrol où son père possédait des vignes considérables représentant la majeure partie de sa fortune et qui avaient été saccagées, détruites, durant l'insurrection italienne de 1848.

Puis une valse de Strauss succéda au Menuet gracieux de Mozart. Le jeu du vieillard s'anima davantage et mit plus de rêve en son regard qui se posa avec amour sur sa douce accompagnatrice, car cette musique lui rappelle le temps joyeux où, officier de l'Armée Impériale, il assistait aux bals de la Cour, et écoutait avec enthousiasme ce célèbre violoniste et chef d'orchestre, qui se plut en ses compositions à décrire toute l'élégante souplesse de la valse, l'aimable gaieté, l'ondulation caressante et parfois passionnée de son rythme.

Dans l'évocation de ces fêtes brillantes, se détache la silhouette d'une jeune fille vêtue de bleu, personnifiant en sa grâce cette fleur délicate qui foisonne sur les collines du Tyrol et qu'il aimait: l'iris. Elle en avait, du reste, la couleur en ses yeux qui, un soir, surtout, brillèrent sous les grands lustres d'un éclat merveilleux: c'est qu'à cet instant le grand amour qui allait dominer toute sa vie, l'appela mystérieusement, allumant en elle une flamme qui devait survivre à celle de ses prunelles — ses chères prunelles qui perdront leur lumière avant qu'elle ne perde la vie.

Eblouissante avec ses ondulants cheveux dorés, plus soyeux et plus fins, semblait-il, que toutes les blondes chevelures des belles viennoises, il lui suffit d'un moment pour conquérir à jamais le cœur du galant officier, car, au déclin de sa vie, il se souvient encore avec quel délice il l'entoura de ses bras pour une première valse, cet heureux soir de leur rencontre.

Et le cœur de la jeune fille — délicat comme une coupe en verre de Bohême aux rayures d'or, qui émet au toucher un son suave — dut vibrer d'une façon inconnue jusque-là lorsqu'elle l'entendit murmurer un prélude d'amour, puisque après de si longues années, elle sourit à ce souvenir.

Oh! comme ils se souviennent, tous deux!

A cet anniversaire de l'Empereur avait été invitée la société la plus brillante de Vienne. Au cours de la soirée, Strauss devait produire sa dernière composition. Il joua tout d'abord les valses les plus goûtées de son public choisi.

La musique tout à coup changea de thème. Sous l'archet magique du "Maître de la Valse" tous les murmures du *Danube Bleu* se répandirent en notes enchantées, et les cœurs éperdus des couples ivres d'harmonie, unissaient leurs battements à cette vague sonore qui les berçait amoureusement.

Lorsque les cordes du violon cessèrent de chanter ce fut un éclat d'applaudissements qui se prolongèrent en une apothéose, car cette symphonie pleine d'extase et de mélancolie profonde, exprimait si bien l'amour qu'elle semblait déjà devoir survivre toujours...

La vision s'efface en même temps qu'expirent les derniers accords, mais, persistant, un sourire indicible traduit l'émotion de cette âme de femme aimante qui ne se reflète plus dans le miroir voilé du regard. Lui, souverainement ému, doucement tendre, se penche vers sa chère Greta et baise son front, caresse ses cheveux argentés qui

LA SURVIVANCE DE L'AMOUR

(Suite de la page 15)

ont remplacé les cheveux d'or, mais qui ondulent encore et sont aussi fins et soyeux.

L'abat de la lampe éclaire le clavier et met des tons de flamme sur ces deux têtes blanchies. Silence profond. Rien ne bouge dans la pièce si ce n'est que le balancier de l'horloge qui enregistre d'un tic tac discret cette minute d'infinie tendresse, pour l'ajouter à toutes les heures aimantes que marque depuis de nombreuses années le cycle étroit du cadran...

Je fus convié plusieurs fois à veiller ainsi dans l'intimité de "ce couple adorable de vieux", ravi de pouvoir communier à cet amour idéal qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre — spectacle ineffable dont j'ai gardé un souvenir attendri.



Dans un élan j'entourai la pauvre vieille de mes bras.

Je retournai à Bêlize l'an dernier et m'empressai d'aller rendre visite à mes vieux amis. Mais grande fut ma consternation quand une étrangère me fit entrer dans le salon où tout était sombre et imprégné de tristesse. A part quelques meubles, le piano qui était fermé et les deux boîtes de violons, il ne restait plus rien des richesses d'autrefois. En un éclair, je perçus ce qui s'était passé: la ruine était venue.

Oui! mais elle n'était pas venue seule, la mort de M. Krugger avait suivi de près cette catastrophe.

La dame qui m'annonçait tous ces malheurs d'un air contristé, était une amie de Mme Krugger qui demeurait avec elle depuis.

Elle me fit un tableau saisissant du jour fatal. "Tout le temps que dura le service, madame Krugger ne cessa de prier. J'étais restée près d'elle

pour la reconforter. Quand le cortège quitta l'église et s'avança sur la Calle Mayor, elle fut comme avertie de son passage. Une prière expira sur ses lèvres et se tournant vers moi, elle me demanda de la laisser seule. Je protestai en disant que je ne saurais la quitter en un pareil moment. Sur son instance, je cédai, pleine d'appréhension de ce qui allait se passer.

"Je feignis de sortir et de refermer la porte. Madame Krugger se leva lentement. Tendant les bras dans le vide, elle marcha péniblement vers son grand confident, se glissa sur le long banc d'acajou, puis de ses mains tremblantes effleura les notes blanches et les notes noires, et les baisa en murmurant: "Jouez encore pour lui. Transmettez-lui mon dernier adieu!"

"D'une fenêtre aux volets baissés, trois notes funèbres, trois longs sanglots s'échappèrent, suivis d'accords graves, profonds, désespérés, qui s'accrochèrent en un *crescendo* douloureux dans lequel s'exhalait la plainte de la veuve.

Marche Funèbre de Chopin! immortel sanglot! toi seule pouvais rendre cet adieu!

"La foule émue de cet hommage suprême, eut grand-peine à contenir son émotion. Sur bien des visages inclinés, des larmes coulaient silencieuses, tandis que des yeux atterrés fixaient la petite fenêtre qui cachait une femme délirante de souffrance et trouvant encore la force de répandre de l'harmonie sur celui qu'elle aimait et qui passait pour la dernière fois devant sa demeure.

"Le cortège s'éloigna. Ses mains se crispèrent sous un dernier accord. Un front lourd de désespérance s'affaissa sur deux bras croisés — pauvres bras humains trop petits pour contenir une aussi grande douleur!

"Des pleurs baignaient les beaux yeux éteints de la douce Greta; coulant tout le long de ses joues, elles s'arrêtèrent au coin de sa bouche et se répandirent en une caresse amère sur ses lèvres frémissantes, puis ruisselèrent sur les notes blanches et les notes en noir qui ne vibreraient plus désormais.

"Je m'étais approchée sans bruit et, doucement, l'aidai à se lever. Inconsciente, ou plutôt perdue dans sa douleur, Mme Krugger se laissa conduire à sa chambre qu'elle ne quitta point pendant de longs mois, tant était profonde la blessure qu'elle avait reçue au cœur.

"Ses mains de musicienne, fines et longues, sont devenues si blanches qu'elles semblent moulées dans de la cire: amaigries par le chagrin, elles ne s'agitent plus guère que pour essuyer une larme et se joindre pour prier: "Herman!" balbutie sans cesse ma pauvre amie, "je ne puis vivre sans toi. Je veux aller te rejoindre". Pour hâter cette fin qu'elle ne sent pas assez proche, elle touche à peine à ses aliments, et je m'étonne de la voir malgré tout subsister.

"Elle ne reçoit personne, mais vous venez de si loin, monsieur, que je n'ose vous laisser repartir sans l'en informer. De causer avec vous lui fera peut-être du bien."

Cette amie dévouée revint au bout de quelques instants, en soutenant madame Krugger qui, tout en s'approchant, tendait ses mains tremblantes et m'accueillit en s'exclamant: "Ah! c'est ce bon monsieur Daviau du Canada!"

Dans un élan sympathique j'entourai la pauvre vieille de mes bras. Elle pleura longtemps, sa tête lourde de chagrin appuyée sur ma poitrine, et de sa voix usée par les sanglots, elle disait:

(Suite à la page 40)

pour elle le respect qu'on doit à la femme, surtout à la jeune fille.

Elle mettait cette crudité de paroles sur le compte de la mauvaise éducation, de la liberté de langage des gens d'atelier, hommes et femmes. Plus d'une fois, avec ses ouvrières, n'avait-elle pas été obligée de couper court à des discours d'une légèreté révoltante ?

Peu de temps après le décès de sa tante, elle avait compris — une intuition de femme — que pour empêcher les gens du voisinage de jacasser, et dans l'intérêt de sa réputation, elle ne devait pas vivre seul avec son oncle. Elle décida qu'une des apprenties, jeune fille de quatorze ans, à laquelle elle s'était attachée, serait nourrie et logée dans la maison.

Gallot avait d'abord fait la grimace, mais voyant que Marie voulait cela absolument, il avait laissé faire.

L'appartement se composait de cinq pièces, non compris la cuisine : une petite salle à manger, un petit salon, la chambre à coucher de Gallot, celle de Marie ; l'autre pièce, autrefois un grand salon, était devenue l'atelier de couture.

La bonne couchait dans un cabinet au sixième, sous le toit.

On aura pu, chaque soir, dresser le lit de l'apprentie dans l'atelier. C'était l'idée du serrurier, mais Marie ne la partagea point. Faire un lit le soir, le défaire le matin serait un trop grand dérangement et une perte de temps ; sans compter les accidents qui pourraient arriver aux étoffes jetées sur les tables, aux robes accrochées à des patères.

Elle fit mettre dans sa chambre le lit de l'apprentie.

Elle était loin de se douter, alors, qu'elle se mettait en garde contre de criminelles tentatives, et que c'était une gardienne qu'elle plaçait près d'elle.

Pus tard, quand elle commença à trouver étranges les manières de Gallot, elle prit l'habitude, chaque soir, en se retirant dans sa chambre, de s'enfermer à deux tours de clef.

Il est bon de dire qu'un incident avait motivé cette mesure.

Un soir, le serrurier était entré dans la chambre des jeunes filles au moment où, complètement déshabillées, elles se mettaient au lit.

Sous le regard courroucé de sa nièce, il invoqua un prétexte futile ; mais, en réalité, il avait voulu satisfaire une ignoble curiosité. Et il s'était retiré confus, mais ayant la rage au cœur, obéissant à un geste impérieux de Marie.

Deux mois se passèrent assez tranquillement, la nièce n'ayant pas trop à se plaindre de son oncle qui, depuis une quinzaine, se montrait plus réservé dans ses paroles.

Il s'était aperçu que les susceptibilités de la jeune fille s'éveillaient, qu'elle se tenait sur la défensive, et il s'ef-

LA POUSSIÈRE PROVOQUE L'ASTHME. — Même un petit grain de poussière échappant à la vue peut causer des souffrances qu'aucune parole ne peut exprimer. Les parois des bronches se contractent et il semble qu'on va mourir. Le remède pour l'Asthme du Dr J. D. Kellogg relève le patient de cet état et le soulage complètement. Il soulage les bronches et la respiration est de nouveau fermement restaurée. Des centaines de témoignages reçus annuellement prouvent son efficacité.

forçait de lui enlever sa défiance, tout en se préparant à commettre le monstrueux attentat qu'il méditait.

Un jour, à l'occasion de la fête de son père, la jeune apprentie obtint de Marie la permission d'aller voir ses parents et de diner en famille. Elle partit à quatre heures de l'après-midi et devait rentrer au plus tard à neuf heures et demie. Ses parents demeureraient loin de la rue Montorgueil, en haut de Belleville. Marie lui avait donné de l'argent pour prendre l'omnibus et même, au besoin, un fiacre.

Mais Gallot avait vu la mère de l'apprentie et lui avait dit :

— Ma nièce et moi nous sommes invités à un bal donné par la corporation des serruriers ; nous irons à ce bal et y resterons jusqu'à une heure avancée de la nuit. Votre fille n'a pas besoin de rentrer ce soir, gardez-la à coucher et vous nous la renverrez demain dans la matinée.

La mère, enchantée de pouvoir garder sa fille, remercia Gallot, qui se frottait les mains et se disait :

— Tout va bien.

Attendant à la chambre de Marie, il y avait un cabinet noir qui servait en même temps de débarras et de garde-robe. Au fond, il existait une porte étroite condamnée depuis longtemps, laquelle s'ouvrait autrefois sur le couloir qui séparait la salle à manger du salon et conduisait à la cuisine. Cette porte condamnée était fermée par un verrou aussi rouillé que la serrure, qui n'avait plus de clef ; de plus, elle avait été clouée à l'intérieur et barricadée par un porte-manteau aux patères duquel Marie suspendait ses robes, ses jupons et autres effets d'habillement.

Dès la veille, en l'absence de sa nièce, qui s'était absentée pour divers achats, le serrurier avait arraché le verrou de la porte, enlevé les clous, fait jouer la serrure et disposé le porte-manteau de façon à pouvoir ouvrir du dehors, sans bruit, par une légère poussée seulement.

A sept heures, le soir dont nous parlons, les ouvrières étant parties, Marie se mit à table avec son oncle. Le repas fut presque silencieux ; Gallot se plaignait d'un violent mal de tête, disant qu'il se coucherait de bonne heure.

Tout de suite après avoir mangé, Marie retourna à l'atelier, laissant

dans la salle à manger son oncle, qui se préparait à allumer sa pipe.

La jeune fille avait une robe à achever, commande pressée, et elle allait travailler, en attendant l'apprentie.

A neuf heures, on sonna à la porte de l'appartement. La bonne alla ouvrir et vint bientôt trouver Marie pour lui remettre une dépêche.

Cette dépêche disait :

"Gardons Hélène — couchera chez nous. — Rentrera de bonne heure demain."

"Femme LAURET."

Inutile de dire que cette dépêche, libellée par Gallot dans la journée, avait été remise par lui à un camarade qui devait la porter au bureau télégraphique de Belleville, à l'heure voulue.

Marie fut seulement un peu contrariée. Elle comprenait que les parents de l'apprentie, un jour de fête, aient voulu avoir plus longtemps leur enfant avec eux.

Peu après, Gallot parut à la porte de l'atelier.

— J'ai entendu sonner, dit-il, est-ce la petite qui vient de rentrer ?

— Non, répondit Marie, c'est une dépêche de Mme Lauret que je viens de recevoir ; elle me prévient que sa fille ne rentrera que demain matin.

— Ah ! fit le serrurier avec hypocrisie, il y a vraiment des gens qui en prennent à leur aise.

— On ne peut pas leur en vouloir, ni à Hélène, de se donner la joie d'être ensemble.

— Du moment que vous n'êtes pas mécontente de cela, je n'ai plus rien à dire. Bonsoir, Marie.

— Bonsoir, mon oncle.

Gallot se retira.

La jeune fille travailla encore une heure. La robe était achevée, prête à livrer à la cliente.

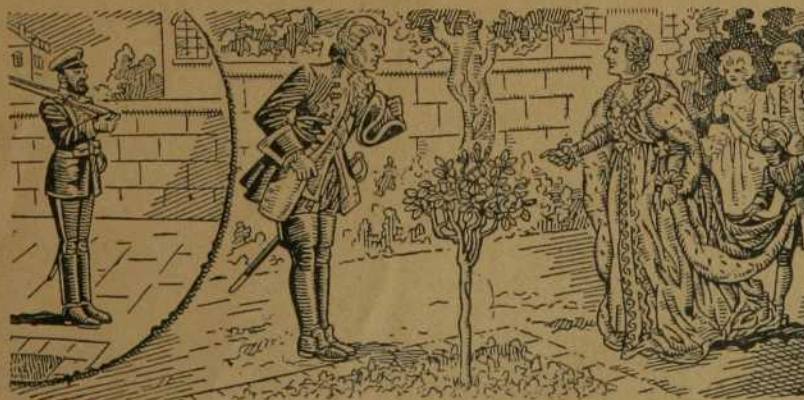
La bonne, ayant, de son côté, terminé son ouvrage, était montée à son sixième.

Marie sortit de l'atelier, traversa le petit salon, et, n'entendant aucun bruit dans la chambre de son oncle, elle se dit :

— Il dort.

Elle rentra chez elle, s'enferma comme d'habitude, se déshabilla, se mit au lit, souffla sa bougie et, un quart d'heure après, s'endormit d'un profond sommeil.

LES BEAUTÉS DE LA DISCIPLINE



Vers 1790, l'impératrice Catherine de Russie mit une sentinelle près d'un de ses rosiers favoris pour empêcher le dépouillement. Comme c'était un ordre permanent, la sentinelle fut remplacée chaque jour par une autre et le temps passa. En 1914, un général russe voyant, dans une cour, une sentinelle qui semblait inutile, lui demanda ce qu'elle faisait là. L'homme répondit qu'il n'en savait rien mais que les ordres étaient ainsi. Après enquête on sut que c'était toujours en vertu des ordres donnés autrefois par la grande Catherine, mais il y avait cent vingt ans qu'elle était morte et bien longtemps que le rosier et même le jardin n'existaient plus.

VIII—DRAME NOCTURNE

Depuis combien de temps Marie dormait-elle ? A peine depuis une heure. Elle était dans son premier sommeil, sommeil doux et paisible de l'innocence qu'aucun mauvais rêve ne venait troubler.

Tout à coup elle se réveilla en sursaut, en sentant une main qui passait sur sa poitrine. La couverture avait été jetée de côté et elle se trouvait ainsi presque nue sur son lit.

Elle poussa un grand cri, rauque, horrible et voulut s'élancer à bas du lit.

Mais, aussitôt, des bras nerveux la saisirent, l'enlacèrent et, pour un instant, paralysèrent ses mouvements. Des baisers ardents, qui la brûlaient comme du feu, étouffaient ses cris.

Il lui semblait que la respiration allait lui manquer, qu'elle allait perdre connaissance.

Et les bras de l'homme la serraient toujours plus fortement.

— Vous êtes un misérable ; s'écria-t-elle en se débattant avec une énergie sauvage, lâchez-moi, lâchez-moi !

— Non, je t'aime, je te veux, sois à moi !

— Jamais, jamais !

— J'ai juré que tu m'appartenais.

— Plutôt la mort, la mort mille fois !

— De gré ou de force, tu seras à moi.

Et il l'embrassait avec passion, avec rage ; et ses baisers horribles étaient comme des morsures.

— Lâche, lâche ! criait la jeune fille.

— Je t'aime !

— Vous êtes un infâme !

— Je t'aime !

— Vous me faites horreur, vous me dégoûtez !

— Alors, tu ne veux pas ?

— Je veux mourir ; tuez-moi, bandit, tuez-moi, lâche, assassin !

— Eh bien, ma belle, ce qu'on ne me donne pas, je le prends.

La jeune fille était haletante, prête à suffoquer.

Mais rassemblant tout ce qu'elle avait encore de force, et puisant une nouvelle énergie dans son épouvante, elle parvint à dégager un de ses bras de l'étreinte terrible.

Alors, à poing fermé et à coups redoublés, elle frappa le misérable au visage.

Dans l'obscurité elle ne voyait pas où portaient ses coups ; mais elle frappait, elle frappait sans relâche, de toutes ses forces, avec fureur, sur la tête, sur les yeux, sur le front, sur le nez.

Le sang du misérable coulait, et il hurlait de douleur et de rage.

A la fin, étourdi, aveuglé, il lâcha prise.

Marie poussa un cri de triomphe, et avant que Gallot ait eu le temps de la ressaisir, elle sauta à bas du lit et se précipita vers la porte pour s'enfuir. Mais la clef avait été enlevée de la serrure.

Elle poussa un nouveau cri ; il lui était arraché, cette fois, par la douleur et le désespoir.

Lui s'essuyait la figure avec des grognements d'ours en colère.

Marie était-elle donc à la merci du misérable ?

Elle se réfugia dans le coin le plus noir de la chambre et se retrancha derrière les chaises sur lesquelles elle avait placé sa robe et ses jupes.

Incapable de réfléchir, tellement elle était troublée et secouée par la peur, elle ne songea pas à ouvrir la fenêtre pour appeler à son secours. Elle aurait peut-être ainsi intimidé Gallot qui, épouvanté à son tour, se serait décidé à quitter la place. Mais ce drame nocturne devait avoir un autre dénouement.

Soudain un petit craquement se fit entendre et fut immédiatement suivi d'une lueur bleuâtre qui jeta une clarté dans la chambre. Une allumette venait de prendre feu et Gallot allumait la bougie.

Marie, toute frémissante, était immobile dans son coin ; mais l'éclair d'une résolution terrible brillait dans son regard. Elle ne voulait pas être la victime de cet infâme ; elle se défendrait par tous les moyens, jusqu'à la mort.

Le serrurier, à demi vêtu, les pieds nus, s'était dressé en face de la jeune fille et dardait sur elle son regard enflammé. Barbouillé du sang qui lui était sorti par le nez, le misérable était hideux.

Les regards se croisaient ; sombres, farouches étaient ceux de la jeune fille, ceux de l'homme, menaçants, terribles.

Il fit un pas en avant, se préparant, comme le tigre, à se précipiter d'un bond sur sa proie.

— Ne m'approchez pas, s'écria la jeune fille, ne m'approchez pas, je vous le défends !

— Marie, tu ne me connais pas, répliqua-t-il en ricanant, quand je veux quelque chose, je le veux bien et je recule devant rien.

— Vous êtes un monstre, et je ne crois pas qu'il y ait dans les bois et les forêts des bêtes plus immondes et plus horribles que vous.

— Prends garde, Marie, prends garde ! La passion que tu as mise en moi et qui depuis trop longtemps me brûle, me dévore, cette passion m'empêche de raisonner et me rend fou. Prends garde ! Quand la colère me monte la tête, je ne me connais plus moi-même, je vois rouge, tout rouge. Prends garde ! Dans un moment de fureur, je suis capable de te tuer.

— Je ne crains pas la mort ; ce que je crains, la seule chose qui m'épouvante, c'est votre contact impur. Retirez-vous, monsieur, sortez d'ici !

— Ici, c'est chez moi.

— Misérable, lâche !

— Allons, Marie, tu sais bien que je t'aime, que je suis fou de toi. Allons, sois gentille, sois bonne fille. Tiens, si tu le veux, je t'épouserai.

— Je vous l'ai déjà dit et je vous le répète, vous me dégoûtez !

— Ainsi, riposta-t-il d'une voix sourde, étranglée, tu ne veux rien entendre ?

Miller's Worm Powder agit doucement et sans douleur pour l'enfant et il ne peut y avoir aucun doute de leur effet mortel sur les vers. Elles ont été en heureux usage depuis longtemps et sont reconnues comme la principale préparation pour cet objet. Elles ont prouvé leur pouvoir dans d'innombrables cas et ont soulagé des quantités d'enfants qui, sans les bons effets de cette composition, auraient continué d'être malingres et faibles.

— Rien, rien, rien ! Encore une fois, sortez d'ici !

Il haussa les épaules et répondit :

— Ici, c'est moi qui commande et qui ordonne.

— A votre tour, Joseph Gallot, prenez garde !

— A quoi ?

— A ce qui peut vous arriver.

— Je t'ai dit que je ne reculai devant rien.

— Moi, je suis prête à me défendre ! s'écria la jeune fille, en se redressant superbe d'énergie et prenant une attitude menaçante.

Elle avait plongé sa main dans la poche de sa robe et en avait retiré une paire de ciseaux.

— Eh bien, nous allons voir, grogna le serrurier, qui ne voyait pas que la main de la jeune fille était armée.

Il se ramassa sur lui-même, un éclair fauve traversa son regard et il s'élança d'un bond sur Marie, qui épiait ses mouvements et attendait de pied ferme et avec une résolution désespérée.

Le misérable renversa les chaises dont la jeune fille s'était fait un rempart ; mais avant qu'il ait eu le temps de la saisir à bras-le-corps, elle avait levé le bras, tenant écartées les lames de son arme.

Elle frappa.

Gallot se rejeta en arrière en faisant entendre un rugissement de bête féroce.

La lame pointue des ciseaux s'était enfoncée dans son oeil.

Un sang noir, mêlé à une matière visqueuse, s'échappait de l'horrible blessure, et l'oeil crevé était presque complètement sorti de l'orbite.

Le malheureux, hurlant, rugissant de douleur, chancela, tourna un instant sur lui-même, puis s'abattit lourdement, comme un aigle atteint par le plomb du chasseur.

Pendant un moment, il se tordit convulsivement, pareil à un reptile blessé ; puis, la face sur le parquet, les poings crispés, il ne fit plus un mouvement. Il avait perdu connaissance. Néanmoins son corps et ses membres étaient secoués par une sorte de tremblement, qui révélait une violente irritation des nerfs.

La jeune fille resta quelques instants les yeux hagards, comme hébété, ne se rendant pas compte de ce qui venait de se passer.

Enfin, elle revint au sentiment de la réalité. Alors des larmes jaillirent de ses yeux. Elle était terrifiée de son action et peut-être avait-elle des regrets.

Elle s'approcha de son oncle, et, pensive, le front courbé, les yeux fixés sur cet homme qu'elle venait de terrasser, de tuer peut-être, elle se sentit frissonner jusque dans la moelle des os.

— Et, pourtant, murmura-t-elle, c'est lui qui l'a voulu, je me suis défendue !

Que devait-elle faire ? Elle ne le savait pas.

Eperdue, affolée, elle s'habilla. Son idée fixe était de se sauver de cette maison maudite, d'aller se cacher n'importe où. Elle entra dans le cabinet pour prendre son chapeau ; c'est alors qu'elle vit comment son oncle avait pu pénétrer dans sa chambre. Après avoir réparé, dans l'obscurité, tant bien que mal, seulement par le toucher, le désordre de sa chevelure

et mis son chapeau, elle sortit du cabinet. Elle agissait machinalement, presque inconsciente.

Le blessé était revenu à lui ; Marie le vit se soulever, se mettre sur son séant, et regarder autour de lui, cherchant à distinguer les objets. Il poussait des plaintes sourdes ; il y avait dans sa gorge un gargouillement de sons rauques.

La jeune fille fut reprise d'une épouvante folle ; elle se renfonça dans le cabinet, franchit la porte ouverte par Gallot, traversa le salon, gagna l'antichambre, ouvrit la porte de l'appartement, la referma derrière elle et descendit précipitamment l'escalier noir.

— Cordon, s'il vous plaît.

Le concierge, à peine réveillé, par habitude, tira le cordon.

Marie s'élança dans la rue, montant la rue. Arrivée sur le boulevard Poissonnière, très essoufflée, elle s'arrêta pour reprendre haleine. Cependant l'air de la nuit avait rafraîchi son cerveau, un peu calmé son agitation.

— Où vais-je donc ? se demanda-t-elle.

Elle ne connaissait bien, à Paris, qu'une personne, une femme d'une trentaine d'années, née comme elle à Longereau. Celle-ci était modeste et demeurait rue de la Chaussée-d'Antin. Malgré la différence d'âge, Marie Sorel et Charlotte Pinguet étaient liées d'amitié. Elles se voyaient aussi souvent que possible, et quand Marie sortait le dimanche, c'était toujours avec Charlotte qu'elle allait se promener au bois de Vincennes, au bois de Boulogne ou dans les environs de la ville où les sites sont si beaux, si pittoresques et si délicieusement agrémentés de fleurs et de verdure.

Marie ne pouvait aller demander asile qu'à son amie Charlotte.

Elle se dirigea donc vers la Chaussée-d'Antin.

Il était près de deux heures du matin quand elle sonna à la porte de la modiste. Celle-ci, réveillée par le bruit de la sonnette, se leva, alluma une bougie, passa un jupon et vint à la porte demander :

— Charles, est-ce que c'est toi ?

Charles Pinguet, le mari de Charlotte, était voyageur de commerce et parti en tournée depuis trois semaines.

— Non, Charlotte, répondit la jeune fille, c'est moi, Marie, ouvre-moi.

La clef grinça dans la serrure, la porte s'ouvrit toute grande et les deux amies tombèrent dans les bras l'une de l'autre. Marie se mit à pleurer à chaudes larmes.

— Viens, lui dit Charlotte, l'entraînant.

Quand elles furent dans la chambre à coucher, la modiste fit asseoir sa jeune amie, et après l'avoir regardée attentivement :

— Maintenant, dit-elle, tu vas m'apprendre pourquoi tu es venue ici à une pareille heure ; que se passe-t-il donc chez vous ?

La jeune fille raconta dans ses moindres détails le drame de la nuit.

Charlotte était devenue blême de terreur.

— Quel brigand que cet homme-là ! s'écria-t-elle emportée par l'indignation.

— Comme tu vois, Charlotte, je n'ai fait que me défendre ; mais je l'ai

grièvement blessé, je crois bien lui avoir crevé un oeil.

— Tant pis pour lui, il n'a pas encore tout ce qu'il mérite.

— Charlotte, j'ai peur.

— De quoi ?

— D'être mise en prison.

— En prison, toi ! En prison pour t'être défendue contre un misérable gredin qui voulait te déshonorer ! Allons donc ! Sois tranquille, ma petite Marie, le scélérat se gardera bien de dire à qui que ce soit ce qui s'est passé entre toi et lui ; il sait bien que c'est lui et non toi que la justice frapperait. S'il a l'oeil crevé, il ne se vantera point d'avoir été éborgné par les ciseaux d'une vaillante petite ouvrière qui ne voulait pas permettre à un infâme de la souiller.

Ah ! le gueux ! Ah ! le vaurien ! Ah ! le monstre ! Est-il assez canaille ! Il ne m'est jamais revenu cet homme-là ; je lui trouvais un air sournois, faux, hypocrite ; sa face était sinistre et son regard fatal. Qu'est-ce que je te disais dernièrement encore ? Je te disais : Ma petite Marie, tiens-toi sur tes gardes, méfie-toi de ton oncle. Tu vois si je me trompais !

— Oh ! je ne l'aurais jamais cru capable d'une chose pareille.

— Tu es jeune, et tu ne sais rien encore de la vie. Mais je te le dis, il y a des hommes qui ne valent pas grand-chose ; ce sont ceux-là qui font valoir la qualité des autres.

Maintenant, qu'est-ce que tu vas faire ? J'espère bien que tu ne vas pas retourner chez ce misérable.

— Oh ! j'aimerais mieux m'aller jeter dans la Seine.

— Je comprends ça.

— Je sais travailler, je trouverai de l'ouvrage.

— Dans un atelier peut-être. Mais un atelier n'est pas ce qui te convient ; tu serais là avec des femmes qu'une jeune fille comme toi ne peut pas fréquenter. Et puis la curiosité s'en mêlerait, on voudrait savoir pourquoi tu as quitté ton oncle, tu seras le point de mire des moqueries, d'un tas de mots au gros sel ; car si innocente que tu sois, ton aventure se tournerait contre toi.

— Pourtant, Charlotte, il faut que je fasse quelque chose.

— Certainement ; mais je m'occuperai de cela et je ne serai pas longtemps, je pense, sans te trouver une place.

— Je ne peux plus compter que sur toi.

— Mon amitié ne te fera pas défaut.

— Je ne peux plus retourner chez mon oncle, et j'y ai laissé mes effets et tout mon linge.

— Il faudra bien qu'il rende tout ; j'en fais encore mon affaire. Nous laisserons passer la journée de demain, et après-demain M. Joseph Gallot aura ma visite ; gare à lui, s'il ne marche pas droit. Il rendra tout. Tu as de l'argent ?

— Quelques centaines de francs à la caisse d'épargne. Mon livret est dans un tiroir de la chambre où je couchais avec d'autres objets.

— Et la somme assez importante qui te vient de Longereau ?

— Tu sais comment je l'ai employée.

— Oui, mais cet argent t'appartient, il faut qu'il te soit rendu.

— Non, non, je ne le réclame pas; ce serait des histoires à n'en plus finir; je ne veux avoir aucun démêlé avec cet homme. J'aime mieux perdre. Charlotte hocha la tête.

— Au fait, dit-elle, il serait probablement difficile à retrouver ton pauvre argent. Depuis que sa femme est morte, Gallot ne travaillait plus; il se grisait moins, mais il jouait davantage.

Les deux jeunes femmes avaient grand besoin de repos, Marie surtout, après les violentes secousses qu'elle venait d'éprouver. Elle partagea le lit de son amie.

Charlotte Pinguet ne s'était pas trompée en disant que Gallot ne se vanterait pas d'avoir reçu de sa nièce un coup de ciseau dans l'oeil.

Le misérable passa le reste de la nuit dans d'atroces souffrances. Le jour venu, l'oeil caché sous un mouchoir, il se rendit chez un médecin à qui il raconta qu'il avait glissé sur le parquet et était tombé, la figure sur une paire de ciseaux ouverte et si malheureusement placée qu'une des lames lui était entrée dans l'oeil.

Après avoir examiné la terrible blessure, le médecin le renvoya chez un célèbre oculiste dont il lui donna l'adresse.

Gallot rentra chez lui avec un bandeau d'étoffe noire, qui maintenait et couvrait un emplâtre.

A ceux qui l'interrogèrent, il réédita le conte qu'il avait fait aux deux médecins.

Pour expliquer la disparition de sa nièce, il dit à la servante et aux ouvrières que Marie s'en était allée, comme une sans coeur, à la suite d'une assez vive discussion à propos d'argent, qu'ils avaient eue ensemble.

Les ouvrières crurent ce qu'elles voulurent. Mais quand elles se trouvèrent seules elles se dirent que dans un mois il n'y aurait plus un ourlet à coudre dans la maison.

Heureusement, on était en pleine bonne saison, et, sans perdre de temps, il fallait chercher du travail dans un autre atelier.

Ce que préoyaient les ouvrières devait forcément se réaliser. L'une après l'autre, les clientes allaient disparaître.

Comme elle l'avait dit à sa jeune amie, Charlotte Pinguet se présenta chez Gallot et, le verbe haut, réclama ce qui appartenait à Marie Sorel.

Dabord, il voulut faire le récalcitrant; mais il changea vite d'attitude quand Charlotte parla d'aller trouver le commissaire de police.

— Voyons, voyons, fit-il, Marie ne veut donc pas revenir?

Charlotte répondit par un haussement d'épaules significatif.

— On a besoin d'elle ici, ça ne va plus aller, hasarda-t-il encore.

— Ne vous plaignez pas, monsieur Gallot, répliqua la jeune femme, accompagnant ses paroles d'un regard foudroyant, vous n'avez pas du tout ce que vous méritez.

Il n'osa plus rien dire.

Charlotte put alors, aidée par la bonne, remplir deux malles et faire des paquets de tout ce qui appartenait à la jeune fille et qu'elle allait faire transporter rue de la Chaussée-d'Antin.

La domestique n'avait pas été sans adresser à Charlotte plusieurs questions auxquelles la jeune femme avait invariablement répondu:

— Demandez cela à M. Gallot.

Se conformant au désir de Marie, Charlotte n'avait point parlé au serurier de la somme relativement importante avancée par la jeune fille, et Gallot n'en avait pas soufflé mot. Si ce sujet délicat eût été abordé, il aurait été certainement fort embarrassé.

En somme, tout s'était arrangé ainsi que la jeune fille l'avait souhaité.

Maintenant, il s'agissait de trouver quelque chose à faire. Le voyageur de commerce allait revenir à Paris et elle ne pourrait plus demeurer avec Charlotte, qui n'avait qu'un très petit logement.

Mais Charlotte, comme elle l'avait promis, s'occupait de placer son amie.

Elle avait parmi ses clientes, la patronne d'une grande maison de confiserie du quartier Vivienne. Elle lui parla de Marie Sorel. Le jour de l'an approchait, le moment était propice. La dame demanda à voir Marie, qui lui fut présentée et n'eut pas de peine à lui plaire et à se faire agréer. Ce à quoi l'on tient tout particulièrement dans ces maisons de détail, c'est à la jeunesse, à la beauté, à l'élégance, à la bonne tenue des demoiselles, qui doivent être constamment en rapport avec le public.

Comme elles ont la tête nue, il faut qu'elles aient de beaux cheveux et sachent se bien coiffer; il faut de jolis yeux, qui entraînent le client à la dépense; il faut de belles dents pour rendre plus gracieux le sourire oblige.

Marie avait cela et plus encore.

Par exemple, elle ne savait rien, absolument rien du métier; mais il ne faut pas un long apprentissage pour connaître tels et tels bonbons, savoir les mettre en cornets, les envelopper, les ficeler avec des faveurs de couleurs variées. Avant qu'on arrivât à la fin de l'année, elle serait une demoiselle de magasin accomplie.

Mais plus la jeune fille a de beauté, de grâce, de distinction, plus sont grands les périls auxquels elle est sans cesse exposée. Elle est assiégée par messieurs les don Juan du boulevard, et, si son coeur n'est déjà donné, il faut qu'elle ait une vertu bien solide pour ne pas se laisser prendre aux belles paroles d'un de ces audacieux séducteurs.

Marie était à peine investie de ses fonctions de demoiselle de magasin lorsque le comte Maxime de Rosamont la vit et aussitôt la désira. Dès lors le jeune homme, sous le nom de Lucien Gervois, devint le plus assidu client de la maison. C'était deux fois et même trois fois chaque jour qu'il venait acheter. Il demandait toujours Mlle Marie, il ne voulait être servi que par elle. Ils échangeaient quelques paroles. Le jeune homme était gracieux, aimable, avait de longs regards expressifs qui avaient d'abord troublé Marie et auxquels elle s'était vite habituée.

Elle n'avait pas été longtemps à voir qu'elle était l'objet d'une attention toute particulière du jeune homme. Cela fit naître en son cerveau un nombre de pensées que sut exploiter une imagination ardente. Marie, dont le coeur était jusqu'alors resté fermé

QUALITE... VALEUR... ET SURTOUT VOTRE SATISFACTION

DESJARDINS pour vos fourrures !

● qualité renommée
en laquelle vous
pouvez avoir —
entière confiance !

● élégance suprême !

● BAS PRIX
à votre portée !



FACILITES DE PAIEMENT
ACCORDEES SUR DEMANDE



DESJARDINS
Chas. Desjardins & Cie, Limitée

1170, rue SAINT-DENIS

AJUSTEMENT PARFAIT
GARANTI SANS ESSAI
SUR MANTEAUX FAITS
SUR MESURE

FRS. DESJARDINS... Président

UN BON CONSEIL:

Achetez LE FILM

de décembre

COUPON D'ABONNEMENT

LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement au magazine de vues animées LE FILM. 50c pour 6 mois ou \$1.00 pour 1 an.

Nom

Adresse

Ville

POIRIER, BESSETTE CIE, Ltée
975, rue de Bullion, Montréal, Canada.

TOUTES LES NOUVELLES
DU CINEMA FRANÇAIS ET
AMERICAIN

52 PAGES AU LIEU DE 36

75 PHOTOS AU LIEU DE 50

UN JOLI ROMAN D'AMOUR
COMPLET PLUS LONG

En décembre:

La Déclaration

Par Christian Dée

aux provocations de l'amour, arrivait à cet âge où la jeune fille éprouve l'impérieux besoin d'aimer; elle était mûre pour l'amour; elle aimait celui qu'elle appelait Lucien Gervois, elle l'aimait de toute la force de son jeune cœur, comme on aime la première fois, ardemment, sans réserve.

Quand il tardait à arriver, aux heures où il avait l'habitude de venir, elle l'attendait, préoccupée, inquiète; et dès qu'il paraissait, son beau visage s'épanouissait, le bonheur brillait dans ses yeux; c'était le soleil dans son cœur.

Il ne fut pas difficile au jeune homme de s'apercevoir qu'il était aimé; il n'avait plus qu'à se féliciter de son succès et à compléter son triomphe.

La jeune fille avait loué une chambre d'hôtel rue de Provence, à une faible distance de la maison où demeurait son amie Charlotte. Mais obligée de se rendre de bonne heure au magasin et revenant tard le soir, elle ne voyait plus que très rarement la modiste.

Elle ne lui parla point de Lucien Gervois. Si elle se fût confiée à son amie, il est probable que celle-ci l'aurait mise en garde contre le danger qui la menaçait et défendue contre elle-même.

Mais il y a des fatalités; il arrive toujours ce qui doit arriver.

Le soir et souvent le matin, dans le trajet du boulevard à la rue de Provence et *vice versa*, Marie rencontrait Lucien; ils causaient, se pressaient les mains. Ce que Lucien disait à Marie la ravissait; c'était un poison qui descendait dans son cœur, mais comme elle le trouvait doux et agréable, ce poison habilement distillé par de trompeuses paroles!

Bientôt ils se donnèrent des rendez-vous: Marie était allée trop loin, elle ne pouvait plus se défendre. Seule au monde, entièrement libre de ses actions, elle se donna à l'homme qui était venu combler le grand vide de son cœur.

Elle avait déjà quitté le magasin de confiserie et venait de s'installer rue de Chabrol lorsque Charlotte Pinguet apprit, avec autant de douleur que de stupéfaction, la chute de sa jeune amie.

Ainsi avait commencé ce joli duo d'amour, tout parfumé de poésie et d'idéal, tout rempli de beaux rêves, dont le lecteur connaît le brusque et terrible dénouement.

Hélas! comme la plupart de ces idylles amoureuses, il n'avait pas duré longtemps.

IX—LE CHARBON

Marie Sorel, la pauvre abandonnée, avait résolu d'en finir avec la vie, se figurant qu'elle guérirait ainsi André Clavière, son ami d'enfance, du fatal amour qu'elle lui avait inspiré et le délivrerait à jamais de l'horrible pensée du suicide.

Comme nous l'avons dit, elle ne songeait plus à son enfant; le senti-

ment de sa prochaine maternité n'avait plus d'action sur elle.

Tout l'après-midi, elle réfléchit froidement à l'acte de femme désespérée qu'elle allait accomplir. Au lieu de lui faire comprendre que le suicide, de quelque manière qu'on l'envisage, est un crime commis sur soi-même, souvent un acte de démence ou une lâcheté, ses réflexions la fortifièrent, au contraire, dans sa funeste résolution.

La maheureuse s'était dit que la mort la plus douce était celle par asphyxie. Elle voulait mourir par le charbon.

Un peu avant la nuit, ayant un seau de fer battu à la main et un panier à son bras, elle descendit.

La concierge l'arrêta au passage.

— Où donc allez-vous ainsi, mademoiselle Marie?

— Vous le voyez, madame Durand, aux provisions.

— Quoi, vous allez chercher du charbon; est-ce que vous ne pouvez pas faire dire au charbonnier de vous en monter?

— Oh! cela ne me coûtera pas beaucoup, puisque je sors pour faire d'autres achats.

— Mademoiselle Marie, vous êtes toujours bien pâlotte, et je crois bien que vous avez encore pleuré.

— Mais, je vous assure...

— Allons, c'est bon, je vois bien et je sais bien que vous avez un gros chagrin; mais il ne faut pas vous tourmenter, ni trop vous effrayer des mauvaises choses de la vie. Hélas! en ce bas monde, tout n'est pas couleur de rose; j'en sais quelque chose, moi, qui ai été riche autrefois, et qui devrais aujourd'hui rouler carrosse, au lieu de balayer des escaliers et de tirer le cordon. C'est comme ça la vie; on a des malheurs et, patatra, on dégringole. Et il n'y a pas à dire, mon bel ami, il faut qu'on se fasse à ces choses-là.

Vous êtes jeune, mademoiselle Marie, vous avez loin à regarder devant vous. Allez, les mauvaises heures passent vite pour ceux à qui il est réservé tant de beaux jours. Ah! la jeunesse, la jeunesse! C'est tout, la jeunesse.

A propos, j'espère que vous en avez eu aujourd'hui de la visite. Oh! je ne parle pas du premier monsieur; je suis sûre qu'il ne vous a pas été agréable. Mais l'autre... M. André Clavière.

— Vous savez son nom?

— Mais oui, mais oui, et je sais mieux encore: je sais qu'il a une grande amitié pour vous.

— Vous avez donc causé avec lui?

— Certainement, et je vous assure que j'ai su l'apprécier. Ah! en voilà un qui vaut quelque chose! Quel bon et gentil garçon! Rien qu'à le voir on a envie de lui sauter au cou et de lui mettre un gros baiser sur chaque joue.

C'est poli, c'est aimable, c'est riche, savant jusqu'au bout des ongles et pas fier du tout. Ça cause avec une pauvre portière comme moi ni plus ni moins qu'avec une marquise et ça vous embrasse dans la rue les gosses en leur donnant des sous.

— Ah! vous l'avez vu embrasser des enfants?

— Aujourd'hui même, quatre, cinq, six, après la visite qu'il vous a faite. Tout de même, il est joliment resté

longtemps avec vous. J'ai compris, moi, ne le voyant toujours pas descendre, que vous aviez du plaisir à causer ensemble. Vous vous connaissez depuis longtemps?

— Oui, depuis longtemps.

— C'est, paraît-il, un ami d'enfance?

— Oui. Ma mère a été sa nourrice; il avait huit ans lorsque je suis venue au monde; il m'a portée dans ses bras, il m'a bercée...

— Voilà qui prépare bien à l'amitié.

— C'est vrai.

— Tenez, mademoiselle Marie, M. André ne m'a pas dit ses secrets, mais, je sais voir, j'ai, voyez-vous, l'oeil malin; je crois que l'amitié de ce beau jeune homme, qui vous a portée dans ses bras, qui vous a bercée est d'une nature toute particulière. Enfin je crois que cet ami d'enfance pourrait bien devenir pour vous...

La concierge fit une pause, regarda la jeune fille avec un sourire drôle et ajouta:

— Un mari!

Marie ne put s'empêcher de tressaillir.

— Ne vous imaginez pas cela, madame Durand, répliqua-t-elle.

— C'est bon, c'est bon, fit la femme, je sais ce que je pense et ce que je dis; laissons venir et nous verrons.

Un pli sombre s'était creusé sur le front de la jeune fille.

— Je vous écoute, dit-elle, et je ne fais pas mes commissions. Il est tard, la nuit vient; je vous quitte madame Durand. Bonsoir.

— Oh! j'espère bien que vous me le direz, le bonsoir, tout à l'heure, quand vous reviendrez, avant de monter chez vous.

Marie n'avait pas à aller ailleurs que chez le charbonnier. Elle fit remplir son seau de charbon, acheta en plus un quart de braise qu'elle mit dans son panier, enveloppé de papier; elle paya et donna vingt-cinq centimes à la petite fille du charbonnier, accompagnés d'une petite tape sur la joue.

— Mademoiselle, on va vous monter ça, dit la charbonnière.

— Non, non, merci; ce n'est pas bien lourd.

Quand elle passa devant la loge de la concierge, celle-ci avait une assez vive discussion avec un locataire en retard de deux termes et que le propriétaire faisait prévenir que son congé allait lui être signifié par ministère d'huissier.

Mme Durand ne vit point Marie, qui remonta chez elle sans avoir à répondre à des questions qui l'auraient peut-être embarrassée, surtout si la perspicace concierge avait remarqué que c'était en dehors de ses habitudes que la jeune fille avait acheté une si forte mesure de charbon.

Marie, craignant qu'une visite quelconque et inattendue ne vint la déranger, avait tout d'abord caché ses matières combustibles dans sa petite cuisine. Ensuite, tout en préparant les bourrelets qu'elle voulait mettre aux portes et aux fenêtres, afin de supprimer l'air venant du dehors, elle attendit que tous les locataires fussent rentrés et que le silence se fit dans la maison, complet.

Elle ne savait pas que l'air que nous respirons et qui nous fait vivre est composé de vingt et une parties d'oxygène mélangé de soixante-dix-

neuf parties d'azote, et que la combustion du charbon peut produire suivant qu'elle est plus ou moins active, de l'acide carbonique ou de l'oxyde de carbone; elle ignorait également le changement de composition que subit l'air par suite de l'absorption de l'oxygène remplacé dans l'atmosphère par les gaz carboniques.

Mais elle avait entendu dire ou avait lu dans les journaux que l'asphyxie par la combustion du charbon ne pouvait se produire et être complète qu'autant que l'air ne pénétre plus dans la pièce où le feu est allumé.

Il était plus d'une heure du matin lorsque, après avoir apporté dans sa chambre le réchaud de la cuisine, la braise et le charbon, elle se mit en devoir de placer les bourrelets et des morceaux d'étoffe qu'elle enfonçait dans les jointures et les fissures à l'aide de la lame d'un couteau. La plus petite fente par où l'air pouvait passer était soigneusement bouchée Et, pour qu'un tirant d'air ne pût s'établir par la cheminée, elle remplit l'âtre de vieux linge jusqu'au tuyau montant vers le toit.

Ce premier travail terminé,—il avait pris du temps,—elle se mit à sa toilette. Elle ne voulait pas qu'on la trouvât morte sur son lit comme une cendrillon.

C'était une suprême coquetterie de jeune fille, laquelle est si commune chez les poitrinaires, la coquetterie dans la mort.

Marie se lava à grande eau le visage et les mains; elle dénoua ses beaux cheveux qui tombèrent en cascade sur ses épaules et jusqu'à sa ceinture, la couvrant comme un manteau. Elle se peigna et se coiffa avec un goût exquis. Elle changea complètement de linge, glissa ses pieds dans ses meilleures bottines, mit ses plus beaux jupons blancs et acheva de s'habiller avec une robe de cachemire noir à larges plis, qu'elle avait faite elle-même et qui lui allait à ravir. Sur son col blanc ressortait un étroit ruban de velours auquel était attachée une petite médaille d'argent, souvenir de sa première communion.

Il ne lui restait plus qu'à mettre ses manchettes; c'était pour tout à l'heure, quand le feu serait allumé.

Malgré sa pâleur et un peu d'égarement dans les yeux, elle était délicieusement belle dans sa mise en même temps simple et élégante.

A la voir, nul n'aurait pu supposer qu'elle marchait vers la mort; on aurait dit plutôt qu'elle était prête à se rendre à une fête.

Cependant elle avait enlevé ses boucles d'oreilles et retiré ses deux bagues de ses doigts. Pourquoi? Peut-être était-ce chez elle un raffinement de coquetterie.

Toutes ses dispositions étaient prises, tout était préparé.

Le réchaud, d'une grandeur moyenne, était placé au milieu de la chambre; elle mit au fond la moitié d'un journal, qu'elle recouvrit de braise. Sans hésitation, sans un tremblement, sans pousser un soupir, elle mit le feu au papier, et bientôt après la braise fut entièrement embrasée. Alors, avec des pincettes, elle mit le charbon sur la braise rouge, morceau par morceau, d'abord, les croisant puis les élevant en dôme.

Il y avait des pétilllements, de petites explosions suivies d'un jaillissement d'étincelles. A son tour le charbon s'enflammait. A travers les morceaux noirs encore, passaient en tous sens des flammes courtes, lécheuses, bleues, cuivrées, jaunâtres, et une légère fumée s'élevait au-dessus du réchaud.

En arrangeant son charbon comme elle l'avait fait, elle ne pouvait pas deviner que la combustion allait être active, et que les petites flammes sortant du réchaud étaient dues à l'oxyde de carbone brûlant lui-même au contact de l'air et se transformaient en acide carbonique.

Marie se lava de nouveau les mains, se nettoya les ongles et mit ses manchettes.

Elle entendait dans la rue le bruit des voitures des laitiers, et celui plus sourd des premiers camions qui passaient.

Quelle heure pouvait-il être? Elle ne le savait pas. Sa pendule ne marchait pas et sa montre, qui n'avait pas été remontée depuis l'avant-veille, s'était arrêtée.

Elle alla à la fenêtre, écarta les rideaux, et, à travers les lames des persiennes, elle vit les lueurs du crépuscule. Dans quelques instants le jour allait paraître.

— Comme tout cela m'a pris du temps, murmura-t-elle. Et après la mauvaise nuit que j'ai passée hier, je ne me sens point fatiguée, pas la moindre envie de dormir.

Elle eut un sourire doux et triste.

— Il va venir le sommeil, et cette foi, je dormirai longtemps, et le bruit des lourds camions ne me réveillera pas.

Elle avait de l'oppression, elle sentait quelque chose de lourd sur ses yeux.

— Voilà que ça commence, se dit-elle.

Elle se mit sur son lit, allongea les jambes, arrangea ses jupons, la jupe de sa robe et laissa tomber sa tête de côté, au milieu de l'oreiller, la figure tournée vers la porte.

Elle était bien ainsi pour mourir.

Au bout d'un temps assez long, elle éprouva un malaise indéfinissable. Elle se sentait prise d'une lassitude extrême, il lui semblait que, le voulût-elle, il lui serait impossible de se mouvoir; elle était brisée, comme anéantie. Ses oreilles bourdonnaient, la respiration devenait de plus en plus difficile, et, sur son front couvert de sueur, elle sentait un poids énorme qui l'écrasait.

La tête lui tournait, elle croyait voir les objets se renverser et tout danser devant ses yeux.

Presque subitement, à cet état de malaise et de vertige succéda une demi-somnolence qu'accompagna une sensation de bien-être infini. Il lui sembla qu'elle était enveloppée de ouate. Sa pensée, qu'elle ne pouvait plus fixer, s'échappait et se perdait dans le vague, et elle sentait son corps doucement bercé, enlevé par des mains invisibles et transporté dans une atmosphère fraîche, bienfaisante, inondée de rayons lumineux et parfumée d'enivrantes senteurs.

Elle ne dormait pas encore.

Elle était seulement dans cet état d'accablement général et de torpeur qui ressemble à une demi-syncope.

Soudain, au milieu d'une illumination féérique, produite par une quantité innombrable de cierges allumés, elle se vit dans l'église de Longereau. Le prêtre, à l'autel, couvert des ornements sacerdotaux, chantait, accompagné de fraîches voix de jeunes filles et des sons harmonieux et sonores de l'orgue. Elle chantait aussi avec ses compagnes. Elle était vêtue de blanc, avait sur la tête, posée sur ses cheveux, une couronne de roses blanches, et le voile de mousseline claire qui l'enveloppait tombait sur ses pieds. Elle faisait sa première communion. Son père était là, grave, recueilli, à sa place habituelle, du côté des hommes. Sa mère aussi était là, versant des larmes de joie, qu'elle cachait en mettant sur sa figure son livre de messe ouvert.

Elle aspirait l'odeur de l'encens dont la fumée montait en spirales à la voûte du temple. Et tout à coup, à l'élévation, après un silence, quand tous les fronts étaient courbés, des milliers de voix venant du ciel se faisaient entendre. C'était le céleste concert des joies ineffables, le concert des anges.

Le silence se faisait de nouveau. Mais pourquoi ce jour était-il si beau pour Marie? Pourquoi ce soleil de mai était-il plus éclatant que jamais? Pourquoi aux arbres une si belle verdure qu'elle croyait la voir pour la première fois? Pourquoi les fleurs avaient-elles de si doux parfums? Pourquoi les oiseaux chantaient-ils comme ils n'avaient jamais chanté? Pourquoi dans l'air tant de joie et de bonheur?

Ah! pourquoi, pourquoi!

C'est que, sur le seuil de l'église, au moment où elle y entra, conduite par sa mère, un jeune homme de vingt ans, qu'elle n'avait pas vu depuis longtemps, s'était trouvé devant elle et lui avait mis dans la main un livre à fermoir d'argent, à dos d'ivoire, avec couverture de velours blanc, ayant un écusson sur lequel on lisait, incrusté en lettres d'or, le mot: Marie.

Ce jeune homme, qu'elle ne s'attendait pas à voir et qui venait ajouter par sa présence, à la beauté, à la splendeur de ce jour de fête, c'était André Clavière, son ami d'enfance, son frère. Le matin, n'avait-elle pas pleuré en pensant à lui et en se disant:

— Il ne sera pas là!

Et il était venu, et une grande partie de cette journée, elle la passerait avec lui.

Ce n'était pas un rêve, ni même une véritable hallucination, c'était un souvenir du passé que le temps n'avait pas effacé et qui se représentait à elle.

Quelles pouvaient être alors les pensées de la jeune communiant? Nul ne saurait le dire. Dès la première enfance jusqu'au déclin de la vie, le cœur de la femme est insondable, comme l'infini; tout y est mystère. C'est l'inconnu.

Un second tableau succéda au premier. La tête travaillait toujours.

Marie passait devant une rangée de cercueils ouverts; là, étaient couchés les morts qu'elle avait connus, aimés; son père, sa mère, sa marraine, des oncles, des tantes, des cousins, des cousines, d'autres encore. Elle s'arrêtait un instant devant chaque cercueil

N'oubliez pas que

BOVRIL

VÉRITABLE THÉ DE BOEUF

20FM

DONNE SANTÉ ET FORCE

INSOMNIE?

Il se peut que vous soyez nerveux, irritable et déprimé, vous pouvez souffrir d'indigestion et de maux de tête; mais le symptôme le plus marquant est l'insomnie. Le traitement indiqué est la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs, parce qu'elle restaure la santé et fortifie le système nerveux.

NOURRITURE du Dr. CHASE
pour les Nerfs



Nouvelle édition plus complète

LE CHIEN

Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de police.

Dressage du chien de traîneau. Traitement de ses maladies.

175 ILLUSTRATIONS

Prix: \$1.25 En vente partout ou chez l'auteur

ALBERT PLEAU

Saint-Vincent de Paul (Comté Laval), P. Q.



Dans LA REVUE POPULAIRE

du mois de Janvier, vous lirez:

L'Enlèvement

par

Dyvonne

de Jadette

COUPON D'ABONNEMENT

La Revue Populaire

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75c pour 6 mois (Etats-Unis: \$1.75 pour 1 an ou 90c pour 6 mois) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom _____

Adresse _____

Province ou Etat _____

POIRIER, BESSETTE CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, Can.

CE ROMAN SAURA
CERTAINEMENT
PLAIRE A TOUS
NOS LECTEURS
ET LECTRICES

Aussi en vente dans tous les dépôts de journaux à 15c le numéro.



GRATIS

FORTIFIEZ VOTRE SANTE ET EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE

Toutes les femmes doivent être
belles et vigoureuses, et toutes
peuvent l'être grâce au Réfor-
mateur Myrriam Dubreuil

Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

Réformateur Myrriam Dubreuil

Engraissera rapidement les
personnes maigres

GRATIS. Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons *Gratis* notre brochure illustrée de 32 pages, avec échantillon Myrriam Dubreuil.

Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Correspondance strictement
confidentielle.

Les jours de bureau sont:
Jeudi et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

Boîte Postale 2353 — Dépt. 2

5920, rue Durocher, près Bernard
MONTREAL, CANADA.

Les cors et les verrues sont vilains, douloureux et irritants. Enlevez-les sûrement et rapidement avec le Liniment Egyptien Douglas.

pour contempler la figure du cadavre et à chacun elle adressait cette question:

— Est-ce que l'on est bien au ciel?

Arrivée au dernier cercueil, elle poussa un grand cri rauque, tout son corps frissonna et ses cheveux se hérissèrent.

Ce dernier cadavre était celui d'André Clavière. Il avait au milieu du front un trou profond d'où s'échappait du sang.

Ces lugubres images disparurent et Marie se trouva de nouveau transportée dans une église...

Ce n'était pas un jour de première communion; mais comme aux plus grands jours de fêtes les orgues chantaient. Il y avait devant le maître-autel un homme et une femme agenouillés. La femme était jeune, très jolie, vêtue de blanc, couverte d'un voile très long, très ample. C'était une mariée; elle avait la couronne de fleurs d'oranger et le bouquet de mêmes fleurs à son corsage. Marie ne la connaissait pas; mais au moment où, dans le marié, elle reconnaissait le comte de Rosamont, des cris d'enfant retentirent, douloureux, désespérés.

Marie s'élança vers l'endroit d'où venaient ces cris et se trouva dans une pauvre chambre où il n'y avait pour tout meuble qu'un berceau et dans ce berceau l'enfant qui criait toujours.

Cet enfant était un garçon, c'était l'enfant de Marie Sorel, le fils du comte de Risamont, abandonné par son père. Elle le prit dans ses bras et, par de tendres caresses, le consola.

Sous la chaleur de ses baisers maternels, l'enfant prenait une vigueur extraordinaire; il grandissait, grandissait encore et devenait beau comme un prince de féerie. Ce n'était plus un enfant, c'était un homme.

Pendant ce temps le charbon enflammé poursuivait son oeuvre.

Soudain, l'excitation du cerveau s'arrêta; toutes les images du rêve s'effacèrent. Plus rien.

Et pâle, les yeux fermés, la bouche entr'ouverte, Marie était immobile sur son lit de mort.

Le soleil s'était levé. La grande ville ayant pris son repos s'était remise au travail. Partout du mouvement, du bruit.

Dans la rue, sous la fenêtre de Marie, une vieille femme criait d'une voix chantante:

— Du mouron pour les p'tits, p'tits oiseaux.

A son tour, une voix de petite fille, fille, grêle et éraillée, répétait:

— Du mouron pour les p'tits, p'tits oiseaux.

Le charbon brûlait toujours.

X—CHEZ LE COMTE DE ROSAMONT

A l'heure où la malheureuse Marie Sorel s'affermissait, dans la résolution de mettre fin à ses jours, c'est-à-dire entre trois et quatre heures de l'après-midi, le comte Maxime de Rosamont causait avec son ami, le baron Raoul de Simiane, dans un petit salon de l'hôtel de Rosamont, dépendant de l'appartement particulier du comte, qu'il avait transformé en fumoir et où il recevait plus intimement ses amis.

Il y avait sur le guéridon, placé au centre de la pièce, une boîte de vieux cigares de la Havane, plusieurs flacons de liqueurs fines et, sur un plateau de vermeil, douze petits verres de Bohême admirablement ciselés.

Enfoncés chacun dans un fauteuil moelleux, les deux amis fumaient, la tête renversée sur le dossier, et lançaient au plafond des nuages de fumée qui, après avoir léché les dorures, disparaissaient par la fenêtre ouverte.

— Ainsi, dit Maxime, continuant la conversation, ta visite n'a pas eu le succès que tu espérais?

— Loin de là; Mlle Sorel s'est fortement effarouchée, a pris de grands airs et m'a carrément mis à la porte.

— Cela ne me surprend pas; d'ailleurs, je t'avais prévenu.

— Je te l'ai dit, Marie me plaît infiniment; j'ai envié ton heureux sort, car cette jeune fille était la plus adorable amie qu'on pût rêver; si tu l'avais gardée, je n'aurais certainement rien fait pour la détourner de toi, la femme ou l'amie d'un ami est toujours sacrée pour un galant homme. Mais tu te maries, tu romps avec elle, c'est me donner le droit de la prendre. Je puis te le dire, maintenant, depuis quelque temps déjà je suis hanté par le désir de la posséder, et la façon dont elle m'a accueilli ce matin, loin de produire l'effet d'une forte douche d'eau froide, rend, au contraire, mes desirs plus brûlants.

Après tout, c'est son bien que je veux. Je n'ai pas, comme toi, à me faire passer pour un chef, un sous-chef ou un employé de bureau; je suis baron, elle le sait; je suis riche, elle le sait également; je puis faire d'elle, et c'est mon intention, l'amie la plus enviée, la plus jalouée de tout Paris. Avec toi elle vivait comme une recluse, tu ne sortais presque jamais avec elle; on aurait dit que tu la cachais.

Qu'est-ce que tu as fait pour elle, toi? Presque rien. Elle n'a jamais été habillée autrement qu'une demoiselle de magasin.

— C'était dans ses goûts.

— Allons donc! Est-ce que toutes les femmes, quand elles sont jeunes et jolies surtout, n'aiment pas les bijoux de prix, les toilettes superbes?

— Elle ne voulait rien accepter.

— Parce que tu n'y savais pas t'y prendre pour offrir. Enfin elle n'était pas mise comme aurait dû l'être l'amie du comte de Rosamont, de sorte que tu ne pouvais la conduire nulle part, ni aux courses, ni à l'Opéra, ni dans aucune grande réunion publique.

Morbleu, ce n'était vraiment pas la peine d'avoir mis la main sur une aussi charmante amie.

Eh bien, tout ce qui lui a manqué avec toi, elle l'aura avec moi. J'ai tout de suite cent mille francs à dépenser pour elle. Je lui meublerai un petit hôtel dans le quartier de Courcelles elle aura chevaux à l'écurie, voitures sous la remise, une femme de chambre, une cuisinière, un cocher, un valet de pied. Je ne parle pas des toilettes et des bijoux; tu sais que je m'entends à cela et que j'aime le beau.

Je ne cacherai pas Marie, moi; j'en serai fier et je mettrai mon orgueil à la mener partout, à la faire voir.

— Voilà de beaux projets, répliqua Maxime, souriant tristement, seulement ils ne se réaliseront point.

— Pourquoi non?

— Je connais Marie, mon cher, je la connais bien. Avec elle tu perdras ton temps et tes peines. Tu ne réussiras pas.

— Nous verrons bien.

— Tu ne réussiras pas, te dis-je. Tu te tromperais du tout au tout si tu pensais que Marie a quelque ressemblance avec la Margot des Filles de marbre, et que la perspective du luxe, de ceci et de cela peut l'éblouir et troubler sa raison. Si bien que tu saches t'y prendre pour offrir, elle n'acceptera rien de toi, absolument rien.

Tu sais comment elle t'a reçu une première fois; si tu as la hardiesse de revenir sur ce que tu lui as proposé, si tu te permets de lui parler de tes projets, elle ne te répondra que par un dédain superbe, et tout ce que tu pourras obtenir d'elle, — si tu ne l'as pas déjà, — ce sera son mépris.

— Allons donc, elle est femme!

— Oui, Raoul, elle est femme; mais elle n'est pas une femme comme les autres, c'est-à-dire comme celles à qui tu voudrais qu'elle ressemblât. En elle que de dignité et de fierté! Tu ne te doutes pas de la délicatesse qu'il y a dans son coeur, de tout ce qu'il y a de véritable grandeur dans son âme!

Je me marie, ma mère le veut, l'exige, la rupture s'imposait. Je devais ce sacrifice à la jeune fille à qui je vais donner mon nom, à sa famille, à ma mère; dans l'intérêt même de Marie, j'ai fait ce que je devais. Mais je l'ai aimée, Raoul, je l'ai aimée et je l'aime encore, et je me demande si le mariage pourra étouffer cet amour dans mon coeur.

En ne lui disant point que j'étais, je l'ai trompée. Ah! bien souvent je me le suis reproché... J'ai dû prendre ce nom de Lucien Gervois pour me faire écouter, pour me faire aimer. Elle ne pouvait voir dans un chef de bureau un homme trop au-dessus d'elle.

Si elle avait su que j'étais le comte de Rosamont, elle se serait détournée de moi et ses oreilles et son coeur seraient restés fermés. Voilà pourquoi je l'ai trompée, pourquoi j'ai été condamnée à lui mentir toujours. Je l'aimais, l'amour est mon excuse.

Elle m'aimait aussi, elle, et cependant elle ne s'est pas facilement donnée. Il m'a fallu vaincre une à une ses craintes, ses susceptibilités; j'ai dû employer toutes les ressources de la diplomatie amoureuse.

— Tu étais dans ton élément, Maxime; diplomate, tu l'es; n'est-il pas question de faire de toi, prochainement, un secrétaire d'ambassade?

— Je ne sais pas encore si j'accepterai. Et cependant, comme le dit ma mère, il est temps que je fasse quelque chose.

— Ton mariage est le premier pas fait; tu seras secrétaire d'ambassade et, dans dix ans, tes amis te salueront du titre d'ambassadeur.

— Je reviens à Marie.

— Oui, revenons à elle; sais-tu, Maxime, qu'en me parlant de Mlle Sorel comme tu le fais, tu la rends mille fois plus désirable.

— Raoul, je te donne le conseil amical de ne plus penser à elle.

— Serais-tu jaloux?

(Suite à la page 35)

Nouvelles Aventures du Capitaine Jolicœur

EPISODE NUMERO 16 (FIN)



1—Le Capitaine, rescapé de sa position dangereuse, demanda aussitôt des instructions pour la poursuite des dangereux bandits.



2—L'un de ses compagnons lui prêta une monture. Le Capitaine, secondé par ces braves, était sûr du succès.



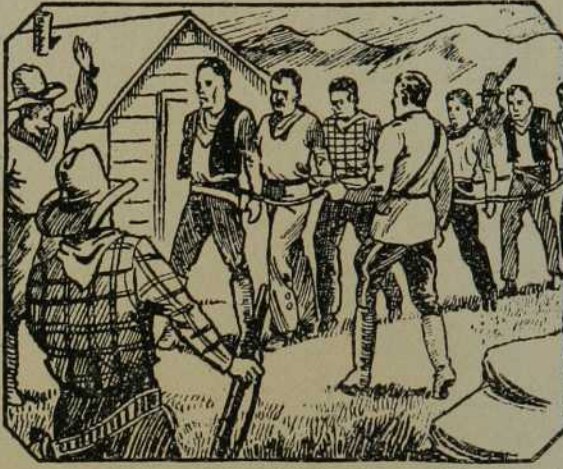
3—Après avoir envoyé un éclaireur dans le tunnel, il y pénétra avec ses hommes qui tenaient leurs revolvers en main.



4—Puis toute la troupe se précipita sur les bandits qui furent si surpris de cette attaque qu'ils ne purent se défendre.



5—Mais le Masque Noir ne voulut pas se rendre. Comme il sortait son arme, le Capitaine lui perça la main d'une balle.



6—La capture de ces bandits fut un événement important dans le pays. Les prospecteurs vivaient en paix, grâce au vaillant Capitaine Jolicœur.

VOICI UN APERÇU DE NOTRE NOUVEAU CONTE :

LA FORÊT MYSTÉRIEUSE

QUI COMMENCERA DANS NOTRE PROCHAIN NUMERO



1—Dans le pensionnat où elle étudiait, la jeune Lisette Dubord s'ennuyait beaucoup, car personne ne lui écrivait.



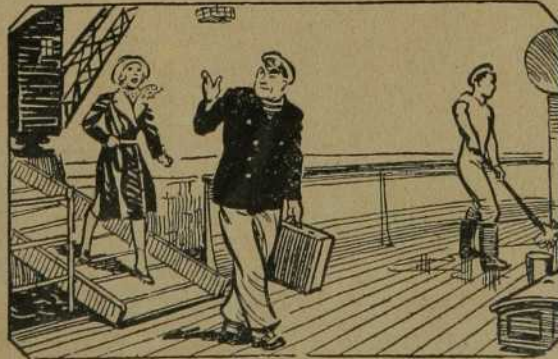
2—Son père était un explorateur célèbre. Depuis quelque temps elle n'avait plus de ses nouvelles, ce qui l'inquiétait.



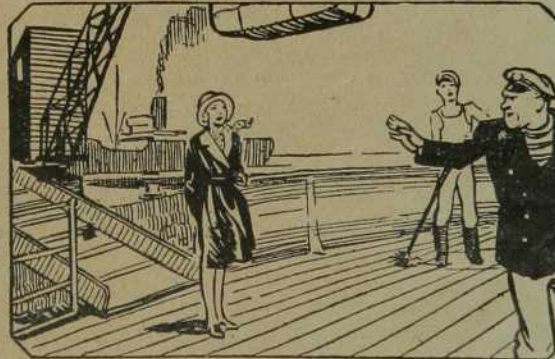
3—Profitant d'un congé, elle décida d'aller voir son oncle Pierre, un gros homme qui ne s'occupait nullement d'elle.



4—Quand elle arriva chez lui, elle fut tout étonnée de se trouver en face d'un officier de marine, à la figure brutale.



5—L'homme l'introduisit auprès de son oncle. « Ton père est en Afrique, lui dit-il et nous n'en avons plus entendu parler. »



6—Courageusement elle décida d'aller à la recherche de son père. L'oncle lui présenta l'officier qui se préparait à partir.



EPISODE NUMERO 3



1—Au moment où le jeune Aigle d'Or allait être supplicié, une troupe de Dakotas arriva à son secours.



2—En quelques instants, le village fut pillé. Le prisonnier délivré remercia vivement ses sauveurs.



3—Son père lui-même était à la tête des assaillants. Il chercha en vain le Tomahawk d'or.



4—Voyant qu'il était disparu, le chef ordonna à son fils de partir de nouveau à la recherche du talisman.



5—Après s'être restauré, le jeune Aigle d'Or monta sur un vigoureux cheval et partit encore à l'aventure.



6—C'est ainsi qu'il arriva à un endroit où les pistes de la tribu ennemie étaient encore bien visibles.



7—Il s'arrêtait au sommet de chaque élévation et scrutait l'horizon et les vallées, espérant y voir une fumée.



8—Le soir vint et il n'avait encore rien découvert. Il était découragé, car comment pourrait-il enlever le Tomahawk ?



9—Le lendemain, dès le lever du jour, il se remit en selle, confiant dans le hasard pour se guider.



10—Il savait cependant que les Indiens ne campent jamais loin d'une forêt. Cela pouvait l'aider aussi.



11—Ce fut alors avec confiance qu'il pénétra dans un bois de peu d'étendue. Ses prévisions étaient justes.



12—Dans le creu d'une vallée, à mi-chemin entre une rivière et la forêt, une fumée lente montait d'un campement.



13—Il attacha son cheval à un arbre et s'approcha prudemment. Tout à coup, il vit un lynx sur une branche.



14—L'animal se préparait à bondir sur une jeune Indienne. L'Aigle d'Or n'hésita pas à courir à son secours.



15—Sans songer au danger, il prit le lynx à la gorge et d'un mouvement brusque il le lança dans la rivière.



16—Mais il avait été cruellement déchiré. Quand il se retourna la jeune Indienne était disparue, il s'inquiéta.

(La suite de cette belle histoire dans LE SAMEDI de la semaine prochaine)

(Suite de la page 32)

— Je ne sais pas. Mais que ce soit pour ce motif ou pour un autre, je te dis encore de ne plus penser à Marie. Tu es allé chez elle aujourd'hui, tu as eu tort, et je te demande comme une prière de ne plus chercher à la voir. Pourquoi troubler la tranquillité qu'elle peut avoir, la pauvre fille, pourquoi la tourmenter? Tu n'as rien à attendre, rien à espérer d'elle, et, sincèrement, je te le dis, tu es le dernier, tu entends, le dernier qu'elle prendrait pour ami.

— Ah!

— Tu ne lui es pas sympathique.

— Qu'est-ce qui lui déplaît en moi?

— Bien des choses, peut-être; mais sûrement ton scepticisme à l'égard des femmes.

— Je n'aime pas votre ami, M. de Simiane, me disait-elle, il n'est pas permis à un homme bien élevé, à un homme qui a une mère et des sœurs, de parler de la femme comme il le fait. Il ne respecte rien et ne croit à rien. Pour lui chez la femme tout est marchandise; sa jeunesse, sa beauté, son amitié, son amour, sa conscience, sa vertu, son honneur, tout s'achète.

C'est ainsi que tu as parlé devant Marie Sorel, par forfanterie, voulant évidemment te faire plus mauvais que tu ne l'es réellement; mais il y a des choses qu'on ne doit pas dire, une réserve qu'il est bon de toujours garder.

Après cela, je te laisse à juger ce que Marie pense de toi et quelle confiance tu peux lui inspirer.

Elle est jeune, elle ne se condamnera certainement pas à vivre seule; mais, sois-en convaincu, elle n'appartiendra jamais qu'à un homme qu'elle aimera et dont elle sera sincèrement aimée.

Pauvre fille! tu me trouvais triste tout à l'heure, je pensais à elle. Que va-t-elle faire? Que va-t-elle devenir? Oh! je sais bien qu'elle ne se laissera point saisir par la misère; elle a du courage, de la volonté, elle travaillera. Mais l'on sait ce que peut gagner une femme en usant sa jeunesse et sa santé. Si je pouvais lui faire accepter un don, seulement une vingtaine de mille francs, ce qui la mettrait à l'abri de certaines éventualités de l'existence, mais elle ne voudra pas, sa fierté lui ordonnera de refuser. Et la voilà, prête à entrer dans les luttes continuelles de la vie.

J'ai fait une tentative, j'ai laissé chez elle un billet de mille francs, pour voir.

— Un ballon d'essai.

— Oui. Eh bien, je suis à peu près certain qu'elle ne touchera pas à cet argent; elle est capable de l'envoyer à l'assistance publique.

— Ou de te le renvoyer tout simplement.

— Oui si elle savait où l'adresser.

— Je comprends maintenant pourquoi elle voulait me charger de te faire parvenir une lettre.

— Une lettre?

— Toute prête, c'est-à-dire déjà écrite; sans aucun doute, le billet de mille francs était sous l'enveloppe.

Le comte hocha soucieusement la tête.

— Ainsi, murmura-t-il, je ne pourrai rien faire pour elle.

— Mais, mon cher Maxime, tu n'as rien à faire pour elle. Ce qu'il y a à faire, c'est moi qui le ferai. Plus le

siège d'une place forte est difficile, plus il y a de mérite et de gloire à s'en emparer. Tout ce que tu viens de dire ne m'a nullement découragé. Et tiens, je crois sérieusement que je deviens amoureux fou de Mlle Sorel.

Je saurai lui faire oublier les sottises que j'ai pu dire devant elle, et je ne serais plus Raoul de Simiane si je ne parvenais pas à me faire aimer... un peu.

Tu as raison, j'ai eu tort de tant me presser à lui faire une visite. J'attendrai quelques jours avant de la revoir. Et alors... ma foi, au petit bonheur.

— Je n'ai le droit de te faire aucune défense, Raoul; je t'ai prévenu et je te le dis encore, tu ne réussiras pas.

— Mon cher, tu me piques au jeu; quoi qu'il puisse m'arriver, je tenterai l'aventure.

— Mon pauvre ami, tu es toujours le même écrivain.

— Décidément, Maxime, tu n'es pas content.

— Faudrait-il donc que je t'approuvasse? répliqua le comte avec un vif mouvement d'impatience. Je t'en prie, ne me parle plus de ce que tu veux faire.

— Soit.

Il y eut un assez long silence.

Le baron jeta le bout de son cigare et en alluma un autre.

Le comte, songeur, paraissait absorbé en lui-même.

Il soupira et, reprenant la parole:

— Ce que j'ai souffert hier devant elle, Dieu seul le sait. Quelle horrible contrainte! Si je n'avais obéi qu'à mon cœur, je serais tombé à ses genoux en lui demandant pardon.

J'ai été d'une dureté inouïe; pendant tout le temps j'ai pu garder une froideur glaciale; je voyais que je lui broyais le cœur et je restais impassible. Comment ai-je pu avoir ce triste courage? Hélas! il le fallait. Je luttais contre mon cœur, contre mes sentiments honnêtes; ma force était tout entière dans mon attitude, que je condamnais. Un instant de faiblesse et je ne pouvais plus lui dire: Tout est fini entre nous, nous ne nous reverrons plus.

Pauvre Marie! Que doit-elle penser de moi?

Ah! je suis bien coupable envers elle; j'ai troublé sa vie, peut-être même lui-je à jamais brisée. Nos lois françaises ne punissent pas le séducteur, mais il y a la responsabilité morale, et souvent, presque toujours, elle est lourde.

Nous n'avons guère de conscience, nous autres hommes: séduire une jeune fille, qu'est-ce que cela? La séduction est pour nous un jeu, un passe-temps; c'est dans nos moeurs. Eh bien, c'est abominable. Quand il y a tant de femmes faciles et qui n'ont plus rien à perdre, pourquoi ne pas respecter la jeune fille honnête et pure? Mais voilà, c'est vers celle-ci que nous sommes attirés, poussés par le mépris et le dégoût que nous inspirent les autres. Eh bien, oui, oui, c'est abominable!

Et nous allons, le cœur léger, presque inconsciemment, sans penser à toutes les larmes que nous ferons verser, ne voulant pas voir tout le mal que nous causerons.

Je le vois, je le sens aujourd'hui, séduire, tromper une jeune fille, c'est

lâche! Et moi, plus que tout autre, peut-être, je suis un misérable!

Le baron de Simiane avait écouté, souriant; son regard exprimait l'ironie.

— Que veux-tu, mon cher comte, dit-il, il faut être de ton temps; la vie est la vie. Néanmoins, ajouta-t-il railleur, tes théories sont fort belles; on sent déjà en toi le mari, le père de famille; tu deviendras un patriarche.

Maxime avait laissé tomber sa tête dans ses mains.

La pensée ailleurs, il n'avait pas entendu.

A ce moment on frappa à la porte. Et avant que le comte, qui s'était redressé ait eu le temps de dire: Entrez, la porte s'ouvrit et un valet de chambre parut sur le seuil.

— Que voulez-vous? Qu'y a-t-il? demanda le comte.

— C'est un jeune homme qui désire voir monsieur le comte.

— Ah!

Le domestique s'approcha de son maître, qui prit une carte de visite sur le plateau d'argent que le valet avait à la main.

Maxime lut à haute voix:

"André Clavière.

— Je ne connais pas ce nom, reprit-il, et toi, Raoul?

— Pas plus que toi; je viens de l'entendre prononcer pour la première fois.

— Comment est-il, ce monsieur Clavière? demanda le comte au valet de chambre.

— Fort bien, monsieur le comte, malgré sa pâleur et une grande tristesse répandue sur ses traits.

— Faut-il le recevoir? fit Maxime, s'adressant au baron.

— Dame, je ne vois pas pourquoi tu le ferais congédier. Je te laisse, ajouta-t-il en se levant, je vais aller achever mon cigare dans la bibliothèque.

— Non, c'est inutile, reste.

— Comme tu voudras, fit de Simiane, qui marcha vers la fenêtre.

— Faites entrer, dit le comte au domestique.

Presque aussitôt, André Clavière fut introduit dans le fumoir.

Il ne vit pas d'abord M. de Simiane, qui était à demi caché par une tapisserie; mais celui-ci reconnut aussitôt André et eut un haut-le-cœur de surprise.

Quoique très ému, André s'avança vers le comte avec aisance.

Les deux hommes se saluèrent.

— A quoi dois-je l'honneur de votre visite, monsieur? demanda Maxime, qui examinait avec une sorte d'intérêt ce jeune homme qui lui était inconnu.

— Tout simplement pour vous remettre ceci, monsieur.

Et André tendit au comte le pli cacheté que Marie lui avait confié.

M. de Rosamont prit la lettre et ayant jeté les yeux sur l'enveloppe:

— Pardon, monsieur, dit-il d'une voix tremblante, mais cette lettre n'est pas pour moi; elle est adressée, si je lis bien, à M. Lucien Gervois.

— Oui, monsieur; mais monsieur le comte de Rosamont et M. Lucien Gervois ne font qu'une seule et même personne.

— Comment savez-vous cela?

— Je crois qu'il importe peu à monsieur de Rosamont de le savoir.

Ne Souffrez Plus!



Le Traitement Médical F. GUY

C'est le meilleur remède connu contre toutes les maladies féminines, des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les déplacements, inflammations, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de vingt-quatre pages avec échantillon du Traitement Médical F. Guy.

Consultation:

Jeudi et Samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

Boite Postale 2353 — Dépt. 2

5920, rue Durocher, près Bernard
MONTREAL, CANADA

COUPON D'ABONNEMENT

Le Samedi

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine Le SAMEDI

Nom

Adresse

Ville

POIRIER, BESETTE CIE, Ltée,
975, de Bullion, Montréal, Canada.



De Progrès en Progrès

Le Samedi

apporte chaque semaine quelque chose de nouveau à ses lecteurs et lectrices de plus en plus nombreux.

EN OUTRE du feuilleton
des contes et nouvelles
des articles variés...

Le Samedi

vous donnera un BEAU ROMAN
COMPLET en DEUX NUMEROS

A PARTIR DE LA SEMAINE PROCHAINE

Surveillez donc tout particulièrement
LE SAMEDI du 5 janvier qui sera
en vente le 29 décembre prochain.

Notre premier roman complet
en deux numéros est intitulé:

La Chanson de l'Amour

par ROSELYNE

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour
6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-
Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6
mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonne-
ment au magazine LE SAMEDI.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

POIRIER, BESSETTE CIE, Ltée, Prop.
975, rue de Bullion, Montréal, Canada



Une Belle Taille

AUX LIGNES
HARMONIEUSES

« toujours été un des charmes de la femme.
Pourquoi envier celles de vos sœurs que la
nature a mieux favorisées que vous? quand
par l'emploi des

PILULES PERSANES

vous pouvez donner à votre poitrine cette
rondeur et cette fermeté si recherchées.

Sous l'influence des Pilules Persanes, les
creux des épaules disparaissent et la gorge
se remplit d'une chair ferme et abondante.

\$1.00 la boîte, 6 boîtes pour \$5.00 dans tou-
tes les bonnes pharmacies. Expédiées franco,
par la malle, sur réception du prix.

Agents

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS
PHARMACIES MODELES GOYER
366, rue Saint-Catherine Est, Montréal.

— Vous vous trompez, monsieur,
répliqua Maxime avec vivacité, il
m'importe beaucoup, au contraire, de
savoir pourquoi vous avez découvert
ce que je voulais cacher.

— J'avais pour cela des raisons que
je n'ai pas à vous faire connaître.

— Enfin, monsieur, vous vous êtes
occupé de moi; et de quel droit?

— Du droit que prend un homme
de coeur à protéger le faible contre
le fort.

Maxime fut presque intimidé par
cette fière réponse.

Après un bout de silence:

— Puis-je vous demander, mon-
sieur, qui vous a remis cette lettre?

— Mlle Marie Sorel.

— Elle-même?

— Oui monsieur, elle-même?

— Alors, vous la connaissez?

— Oui, monsieur.

— Depuis longtemps?

— Depuis très longtemps.

— Ah! et vous êtes...

— Je suis son ami le plus fidèle et
le plus dévoué.

Maxime dévisagea André.

— Elle ne m'a jamais parlé de
vous, fit-il.

— Elle n'avait pas à vous parler
de moi.

— Vous lui avez appris, sans dou-
te, que Lucien Gervois était un nom
d'emprunt, pris par le comte de Ro-
samont?

— Je lui ai appris cela, monsieur,
et en même temps tout ce qu'elle avait
intérêt à savoir.

— C'est-à-dire?...

— Entre autres choses, le prochain
mariage de M. le comte de Rosamont
avec Mlle Louise de Noyons.

Le comte devint très pâle.

— Monsieur le comte, reprit An-
dré, j'ai été chargé par Mlle Sorel de
vous remettre cette lettre, ma mission
est terminée, je me retire.

— Veuillez attendre encore un ins-
tant, monsieur; peut-être vais-je y
avoir une réponse à faire transmettre
à Mlle Sorel.

— Je suis à vos ordres, monsieur.

D'une main fiévreuse, le comte ou-
vrit le pli où il trouva le billet de
mille francs, comme il s'y attendait,
et les quelques mots écrits par la je-
une fille, qu'il lut, secoué par un tre-
blement nerveux et ayant comme un
voile sur les yeux.

Aussitôt, avec une sorte de fureur,
il mit en même temps en pièces l'enve-
loppe, la lettre, le billet de banque,
froissa les morceaux dans ses mains
et les jeta dans la cheminée.

— Monsieur le comte, j'attends, dit
André.

— Je n'ai rien à vous dire, mon-
sieur.

André salua, et en se retournant
pour gagner la porte, il se trouva face
à face avec le baron, qui s'était
avancé au milieu de la pièce.

Le jeune homme eut un vif mouve-
ment de recul, ses yeux s'enflammè-
rent, et ses lèvres blémirent.

— Hé, hé, fit le baron d'un ton go-
guenard, il paraît que vous me recon-
naissiez?

— Il y a des figures qu'on n'oublie
plus quand on les a vues une fois.

— Ah! vraiment?

— Qu'elles soient sympathiques ou
non.

— La mienne serait-elle antipathi-
que à monsieur?

— Au suprême degré.

— En vérité, voilà qui est fâcheux.

— Ce n'est pas seulement votre fi-
gure qui m'est antipathique, monsieur
le baron de Simiane, c'est votre per-
sonne tout entière.

— Oh! désolé, désolé!... Toutefois,
je suis charmé de voir que vous sa-
vez mon nom.

— Je puis aussi vous faire connaître
le mien, monsieur le baron de Simia-
ne, riposta le jeune Bourguignon avec
hauteur, je me nomme André Clavière.

— Merci! Voilà un nom qui sonne
bien, quoiqu'il appartienne à la ro-
ture.

— Monsieur le baron de Simiane,
— le jeune homme avait soin de sou-
ligner les mots, — ce n'est pas dans le
titre qu'est la véritable noblesse, mais
dans les sentiments du coeur.

— Nous voilà édifiés, M. de Rosa-
mont et moi, répliqua le baron, tou-
jours avec une ironie mordante, nous
connaissons vos quartiers. On ne
peut que vous féliciter, monsieur Cla-
vière, tout en faisant cette remarque
que vous ne pêchez point par excès
de modestie.

— Si vous avez des leçons à don-
ner, monsieur le baron de Simiane, je
vous conseille de les garder pour
vous.

— Pourtant, monsieur Clavière,
vous me paraissez avoir grand besoin
d'en recevoir, et de plusieurs sortes.

Le comte intervint.

— Allons, messieurs, dit-il, de grâ-
ce, pas de querelle.

— Mon cher comte, répliqua le ba-
ron, nous causons, et cette conversa-
tion avec monsieur me plaît infini-
ment. Je vois, non sans une certaine
satisfaction, que M. Clavière me con-
naît bien. Sans aucun doute, Mlle So-
rel lui a parlé de moi.

— En effet, monsieur, pressée par
mes questions et sous le coup de l'in-
dignation que vous avez fait naître,
Mlle Sorel m'a répété les odieuses
paroles que vous lui avez adressées.
Oh! je sais bien qu'il y a des hom-
mes qui s'imaginent que tout leur est
permis devant une femme; mais si
l'on n'a aucun respect pour sa per-
sonne, on devrait avoir au moins la
pudeur de respecter sa souffrance et
ses larmes. Quand une pauvre fille est
malheureuse, quand elle est dans la
douleur, dans le désespoir, est-ce le
moment de venir l'écraser? De quel
nom puis-je appeler celui qui fait
cela? Est-ce un lâche, oui ou non?

L'INVENTEUR DU BEURRE



Ce fut, dit-on un arabe qui fit cette découverte sans le savoir. Pour voyager
dans le désert il emportait avec lui, à dos de chameau, des outres dans lesquelles
il mettait l'eau nécessaire à son voyage. Il remplaça un jour cette eau par du lait
mais en arrivant à l'étape il s'aperçut que ce liquide, fortement secoué en cours
de route, s'était transformé en une pâte qui lui inspira tout d'abord du dégoût.
Il la goûta néanmoins, par curiosité, et s'aperçut qu'elle était excellente; il raconta
la chose à ses amis à l'arrivée et, dès lors, un aliment nouveau fut créé.

— Monsieur Clavière, dit le comte,
vous ne mesurez pas assez vos paro-
les.

— Monsieur le comte, mes paroles
sont l'expression de ma pensée; j'ai
appris à parler franchement, sans
mâcher les mots, et je ne puis, en ce
moment, garder ce que j'ai sur le
coeur. Je suis venu ici remplir une
mission; avais-je sur les lèvres une
parole de colère? J'allais me retirer
lorsque M. de Simiane s'est trouvé de-
vant moi; est-ce ma faute si je n'ai
pu empêcher tout le sang de mes ve-
nes de bouillonner? Eh bien, ce que
j'ai à dire, je le dirai. Et tant pis s'il
sort de ma bouche des mots qui mor-
dent.

Vous, monsieur le comte, vous êtes
coupable, très coupable, et si votre
conscience ne vous reproche rien, je
vous trouve bien malheureux, et je
vous plains. Vous ne pouviez pas éle-
ver Marie Sorel jusqu'à vous, je le
comprends; vous allez épouser Mlle
Louise de Noyons; pour elle, pour
votre famille, pour le monde auquel
vous appartenez, vous quittez, vous
abandonnez votre amie, il le faut.
Mais si vous aviez laissé la demoisel-
le de magasin à son travail, si vous
aviez respecté son innocence, sa vie
ne serait pas aujourd'hui à jamais
brisée.

— Mon cher comte, dit le baron, M.
Clavière se découvre à nous complè-
tement; nous savons maintenant à
quoi nous en tenir; en effet, il nous
est facile de voir, dans le champion
de Mlle Sorel, l'ami qu'elle t'a donné
pour successeur, si, déjà, précédem-
ment, il n'avait pas une part de ses
faveurs.

Un double éclair traversa le regard
d'André.

— Monsieur riposta-t-il d'une voix
sourde je répondrai tout à l'heure à
ces horribles paroles. Votre attaque
ne m'atteint pas, mais c'est une nou-
velle insulte adressée à Mlle Sorel.

Se tournant vers Maxime, il reprit:

— Monsieur le comte, comme Ma-
rie Sorel, je suis né à Longereau
(Côte-d'Or). Je vous l'ai dit, je suis
son ami, ami d'enfance. Ma mère est
morte en me mettant au monde, et
c'est la mère de Marie qui m'a nourri
de son lait et élevé jusqu'à l'âge de
six ans. Je suis de huit ans plus âgé
que Marie Sorel et elle était déjà gran-
de que je l'appelais encore ma petite
soeur. A partir du jour où je suis en-
tré au lycée je ne l'ai plus vue que

très rarement. Il y a trois mois que je suis à Paris; Marie l'ignorait, et c'est ce matin, sachant qu'elle avait besoin d'entendre la voix d'un ami, que je suis entré chez elle pour la première fois.

Je l'ai trouvée dans les larmes et je n'ai pu, hélas! ni la rassurer sur l'avenir, ni la consoler. Il y a de ces douleurs profondes contre lesquelles les plus vives sollicitations de l'amitié sont impuissantes.

Hier, monsieur le comte, vous avez déclaré à la pauvre Marie que tout était fini entre vous et elle; mais il vous a semblé que vous ne lui aviez pas ainsi assez meurtri le cœur; il vous a fallu y ajouter un raffinement de cruauté, en disant à M. de Simiane, votre ami: "Je quitte Marie, si tu la veux, maintenant, tu peux la prendre."

Maxime rougit jusqu'aux oreilles.

— Moi, j'ai dit cela! exclama-t-il, j'ai dit cela!

— Vous l'avez dit à M. de Simiane qui l'a répété à Mlle Sorel. Eh bien, monsieur le comte, trouvez-vous que de pareilles paroles soient dignes d'un gentilhomme?

De rouge Maxime était devenu blême. Il fit trois pas vers le baron et s'écria d'une voix frémissante:

— Est-il vrai, dis, est-il vrai que tu aies dit cela?

Le baron, qui était resté un instant tout interdit, haussa les épaules et répondit avec audace et effronterie:

— Ne vois-tu pas, Maxime, que ceci est une invention de ce monsieur?

— Vous niez! s'écria André.

— Absolument.

— Ah! monsieur le baron de Simiane, vous êtes encore plus vil que je ne le croyais. Tout à l'heure, cherchant à salir une malheureuse victime qui, Dieu merci, est à l'abri de votre bave, vous n'avez pas craint de dire que j'étais son ami; ce matin, devant Mlle Sorel, votre langage a été celui d'un misérable! Eh bien, oui, monsieur le baron de Simiane, vous êtes un misérable, un lâche, un infâme!

Le baron devint livide et parut prêt à sauter à la gorge d'André.

— Monsieur André Clavière, s'écria-t-il d'une voix tremblante de fureur, vous me rendrez raison de vos insultes!

Le jeune homme le couvrit d'un regard de suprême mépris.

— Monsieur le baron de Simiane, répliqua-t-il d'un ton acerbe, il n'y a pas d'épithètes outrageantes que je n'aie le droit de vous cracher à la face. Je le dis encore, vous êtes un misérable, un lâche, un infâme!

Le baron ne se contenait plus.

— Monsieur Clavière, hurla-t-il, nous nous battons, je vous tuerai!

— Peut-être, monsieur. Je pourrais vous répondre que ne vous ayant pas insulté publiquement, vous n'avez aucune réparation à exiger, et je n'aurais qu'à vous tourner le dos avec le mépris et le dégoût que vous m'inspirez. Mais vous pourriez croire que vos airs de matamore me font trembler. Vous voulez un duel, je l'accepte."

André prit dans son portefeuille une carte de visite, écrivit sous son nom, au crayon: Grand hôtel du Louvre, et remit la carte au baron en disant:

— Monsieur, voici mon adresse. Demain matin, à dix heures, deux de mes amis auront l'honneur d'attendre vos témoins chez moi.

Sur ces mots, il salua les deux hommes et se retira.

— Oh! je le tuerai! prononça sourdement le baron.

— Tu en es capable, dit sèchement le comte.

Il s'affaissa dans un fauteuil, prit sa tête dans ses mains et n'écoula plus le baron, qui, après avoir parlé quelques instants sans pouvoir arracher une parole à Maxime, se décida à s'en aller.

L'amitié des deux intimes venait d'être mortellement atteinte.

XI—COMMENT ANDRÉ EMPLOIE SON TEMPS

André Clavière n'était pas à Paris depuis assez longtemps pour y avoir beaucoup d'amis; du reste, il n'avait pas cherché à s'en créer; il avait eu tout autre chose à faire.

Cependant il avait retrouvé à Paris un de ses anciens camarades de lycée. Après avoir été séparés pendant des années et même s'être complètement perdus de vue, les deux copains d'autrefois s'étaient revus avec le plus vif plaisir. On s'était serré les mains, on s'était embrassé, puis longuement, on avait parlé des beaux jours du lycée, du proviseur, des professeurs, des maîtres d'études, des gamineries et

des farces faites aux uns et aux autres.

"Te souviens-tu de ceci? Te rappelles-tu cela?"

Pendant qu'André Clavière continuait ses études à l'Ecole de droit, Philippe Beaugrand était à l'Ecole polytechnique, et ce dernier recevait le diplôme d'ingénieur des mines quand André arrivait au doctorat.

Philippe Beaugrand était aussi une nature d'élite, un homme de grand cœur, et André savait qu'il avait en lui un ami sincère, dévoué, sur lequel il pouvait compter, n'importe en quelle circonstance.

En sortant de l'hôtel de Rosamont André consulta sa montre. Il était quatre heures et quelques minutes.

— Il faut absolument que je voie Philippe ce soir, se dit-il; s'il n'est pas encore rentré, je l'attendrai.

Il prit une voiture de place et se fit conduire rue de l'Arcade. C'est dans cette rue que demeurait le jeune ingénieur des mines. Il était chez lui.

— Mon cher Philippe, lui dit André, je suis heureux de te rencontrer.

— Et moi enchanté de ta visite. Mais tu es pâle, agité, qu'as-tu donc?

— J'ai, mon ami, que demain ou au plus tard après-demain, je me bats en duel.

— Tu as un duel, toi!

— Mon Dieu, oui.

— Mais pourquoi te battras-tu?

— Pour l'honneur d'une malheureuse jeune fille odieusement outragée.

— Ah!

— Je ne t'ai pas dit pourquoi j'étais venu à Paris.

— C'est vrai.

— J'y suis venu pour elle.

— Un amour, alors?

— Un grand amour.

— Tu es aimé?

— Non.

— Et tu veux te battre, risquer de te faire tuer pour une femme qui ne t'aime pas!

— Je l'aime! moi... Elle est dans la douleur, elle est malheureuse, je la défends.

— C'est chevaleresque, mais...

— Je ne peux pas tout te dire, Philippe; mais, le moment venu, je te raconterai une lamentable histoire.

— Cette affaire ne peut-elle pas s'arranger?

— Impossible.

— Pourquoi?

— Parce que je veux ce duel aussi ardemment que mon adversaire.

— Mon cher André, un duel est toujours une chose grave.

— Je le sais.

— Est-ce ton adversaire qui est le provocateur?

— Non, c'est moi.

— Comment, toi, si bon, si doux d'habitude.

— La douceur du lion endormi.

— On dit, en effet, qu'il n'y a pas de pire eau que celle qui dort. Et quand a eu lieu la querelle?

— Il y a à peine une demi-heure. Tu vois, je suis venu tout de suite te trouver. Je n'ai à Paris qu'un seul ami, toi. Je pense que tu voudras bien être un de mes témoins, mon premier témoin.

— La mission que tu veux me confier est aussi délicate que peu agréable; mais, en cette circonstance, je ne peux pas refuser de t'assister.

— Merci, Philippe.

— Seulement je te préviens que je suis un antagoniste du duel et que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour t'éviter cette rencontre.

— Tu n'y parviendras point.

— Si, cependant, ton adversaire était prêt à accepter des excuses?

— Faire des excuses, moi!

— Pourquoi pas, si tu as tort?

— Des excuses à cet homme, jamais, jamais!

— C'est donc une haine?

— Une haine mortelle.

— Je ne te connais plus: André Clavière ayant de la haine!

— Ah! mon ami, si tu savais, si tu savais, tu comprendrais.

— Je comprends, mon pauvre André, que quelque chose d'extraordinaire se passe en toi.

— C'est une colère, une fureur que rien ne peut apaiser.

— Et voilà l'action que l'amour, surexcité par la jalousie, sans doute, peut avoir sur un homme.

— Je ne suis pas jaloux. Dans le cas présent, Philippe, c'est l'indignation qui m'anime et non la jalousie.

— Comment s'appelle ton adversaire?

— Il se nomme le baron Raoul de Simiane; et ce noble nom est porté par un misérable.

— Diable, Raoul de Simiane!

— Est-ce que tu connais cet homme?

— Un peu, pour l'avoir vu quelquefois.

— Ah!

— Raoul de Simiane est un des viveurs de Paris les plus en vue. Il a une très grande fortune, ce qui lui permet de faire toutes sortes de folies. Il fréquente les salles d'armes; c'est là que je l'ai rencontré cinq ou six fois. Il est de première force à l'épée et au pistolet et connaît à fond, paraît-il, tous les jeux de l'escrime. Il a été champion dans plusieurs assauts d'armes. Mon cher André, ton adversaire est extrêmement redoutable, je ne dois pas te le cacher. Es-tu bon tireur, toi?

— Non, vraiment. J'ai bien fait des armes, mais si peu... Enfin je sais tenir une épée et c'est ce qu'il faut.

— Oui, c'est ce qu'il faut, d'abord; mais ce n'est pas assez pour que tu puisses te mesurer sans trop de désavantage avec Raoul de Simiane. Sais-tu, mon pauvre André, que si ce duel a lieu le baron peut te tuer?

— Tout est possible. M. de Simiane a eu, d'ailleurs, la gracieuseté de me prévenir qu'il me tuerait. Mais, poursuivit le jeune homme en souriant, je ne suis pas encore un homme mort.

— Ne plaisante pas ainsi, André, je t'en prie.

— Est-ce que tu crois que je vais m'effrayer?

— Oh! je sais bien que tu es brave; mais la situation est grave.

— Sois tranquille, mon cher Philippe, je n'ai pas peur; si fort que soit M. de Simiane, je ne tremblerai pas devant lui.

— Soit; mais cela ne détournera pas de ta poitrine la pointe de son épée. Si je ne peux rien faire pour empêcher cette rencontre, que je déplore je te conduirai chez Pons, le célèbre maître d'armes.

(Suite à la page 38)

UN PROBLEME DIFFICILE



Le roi Charles II d'Angleterre demanda un jour à un groupe de savants de son royaume, comment il se faisait que l'eau d'un aquarium n'augmentait pas de poids après qu'on y avait mis quelques petits poissons. Les savants réfléchirent pendant de longues journées puis écrivirent des thèses fort longues pour expliquer la chose. C'est alors que le roi leur dit qu'il s'était moqué d'eux et que le poids de l'eau s'augmentait naturellement de celui des poissons. Pas un des savants n'avait eu l'idée de s'assurer de la chose.

10 PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

Les Mots Croisés du "Samedi"

LES DIX GAGNANTS

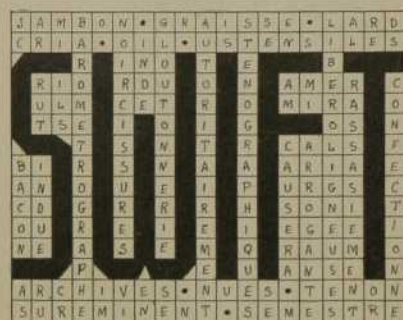
Problème Numéro 157

(DY-O-LA)

DIX JEUX DE CARTES

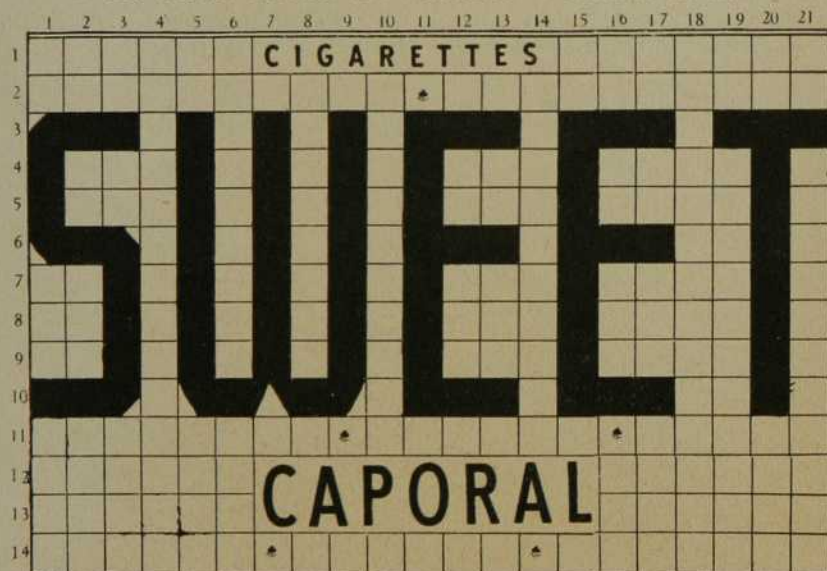
Dame Vve Philippe Bruneau, 8378, rue Foucher, Montréal, P. Q.; Mlle Jeannette Dorion, 84 Côte Ste-Geneviève, Québec, P. Q.; Mme Stolan Audet, 295½ Riche-lieu, Québec, P. Q.; Mlle Léna Hébert, 67, rue St-Paul, Boite 13, Coaticook, P. Q.; M. Jacques Robert, 2189, rue Davidson, Montréal, P. Q.; Mlle Gilberte Béland, 53, rue St-Sauveur, Québec, P. Q.; Mlle Laura Kégle, 276, rue St-Antoine, Trois-Rivières, P. Q.; Mme Z. Lorange, 38, rue St-Joseph, C. P. 205, Beauharnois, P. Q.; Mlle Blanche Emond, 39, rue Fraser Rivière-du-Loup, en bas, P. Q.; M. J. L. Simard, 48 rue St-Pierre, Jonquière, P. Q.

SOLUTION DU PROBLEME No 158



PARU DANS LE DERNIER NUMERO

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 159



Dernier délai: 28 décembre 1934

NOM

ADRESSE

VILLE

PROV.

Adressez vos solutions à :

LES MOTS CROISES, Le Samedi 975, rue de Bullion, Montréal, P. Q., Can.

HORIZONTALEMENT

- Objets que l'on obtient avec les cartes *Mains de Poker*. — Tabac, en anglais.
- Art de l'oiseleur. — "La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé." *Lancet* (pluriel).
- Avec qui on est lié d'amitié. — Poil de paupière. — Rendre par les pores de la peau une humeur aqueuse.
- Qui n'a point d'humidité. — Gros perroquet de l'Amérique du Sud. — Année, au datif latin.
- Article contracté.
- Partie dure du corps humain. — Se dit au jeu de tennis. — Celui qui est uni à une femme.
- Avoir avalé un liquide. — Espace de terre entouré d'eau. — Synonyme de indigotier.
- Terminaison de verbes. — D'un goût acide. — Anagramme de *last*.
- Pronom de la troisième personne.
- Qui plaît. — Débris que la mer rejette (pluriel). — Trempa dans la sauce.
- Heureusement imaginé. — Genre d'oiseau passereau.
- Se dit des parents issus de frères ou de sœurs. — Echouent, manquent à partir.
- Sorte de natte ou de tissu de paille. — Enveloppe qui contient le tabac d'une cigarette. — Ensemble des faits ou des éléments qui ont concouru à la formation de quelque chose (pluriel).

VERTICALEMENT

- Fleuve d'Italie, sortant du mont Viso. — Le plus grand fleuve de Sibérie. — Anagramme de *acte*.
- Participe passé du verbe *rire*. — Carte à jouer. — D'un goût acide. — Volumineux.
- Est, en anglais. — Pron. pers. de la 1ère pers. — Synonyme de *taout*.
- Qui a la vertu d'un médicament (f.).
- Article espagnol. — Du verbe *river* (renversé).
- Femmes de la Slavonie. — Un mot de *Nota Bene*.
- Abondance de biens.
- Qui a rapport à l'économie.
- Pron. dém. mis pour cela. — Situé.
- Terminaison de verbes. — Choisi par élection.
- Politesse dans l'esprit et dans les manières.
- Adjectif possessif féminin.
- Métal précieux. — Adj. poss. fém. — Qui n'a point d'éclat. — Petite prairie.
- Deux lettres de bec. — Qui n'admet point de division. — Recueil de bons mots. — Anagramme de *sain*.
- Qui émeut l'âme.
- Deux lettres de *cet*. — Qui présentent la couleur de la rouille.
- Pron. dém. masc. sing. — Solide engendré par un triangle rectangle.
- Partie dure du corps humain. — Etablissements où l'on mange, où l'on achète ses cigarettes.

(Suite de la page 37)

— Bah! à quoi bon?

— Comment, à quoi bon? D'abord tu te dégoûteras les bras et t'assurera de la solidité de ton poignet; ensuite, Pons, en deux heures t'enseignera le moyen de te défendre et de déconcerter ton adversaire par la hardiesse de tes feintes et la rapidité de tes mouvements offensifs.

André secoua la tête.

— Ce n'est pas en deux heures ni en quatre, répondit-il, que ton maître d'armes pourra faire de moi un habile tireur. Cependant, pour te faire plaisir et aussi pour ne pas me laisser égorger comme un mouton, sans me défendre, je t'accompagnerai à la salle d'armes de maître Pons.

— A la bonne heure.

— Maintenant il s'agit de trouver mon second témoin.

— A qui as-tu pensé?

— Mais à personne. J'ai compté sur toi pour me sortir d'embarras.

L'ingénieur réfléchit un instant.

— Oui, dit-il, comme en se parlant à lui-même, le docteur Balley ne refusera pas de nous rendre ce service.

— Balley, dis-tu?

— Oui, Charles Balley d'Auxonne.

— Qui était, au lycée, notre bon camarade. Je sais qu'il a étudié la médecine. Est-ce qu'il est à Paris?

— Non, pas à Paris, mais à Versailles où il est médecin-major au cinquième régiment de cuirassiers. Je vais, tout à l'heure, me rendre à Versailles, une petite heure de chemin, ce sera bientôt fait. Je verrai Balley et je suis sûr d'avance qu'il consentira aussi à être ton témoin. De cette façon nous aurons dans la même personne le témoin et le médecin.

— Cela se trouve à merveille, sans compte que je serai charmé de revoir un ancien camarade.

— Y a-t-il un lieu de rendez-vous fixé pour l'entrevue des témoins?

— Oui, chez moi, Grand hôtel du Louvre.

— A quelle heure?

— A dix heures du matin.

— C'est bien. Comme la politesse la plus élémentaire exige qu'on ne se fasse pas attendre, nous serons chez toi avant dix heures, Balley et moi.

— Merci, Philippe, merci, mon ami. Voilà bien de la peine que je te donne.

— Petite peine. L'important est que cette aventure ait un heureux dénouement.

André sourit tristement.

— Nous verrons ce qui arrivera, fit-il.

— As-tu encore quelque chose à me dire?

— Non.

— Alors, quittons-nous; je ne veux pas manquer le train qui va partir dans quelques minutes. Je trouverai Balley à son restaurant, hôtel de la Chasse, et je dînerai avec lui.

Tout en parlant, M. Beaugrand avait mis son chapeau et pris sa canne.

Les deux amis se séparèrent dans la rue en se disant:

— A demain.

André se dirigea vers la place de la Madeleine. C'était, d'ailleurs, le chemin à prendre pour rentrer chez lui. Il marchait lentement, la tête inclinée, pensif.

— Philippe n'a pas tort, se disait-il, de manifester certaines craintes et je ne sais pas, vraiment, à quoi je dois ma tranquillité d'esprit. Cette aventure, comme Philippe appelle mon affaire avec le baron de Simiane, peut fort bien avoir un dénouement fatal; je puis être mortellement blessé et même tomber mort sous un coup rudement porté. Chaque être en ce monde a sa destinée il faut que la mienne s'accomplisse. On ne saurait éviter ce qui doit arriver, pas plus qu'on ne peut arrêter la marche du temps. Si je dois mourir d'un coup d'épée, c'est que c'est écrit depuis longtemps au livre du destin.

Comme on le voit, André Clavière avait le fatalisme des Orientaux.

— Mais, reprit-il, si ce duel m'était fatal, si j'étais tué, que deviendrait ma pauvre Marie? Elle aurait quelques larmes pour son ami d'enfance. Hélas! n'ayant point son amour, elle ne pourrait pas me pleurer comme on pleure celui qu'on aime.

Pauvre Marie! elle se retrouverait seule au monde, sans un parent, sans un ami, seule, avec un enfant abandonné par son père, livrée au mépris des gens malveillants et sans cœur, qui n'ont aucune pitié pour le malheur.

Sa beauté ne lui serait-elle pas encore fatale? De nouveaux pièges lui seraient tendus, saurait-elle les éviter? Les rôdeurs du boulevard, débauchés éhontés, sont toujours là avec leurs convoitises, prêts à se précipiter sur la proie qu'ils guettent. Ah! la malheureuse enfant n'est pas née pour vivre parmi les méchants; elle est de celles qui sont destinées à être toujours des victimes.

Ma pauvre Marie, ma pauvre Marie!

André se laissait aller au cours de ses réflexions lugubres.

Soudain il s'arrêta brusquement et portait la main à son front:

— Mais oui, murmura-t-il, voilà ce que je dois faire. Comment n'ai-je pas eu tout de suite cette idée? Où donc avais-je la tête?

Il se jeta dans un fiacre, dont le cocher cherchait un client, en disant: — Boulevard Beaumarchais, numéro 43.

Sans répondre, le cocher cingla de la mèche de son fouet le flanc du cheval qui prit le trot.

A l'adresse donnée par le jeune homme demeurait un notaire appelé Mabillon. C'était un homme de quarante-cinq ans, très considéré, très estimé, jouissant enfin d'une excellente réputation qu'il avait acquise plus encore par son honnêteté, sa probité, sa bienveillance, que par ses capacités réelles d'officier ministériel.

Il était seul dans son cabinet lorsqu'un de ses clercs lui annonça M. André Clavière.

Le jeune homme fut immédiatement reçu.

— Hé, bonsoir mon jeune ami, dit le notaire qui s'était levé et s'avancé au-devant d'André la main tendue; qu'est-ce qui vous amène ce soir à l'étude?

— Une affaire sérieuse, importante.

— Oh! sérieuse, importante!... Enfin vous allez me parler de cela; mais, d'abord, asseyez-vous, là, dans ce fauteuil.

— Cher monsieur, vous êtes pour moi d'une bonté...

— Mais je ne suis méchant pour personne, fit le notaire en riant. En ce qui vous concerne, monsieur Clavière, vous m'avez été vivement et chaleureusement recommandé par mon ami Desbarres, mon meilleur ami, conseiller à la cour de Dijon; j'étais déjà prévenu en votre faveur et je n'ai pas eu de peine, dès vos premières visites, à vous prendre en grande amitié.

— Oh! monsieur.

— Vous méritez l'affection que j'ai pour vous; vous êtes franc, loyal; j'aime les natures droites, moi. Mais vous n'aimez pas à entendre faire votre éloge, je me tais. Parlez-moi maintenant de votre affaire... sérieuse.

— Monsieur Mabillon, je veux faire mon testament.

— Hein, fit le notaire ébahi, votre testament?

— Oui, monsieur, et je désire le signer demain, dans la journée, à l'heure que vous voudrez bien me donner.

— Bigre, mais vous êtes plus pressé qu'un vieillard à son lit de mort. A votre âge on peut attendre.

— On meurt à tout âge, monsieur.

— Sans doute, mais vous jouissez d'une santé parfaite.

— Les accidents mortels sont communs dans la vie; on peut être écrasé par une voiture; une pierre détachée d'une cheminée, d'une corniche ou d'un balcon peut vous tomber sur la tête, sans parler de la rencontre, sur une voie ferrée, de deux trains lancés à grande vitesse. Il est bon de prendre ses précautions contre toutes les éventualités.

— Oui, certainement; est-ce là le véritable motif?

— Oui, monsieur.

— Enfin il n'est pas défendu de faire son testament, au contraire; et, comme vous le dites fort bien, il n'est pas mauvais de prendre certaines précautions. Un testament est rarement définitif; à votre âge, monsieur Clavière, il ne peut l'être; il est certain qu'en avançant dans la vie vous aurez à changer plus d'une fois vos dispositions testamentaires.

— Oui, peut-être.

— Donc vous tenez à faire votre testament?

— J'y tiens absolument?

— En faveur de qui voulez-vous tester?

— Je veux qu'une jeune fille de Longereau qui demeure actuellement à Paris soit ma légataire universelle.

Le notaire plongea son regard dans les yeux du jeune homme, comme s'il eût voulu fouiller jusqu'au fond de sa pensée.

— Ah! fit-il.

Puis il reprit aussitôt:

— A quel degré de parenté est-elle avec vous, cette jeune fille?

— Elle n'est pas ma parente; sa mère a été ma nourrice elle est mon amie d'enfance, je l'ai appelée autrefois ma petite sœur.

— Mais vous devez avoir des parents?

— Des petits cousins très éloignés, qui ne me connaissent pas, que je n'ai jamais vus.

— Cette jeune fille, dont vous voulez faire votre légataire universelle, a une famille?

— Comme moi elle est orpheline et n'a plus aucun proche parent.

— Monsieur Clavière, avez-vous bien réfléchi, êtes-vous bien décidé?

— Oui, oui.

— Je suis notaire, mon jeune ami, et mon devoir est de vous mettre en garde contre un entraînement qui pourrait être regrettable.

— Je vous remercie, monsieur Mabillon; mais n'ayez aucune crainte; il n'y a pas d'entraînement irréfléchi dans mon intention, mais une résolution fermement prise. D'ailleurs, comme vous venez de le dire vous-même, je pourrai toujours modifier et même changer complètement mes dispositions testamentaires.

— C'est bien, je n'ai plus d'objections à faire. Donnez-moi les nom et prénoms de votre jeune fille.

— Sorel, Marie-Henriette.

Le notaire avait pris la plume pour écrire ses notes.

— Où demeure Mlle Sorel?

— Rue de Chabrol, numéro 42.

— Née à Longereau, Côte-d'Or. Savez-vous la date de sa naissance?

— J'avoue que cette date n'est pas dans ma mémoire.

— Nous la laisserons en blanc.

— Elle a dix-huit ans et demi.

— La date de sa naissance donnera exactement son âge. A-t-elle une profession?

— Elle est couturière.

— Et vous lui léguez tout?

— Biens fonciers immeubles, valeurs mobilières, tout, tout.

— Ce tout est énorme, monsieur Clavière.

— Vous connaissez mieux maintenant mes affaires que moi, monsieur Mabillon. Cependant, si j'ai quelques renseignements à vous donner...

— Nous trouverons ici tous les renseignements nécessaires, puisque nous avons à l'étude les actes de vos propriétés foncières, fermes et bois, et les récépissés de vos valeurs mobilières déposées à la banque de France.

— Alors, dès ce soir, vous allez pouvoir vous occuper du testament?

— Tout autre affaire cessante, mon premier clerc va s'y mettre, sous ma surveillance.

— Et demain il sera prêt à signer?

— Oui, demain, mais tard dans l'après-midi. La minute ne pourra guère être terminée que vers dix heures et il faudra copier les rôles.

— Naturellement, il faut le temps. A quelle heure pensez-vous que je doive revenir?

— A quatre heures, si vous voulez; je m'arrangerai de façon à ce que vous n'ayez pas à attendre.

— Alors, monsieur Mabillon, dit André en se levant, à demain, à quatre heures.

— C'est entendu.

Le notaire et son client se serrèrent la main.

XII—IL ETAIT TEMPS

André Clavière était content de lui. Il se figurait que c'était un devoir qu'il venait d'accomplir.

L'avenir de celle qu'il aimait, qui était tout pour lui, allait être assuré. Il n'avait plus à dire:

"Si j'étais tué, que deviendrait-elle?"

Assurément, il ne se considérait pas d'avance comme un homme mort; il espérait bien, au contraire, que son duel n'aurait pas une suite funeste; mais cela pouvait arriver et il prenait ses précautions.

(A suivre dans le prochain No.)

Une autre saison extraordinaire pour les trente

"Black Horses"

Les "Black Horses", ce groupe remarquable de 30 étalons percherons appartenant à la Brasserie Dawes, de Montréal, qui les met à la disposition des cultivateurs de la province de Québec pour fins d'élevage et pour l'amélioration de la race chevaline, viennent de terminer une autre extraordinaire saison d'exhibition. Ils ont en effet pris part à 23 expositions différentes et s'y sont couverts de lauriers.

Encore une fois, c'est "Captivator" qui s'est assuré les plus beaux succès en remportant pour la troisième année consécutive, les grands championnats à l'Exposition Nationale Canadienne, de Toronto; à l'Exposition du Canada Central, d'Ottawa; à l'Exposition d'Hiver, d'Ottawa, et à l'Exposition Western, de London, Ont. Il gagna aussi le championnat à l'Exposition d'Hiver, de Sherbrooke, ainsi qu'aux expositions de St-Hyacinthe, de Granby et de Dorval. Il se classa premier de la catégorie senior à chacune des dix expositions auxquelles il participa. Au nombre des autres récompenses qui lui furent encore décernées, il faut mentionner les titres de premier de comté, premier de six comtés, champion percheron à Saint-Hyacinthe; champion percheron à London; champion senior à l'Exposition Nationale Canadienne, de Toronto, à l'Exposition d'Hiver, d'Ottawa, à l'Exposition Royale d'Hiver, de Toronto, et à l'Exposition d'Hiver, de Sherbrooke.

Après "Captivator", c'est "Cylact" qui s'est le plus distingué parmi les "Black Horses" exhibés aux expositions cette année. Ce remarquable percheron de trois ans s'est maintenu en tête de sa classe aux cinq grandes expositions Centrale, d'Ottawa, à l'Exposition Nationale, de Toronto, à l'Exposition Royale d'Hiver, d'Ottawa, et à Lindsay, Ont. A ce dernier endroit, il gagna aussi la coupe pour le "meilleur cheval sur le terrain". A Ottawa, à l'Exposition d'Hiver, il fut grand champion de réserve, dépassé seulement par "Captivator".

"Leo Magnus II", qui a déjà 19 grands championnats à son crédit et qui tient encore un haut rang parmi les chevaux primés en dépit de son âge, s'est assuré la première place dans la classe des chevaux âgés, cette saison, à Napierville et Lachute; il s'est classé second à Lindsay et Dorval, troisième à l'Exposition du Canada Central, à Ottawa, et quatrième à l'Exposition Nationale, ainsi qu'à l'Exposition Royale d'Hiver, de Toronto.

"Kingston" s'est assuré les titres de grand champion et premier de la classe des chevaux âgés à Québec et Trois-Rivières; premier de sa classe à Napierville, et troisième à Dorval.

"Delbert" fut champion à Laprairie, deuxième à Valleyfield et troisième à Québec, ainsi qu'à Granby.

"Starlight Laget" a, pour sa part, obtenu de beaux succès: champion de réserve à Granby, il remporta le premier prix de sa classe à Ormstown; il fut deuxième à l'Exposition du Canada Central, d'Ottawa, à l'Exposition de London et à l'Exposition Royale d'Hiver, de Toronto; troisième à l'Exposition Nationale de Toronto. Dans la plupart des cas, il ne fut battu que par d'autres étalons du groupe des "Black Horses".

"Darby's Wonder", un cheval de trois ans, fut premier de sa classe à Lachute, et sortit deuxième, dépassé seulement par "Cylact", à l'Exposition Nationale de Toronto, à l'Exposition du Canada Central, d'Ottawa, et à l'Exposition de London, Ont. Il décrocha aussi deux autres prix à Dorval.

"Monarch's Laet" fut grand champion et premier de sa classe à Valleyfield, deuxième à Ormstown, quatrième à l'Exposition du Canada Central d'Ottawa et cinquième à l'Exposition Nationale, de Toronto.

"Rockwood Granite", grand champion à Chicago en 1931, fut de nouveau grand champion et premier de sa classe à Sherbrooke, l'été dernier. A Québec, il fut deuxième de sa classe, devancé seulement par "Kingston".

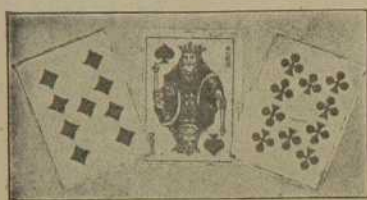
"Marq. II" fut le premier de sa classe de "trois ans" et champion junior à l'Exposition d'Hiver, de Sherbrooke; il gagna aussi un prix spécial à Brome et sortit troisième de sa classe à l'Exposition Royale d'Hiver, de Toronto, ainsi qu'à Ste-Scholastique.

"Condo", un autre cheval de trois ans, prit la tête de sa classe à Québec, tandis que "Lav Seno", âgé de deux ans, remporta le premier prix de sa classe à Dorval, le deuxième à London, ainsi qu'à l'Exposition d'Hiver, d'Ottawa, et le troisième à l'Exposition Nationale, de Toronto.

Au nombre des autres "Black Horses" primés, il y eut encore "Jupiter", "Brutus Jr.", "Prince", "Carlos", "Irida Boy's Buster", "Jonah", "King", "Don Pedro", "King Laet" et "Joliet II".

Les percherons de la Brasserie Dawes ont aussi gagné plusieurs prix de groupe de trois, à Québec; pour le meilleur groupe de cinq à l'Exposition Nationale de Toronto; et pour le meilleur groupe de quatre, à Lindsay, Ont.

Depuis qu'ils existent comme groupe, c'est-à-dire depuis 1931, les "Black Horses" ont engendré plus de 2000 poulains. Leur bienfaisante influence sur le type des chevaux de trait élevés au Canada, commence déjà à se faire sentir d'une façon qui permet d'anticiper, pour un avenir prochain, des résultats qui dépasseront même les plus ambitieuses espérances.



L'ART DE TIRER LES CARTES

Par J. MERY

Nota: Faute d'espace, nous n'avons pu insérer cette chronique hebdomadaire dans le numéro de Noël. En conséquence, la chronique de cette semaine fait suite à celle du numéro daté du 15 décembre.

No 14* (suite)

Dame de trèfle:

La consultante.

Neuf de coeur:

est assurée d'un gain.

Neuf de trèfle:

dans son entreprise.

Dix de pique:

malgré sa désolation et le souci.

Valet de carreau:

que lui procurent les ruses d'un homme.

Roi de pique:

intrigant, mais qui sera définitivement vaincu.

Sept de coeur:

Tout se terminera par un heureux succès.

Vous pouvez continuer l'interprétation de la manière suivante:

Prenez les douze cartes. Après les avoir mêlées, formez quatre paquets de trois cartes chacun et faites choisir l'un d'eux. Ce premier paquet mis de côté sera pour le consultant; le deuxième choisi sera pour la maison du consultant; le troisième pour les événements à venir; le quatrième, pour la surprise.

Imaginons que le premier tas est constitué par le neuf de coeur, le dix de pique, la dame de trèfle; — le deuxième, par le valet de carreau, le deux de pique, le trois de carreau; — le troisième par le huit de carreau, le neuf de trèfle, le roi de carreau; le quatrième, par le sept de coeur, le valet de carreau, l'as de pique.

Voici quelles seront les déductions:

1er paquet: LE CONSULTANT

Neuf de coeur:

Voici un commencement de déception pour le coeur.

Dix de pique:

et des chagrins qui en résultent.

Dame de trèfle:

Une femme bonne et influente va intervenir pour faciliter une heureuse conclusion. On peut avoir confiance en son action.

2e paquet: LA MAISON

Valet de carreau:

Une très bonne nouvelle.

Deux de pique:

au milieu d'inquiétudes.

Trois de carreau:

est sur le point d'apporter le calme et la joie, au foyer.

3e paquet: L'AVENIR

Huit de carreau:

Le consultant fera un petit voyage.

Neuf de trèfle:

pour une somme d'argent.

Roi de carreau:

qui lui sera donnée comme appui.

4e paquet: LA SURPRISE

Sept de coeur:

Un mariage projeté se réalisera.

Valet de carreau:

Une lettre va annoncer cette heureuse nouvelle.

As de pique:

et apprendre que tous les obstacles sont surmontés.

F - I - N

(* Commencé dans le No du 22 sept.)

LES DRAMES DE L'ARGENT

(Suite de la page 8)

du coup riches comme des gueux, ce qui ne changerait pas beaucoup quelques-uns d'entre eux, seraient alors bien obligés d'envoyer dormir ailleurs que dans leurs bureaux une proportion, d'ailleurs très faible, du personnel, car tout le monde sait qu'on travaille très fort dans les administrations.

Plus de marchands, revendeurs et fournisseurs divers... ainsi que d'été, ce serait le gâchis, l'inconnu, l'impossible, la pétaudière et l'abomination de la désolation, pensez-vous? Quelle erreur est la vôtre! On demanderait tout simplement à la bonne vieille terre, généreuse jusqu'à la prodigalité, de donner ce que que les autres vendent et l'on aurait, tout juste en échange d'un peu de sueur, des bonnes patates, des oeufs frais, des jambons parfumés parce que bien fumés; on mangerait de la vache qui ne serait pas enragée et l'on boirait des bibines délicieuses fabriquées à la maison. Ce serait la fin finale de la crise mondiale parce qu'au lieu de faire un simple tour à la campagne comme aujourd'hui on y ferait un retour total.

Il y a des routiniers qui prétendent que ça ne se pourrait pas et qu'il faut absolument de l'argent pour se procurer des choses qu'on ne peut pas fabriquer soi-même. C'est à voir; il faudrait d'abord décider si ces choses sont elles-mêmes indispensables au bonheur de l'humanité ou si l'on doit plutôt leur donner le nom de fardeau social. Est-ce, par exemple, un besoin pressant, celui d'acheter des canons avec des arrache-boyaux pour mettre dedans? Il y a bien d'autres choses encore qu'on pourrait ranger dans cette catégorie des inutilités.

S'il n'y avait pas d'argent, il n'y aurait pas de voleurs. M. de la Palisse, lui-même, aurait trouvé ça, et s'il n'y avait pas de voleurs il n'y aurait pas de besoin de tant de choses et d'autres gens si nombreux que je renonce à en faire la liste.

Et puis, dites-moi donc, si cet âge d'or sans or arrivait enfin sur terre, ça ne vous ferait pas un peu plaisir de ne plus payer de taxes du tout?

Il n'y aurait plus de créanciers ni de débiteurs; ça règlerait "ipso facto" la question des dettes de guerre qui doit durer encore trois cent mille ans, six mois, vingt-cinq jours et dix heures sans compter les siècles de supplément. Il est vrai que bien des dettes, aujourd'hui déjà, sont au régime paradisiaque de l'absence d'argent puisqu'elles se

règlent à l'aide de ce moyen aussi spécial qu'économique qu'on appelle de la monnaie de singe.

Les populations intégrales seraient sur le secours direct sans argent, le secours efficace de la bonne vieille boule terrestre qui a ceci de supérieur aux caisses financières, c'est que, plus on lui fait de trous, plus on trouve de fonds. Bref, ce serait l'idéal, bien que les tripoteurs de la Bourse affirment que, sans argent, il n'y aurait plus d'intérêt.

Par contre il n'y aurait pas de petits, moyens et gros Staviskys, comme il y en eut un peu et quelquefois beaucoup dans tous les pays à toutes les époques.

Tout le monde a, encore présent à la mémoire le *krach* retentissant de la Bourse de New-York et de quelques autres, il n'y a pas si longtemps. Des millions s'évanouirent en ces mémorables occasions et les intéressés en ont perdu connaissance aussi; la connaissance de ce que les millions sont devenus.

Dans les trafics d'argent, il se passe en effet de bien belles choses; on vend, non pas seulement ce métal, mais le papier qui le représente et surtout ce que ça pourrait représenter. C'est ainsi qu'il se fait d'admirables coups de commerce ayant pour base l'exploitation de mines de pâtés de foie gras ou de pépinières de saucisses. Le public fournit le matériel nécessaire ou l'engrais, c'est-à-dire de la monnaie, et il reçoit en retour une obligation: celle d'acheter un mouchoir pour pleurer la perte de ses fonds.

L'opération s'appelle également émettre des actions; c'est pourquoi il y a tant de gens qui en ont de mauvaises sur la conscience.

Qu'on ne vienne pas dire que le système des mines de pâtés de foie n'est qu'une fantaisie à laquelle nul ne se laisserait prendre; il y eut, sinon mieux, du moins tout aussi bien. La fameuse affaire de l'écosais Law, au commencement du dix-huitième siècle, fit assez de bruit en France pour qu'on s'en souvienne encore aujourd'hui. Le bonhomme Law, escroc de génie, doué d'un toupet de première grandeur, émit des actions du Mississippi qui devaient enrichir — disait-il — de façon merveilleuse tous ceux qui seraient assez malins pour en acheter. L'énumération des richesses qui n'existaient que dans son imagination fit une telle impression sur le public des gogos que le bonhomme Law avait à peine les doigts assez crochus pour râfler tout l'or qu'on

(Suite à la page 41)

LA SURVIVANCE DE L'AMOUR

(Suite de la page 26)

"Si seulement j'avais un fils comme vous pour me prendre ainsi souvent entre ses bras, il me consolait un peu à force de caresses. — N'est-ce pas que tout est désolé dans cette maison? — Mon piano est en deuil depuis que son violon s'est tu.

"C'est bien maintenant que la nuit est descendue sur mon âme, car ses yeux ne veillent plus sur moi. Nulle voix ne me dit de douces paroles familières. Sans lui les choses sont inertes. Le silence entoure mes souvenirs. Ma seule joie est de me rappeler combien nous nous aimions et que nous serons bientôt réunis!"

A ces mots, une flamme jaillit de son coeur et se répandit sur sa figure, comme une lampe, prête à s'éteindre, jette encore des lueurs vacillantes.

Je ressentis pour elle une grande pitié et une filiale tendresse, et ce fut avec regret que je la quittai.

Emu plus qu'il ne voulait le laisser paraître, Paul Daviau se tut quelques instants, puis il ajouta:

— Un ami de Bélize, Don Miguel Martino, arrivé à Montréal ce matin, m'a confirmé la nouvelle de la mort de ma vieille amie et m'a fait un récit navrant de ce qui se passe là-bas.

La dévastation grandit chaque jour. L'épidémie sévit. La ville n'est plus qu'un vaste champ de désolation. Les églises sont englouties. Seules les croix des monuments funéraires émergent des flots qui recouvrent le cimetière. L'autre jour, au milieu des cadavres, une femme en robe blanche flottait sur les eaux. Horreur! quelqu'un a reconnu en elle cette pauvre madame Krugger.

Chaque jour elle se faisait conduire près de la tombe de son Hermann adoré, et la mort l'avait surprise là, agenouillée sur la terre hostile et froide.

Ironie de la destinée: ces deux êtres si unis dans la vie ne reposent pas côte à côte dans la mort!

Marthe Hubert, remuée jusqu'au fond de l'âme, murmura:

— Forme blanche qui flotta comme un rêve sur les flots dévastateurs, n'es-tu pas l'emblème de la survivance de l'Amour!

LUCE BOILY

LES DRAMES DE L'ARGENT

(Suite de la page 40)

lui apportait en échange de son papier sans valeur.

Ce fut, naturellement, la faillite générale, mais le petit jeu dura tout de même deux ans, ce qui prouve bien que la bêtise des spéculateurs est plus profonde que les grands creux sous-marins dans lesquels on ait encore descendu la sonde.

A peu près vers les mêmes temps, les spéculateurs anglais gobaient un bouillon tout aussi salé avec la célèbre affaire de la South Sea Company, qui prétendait accaparer tout le commerce dans les mers de l'Amérique du Sud.

Je ne cite que ces deux exemples, qui ont été précédés et suivis d'une multitude d'autres, mais notre époque moderne peut se vanter, elle aussi, de belles combinaisons qui n'ont rien à leur envier. Elle peut même y ajouter certains genres de profiteurs qu'on ne connaissait pas autrefois parce que le progrès se fait sentir dans tout, surtout dans la manière de plumer les dindons ou, si l'on veut, de ruiner les naïfs. Malheureusement, les exemples ne servent à rien du tout dans cet ordre d'idées.

On voit même des compagnies, solidement établies, fortes de leurs monopoles, se permettre, de temps à autre, des petites opérations de ce genre; elles lancent des actions dans le public, payent de bons dividendes pendant un temps, ce qui leur fait de la réclame. Alors elles décuplent la quantité des actions, organisent un beau petit déficit et rachètent à vil prix tout le papier qu'elles ont émis. Cela s'appelle de la haute finance et non pas du vol.

Il y a aussi les loteries qui, même conduites honnêtement (oh, le drôle de mot quand on parle d'argent!) sont immorales parce qu'elles spéculent sur la rapacité des gens. Ce sont des pourvoyeuses de déceptions pour ceux qui ne craignent pas, c'est-à-dire la majeure partie des gens et des distributrices de vanité bête pour les gagnants. Elles sont immorales aussi parce qu'elles ne récompensent pas un travail mais une simple chance, et que cette chance va trop souvent à ceux qui ne la méritent pas.

Et que dire des maisons de jeu et de paris, antres de la convoitise

et souvent repaires de bandits, que l'argent seul entretient? On les condamne partout, ce qui ne veut pas dire qu'on les supprime. A peu près partout la loi les combat, mais en certains pays c'est avec des armes fort ébréchées; on voit même des bizarreries de ce genre: la loi ne permet pas de réclamer une dette de jeu ou provenant d'un pari mais, par contre, elle ne permet pas non plus, à celui qui s'est fait ainsi extorquer de l'argent, de le réclamer à celui qui le lui a gagné.

Elle n'autorise pas, tout en autorisant, sans autoriser.

Cela rapporte, d'ailleurs, quelque fois gros. Par exemple, la maison de jeu de Monte-Carlo paye une redevance fort élevée à la principauté; c'est juste d'un sens mais où ça ne l'est pas du tout, c'est quand on pense que le paiement de ces impôts élevés donnent une existence légale à la maison de jeu et que dans celle-ci on dépouille si bien les naïfs ou les passionnés qu'il y a toujours deux ou trois suicides par semaine.

Au fait, Judas a bien vendu le Christ pour trente deniers, une grande maison de jeu peut bien vendre l'honneur et la vie de simples mortels pour trente millions et plus.

Franchement, quand on y pense, l'homme n'a pas lieu de se féliciter d'avoir inventé les infâmes petites rondelles de métal dit précieux, et les papiers qui finissent toujours par devenir plus ou moins sales avec lesquels il a la bête illusion de bâtir son bonheur. Quand il a été fichu à la porte du paradis terrestre, les maux les plus variés n'ont pas cessé de lui dégringoler sur les épaules: le froid, le chaud, la misère, la faim, la peste, les puces, les taxes et tous les bienfaits de la science par dessus le marché.

Il paraît que ça ne lui suffisait pas encore, et il a inventé l'argent.

C'est ce qu'on appelle se consoler d'un ou plusieurs maux par un pire, mais comme c'est aux prix des pires maux qu'on gagne le paradis, faites Seigneur que nous ne manquions jamais d'argent... et pardonnez-nous le péché... capital.

NOTRE CONCOURS SPECIAL

10 prix à gagner

EXPLICATION

Le vieux maître jardinier est au jardin en train de faire voir à son jeune fils une belle rose qu'il s'apprête à couper. Où est donc l'enfant du jardinier? C'est à vous que nous laissons la tâche de le découvrir. Après que vous l'aurez trouvé, contournez la silhouette à l'encre et faites-nous parvenir votre solution.

Adressez à :

CONCOURS SPECIAL, *Le Samedi*, 975, rue de Bullion, Montréal, P. Q., Canada.



COUPON DU CONCOURS SPECIAL DU "SAMEDI"

No 5 — 29 décembre 1934

NOM

ADRESSE

VILLE

PROV.

(Les réponses seront reçues jusqu'au 28 décembre inclusivement.)

Nous choisirons dix bonnes solutions qui seront récompensées chacune d'un prix. Les DIX prix que nous donnerons ainsi chaque semaine, pour ce Concours Spécial, seront dix jolis jeux de cartes que nous vous expédierons par la poste. Les noms des DIX gagnants de chaque semaine paraîtront dans *Le Samedi*.

Les 10 gagnants de nos Jeux de Cartes

Numéro 3 — LE PORTRAIT D'UN HOMME

Mme OMER ARCAND, 35, 9ième Rue, Limoilou, Québec, P. Q.
Mme ALBERT BELISLE, 2377, rue Fullum, Montréal, P. Q.
Mme Veuve PHILIPPE BRUNEAU, 8378, rue Foucher, Montréal, P. Q.
Mme ANTONIO SEVIGNY, 375, rue St-Olivier, Québec, P. Q.
Mlle J. JEUNEHOTE, 225 Heath Street, West, Toronto, Ontario.
M. JOHN GENOIS, Saint-Raymond, Comté Portneuf, P. Q.
Mlle Blanche Emond, 39 rue Fraser, Rivière-du-Loup, P. Q.
M. GEORGES-ALBERT BEAUCHAMP, L'Annonciation, Co. Labelle, P. Q.
M. ROMUALD BOUCHARD, Ste-Marguerite-Marie de Causapscal, P. Q.
Mme JOS. BLACKBURN, 84, rue Price, Chicoutimi, P. Q.

COUPON
D'ABONNEMENT

La Revue
Populaire

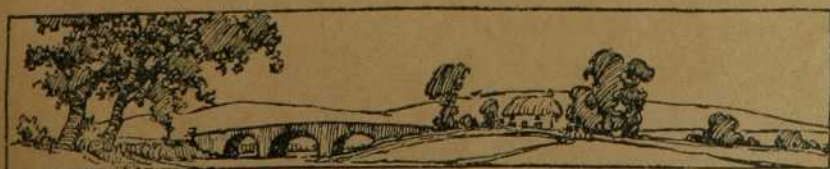
Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75c pour
6 mois (Etats-Unis: \$1.75 pour 1 an
ou 90c pour 6 mois) d'abonnement à
LA REVUE POPULAIRE.

Nom

Adresse

Ville

POIRIER, BESSETTE CIE, Ltée, Prop.
975, rue de Bullion MONTREAL





Il y a encore un cinquième des logements aux Etats-Unis qui n'ont pas d'éviers dans leurs cuisines.

Des expériences ont démontré que les épis de blé-d'Inde soumis à la réfrigération dans un délai maximum de quatre heures après leur cueillette peuvent conserver leur fraîcheur d'origine pendant au moins six mois.

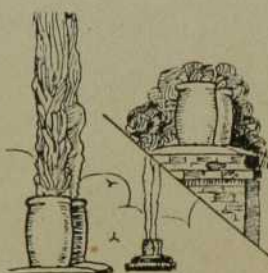
Un fermier de l'Ontario possède un coq à quatre pattes bien conformées et toutes les quatre bien daplomb sur le sol.

La Western Electric Company a construit un haut-parleur qui amplifie la voix humaine un million de fois; il permet de faire entendre un orateur à plusieurs milles de distance très distinctement.

Depuis 1930 seulement, cent quarante-cinq mille personnes ont été tuées aux Etats-Unis par les automobiles, soit une moyenne de cent par jour. Le total des accidents par an, graves ou non, est de huit cent mille, soit environ 185 par jour.

Un garagiste de New-York a trouvé un moyen original de publicité: il a tout simplement installé une auto sur le toit de son établissement et de telle manière que la voiture, en partie suspendue dans le vide, attire forcément le regard des touristes. Beaucoup d'entre eux veulent voir la chose de plus près et choisissent naturellement ce garage de préférence à un autre.

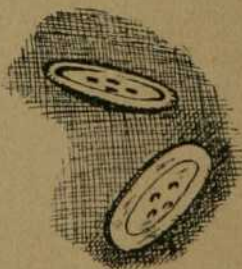
Une nouvelle sorte de bétail vient d'être produite par croisement du buffalo et du yak, puis du produit obtenu avec la vache domestique. Il en résulte un animal présentant les qualités de résistance du buffalo et la production laitière de la vache. Ce nouvel animal que l'on a désigné sous le nom de *cattalo* n'existe encore qu'au nombre d'une trentaine d'exemplaires dans le nord-ouest du Canada.



Il est facile de prédire un peu d'avance le temps qu'il fera en regardant la fumée sortant des cheminées. Si la fumée s'élève en colonne droite, ce sera du beau temps, et il pleuvra à peu près sûrement si la fumée ne gagne pas en hauteur et descend même vers le sol. Ceci est une conséquence de la pression atmosphérique, moins considérable en temps de pluie et plus forte en temps de sécheresse.

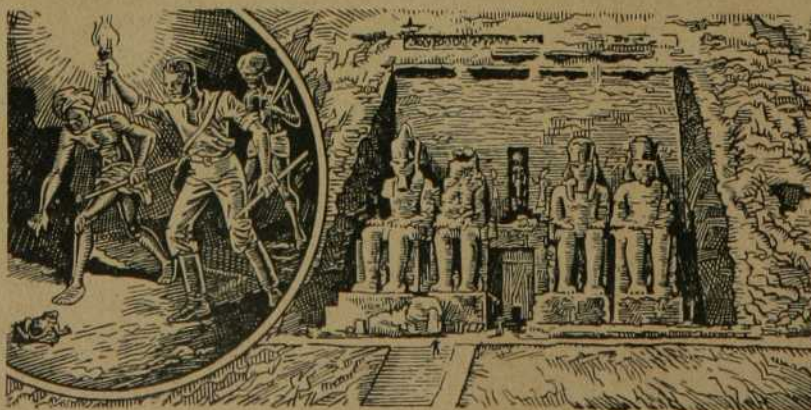
Des chimistes ont, paraît-il, trouvé le moyen de solidifier la gazoline en même temps qu'ils lui enlèveraient toutes ses impuretés ou matières étrangères à la formation d'un gaz unique. Ils obtiendraient ainsi de véritables briques de gaz solidifié, ce qui aurait le grand avantage de supprimer toutes fuites possibles de liquide inflammable dans le service des différents moteurs. Il suffirait de modifier en conséquence le réservoir des autos et de lui donner l'agencement convenable pour permettre la formation du gaz combustible avec les briques dont il s'agit. Ce serait, à n'en pas douter, un réel progrès dans la manipulation de la gazoline comme emmagasinage, transport et emploi.

On fait des boutons avec bien des choses, du bois, de l'os, de la nacre, etc., mais peu de personnes savent que les boutons ordinaires du commerce sont faits avec du lait. Ce lait, tout d'abord caillé est soumis à d'énormes pressions qui le solidifient dans des petits moules qui lui donnent la forme de boutons. Il ne reste plus ensuite qu'à percer deux ou quatre trous au milieu de l'objet obtenu et à le mettre en vente.



Le point le plus élevé du globe ne serait pas le mont Everest. La hauteur des montagnes a été mesurée jusqu'ici en prenant pour base le niveau de la mer, mais des savants prétendent que le point de départ pour la mesure doit être le centre de la terre afin d'obtenir ainsi le point le plus réellement saillant du globe. D'après cette méthode ce serait maintenant le Chimborazo dont le sommet serait éloigné du centre de la terre à une distance de 3,966 milles et 99 centimètres, tandis que l'Everest ne viendrait que second avec une distance de 3,965 milles et 66 centimètres.

LE TEMPLE DU CRAPAUD



Le grand temple égyptien d'Abu-Simbel a été construit il y a trois mille ans; c'est un vaste édifice de 185 pieds de hauteur et qui a été taillé en plein roc. En 1817, l'archéologue Belzoni fit enlever les sables qui le recouvraient et parvint à pénétrer à l'intérieur. Dans une salle hermétiquement close depuis des siècles il eut la surprise de trouver un énorme crapaud bien vivant. On n'a jamais expliqué comment ce crapaud avait pu pénétrer là et surtout comment il avait fait pour y vivre si longtemps.

On ignore généralement que toutes les plaques de licence d'auto en service aux Etats-Unis sont fabriquées dans les prisons.

En Kabylie, une veuve n'est pas autorisée à se remarier tant que le prix d'achat qui avait été payé pour elle à ses parents n'a pas été retourné à la famille de son mari.

A Chester, Angleterre, tout homme qui ne se découvre pas au passage d'un enterrement peut être traduit en justice; une ancienne loi, toujours en vigueur, qualifie cette indifférence de délit et prévoit des sanctions qui peuvent aller jusqu'à l'emprisonnement.

Dans une caverne près de Nazareth on a découvert quatre squelettes humains vieux de plus de cent mille ans. Le professeur Albright, directeur anglais des recherches orientales, estime que ces squelettes se rattachent à une date importante dans l'histoire de l'évolution de l'humanité.

Deux jeunes filles de Liverpool gagnent leur vie à se promener. Ce sont elles qui mettent à l'épreuve les nouveaux genres de chaussures pour femmes et elles doivent accomplir une marche de douze mille chaque jour. Un pedomètre attaché à leur jambe droite enregistre fidèlement le nombre de pas qu'elles font au cours de la journée et, par suite, la distance parcourue.

Le cri du paon n'est pas très beau, loin de là mais il a une grande portée, on peut l'entendre à plus d'un mille. Ce n'est pourtant pas l'oiseau le plus bruyant, le cacatoès en effet peut pousser des cris plus fort que le bruit d'une douzaine de puissantes trompes d'auto, et l'oiseau-cloche du Brésil ne manque pas de voix non plus. Son cri, toutefois, est fort curieux, cet oiseau qui est tout au plus de la grosseur d'un pigeon émet des sons qui ressemblent, à s'y méprendre, à ceux du choc d'un gros marteau sur une enclume.

Les plus beaux cadeaux
à donner

Les plus agréables
à recevoir

De la bonne lecture pour
tous les membres de
la famille

Roman complet: LE SECRET D'ALLETTE, par Claude Bressac
Novembre 1934

LE FILM 10



Un abonnement d'un an
à nos publications :

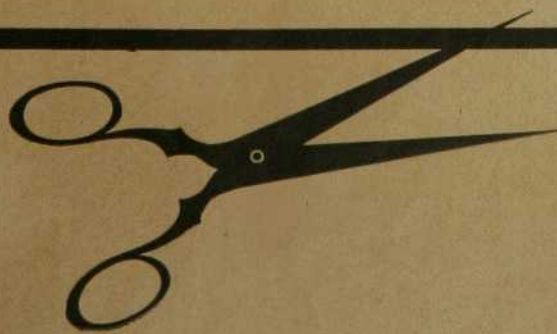
**LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM**

\$5.00

**prix spécial à l'occasion
des Fêtes**



POIRIER, BESSETTE & CIE, limitée
975, rue de Bullion,
Montréal, P.Q.



Messieurs : — Veuillez trouver ci-joint la somme de \$5.00 pour un abonnement d'un an au Samedi, à La Revue Populaire et au Film, que vous enverrez à moi-même ou aux personnes désignées ci-dessous :

Nom
Adresse

Nom
Adresse



QUELQUES-UNES DES

57



ALIMENT DELICIEUX, SOUTENANT, POUR LES APPETITS D'HIVER

SI VOUS VOULEZ régaler tout spécialement les membres de votre famille, servez-leur des Fèves cuites au four Heinz, un de ces jours où le froid pincera dehors. Vous verrez que tout le monde sera enchanté de votre idée.

C'est que les Fèves Heinz sont différentes des autres; ce sont toutes de belles grosses fèves triées à la main et remplies d'éléments nutritifs — des fèves d'une couleur appétissante et uniforme.

Mais ce n'est pas tout: pour que des fèves au lard soient vraiment savoureuses, tendres et faciles à digérer, il faut qu'elles soient préparées avec soin et cuites durant de longues heures en mijotant lentement. C'est ainsi que l'on procède dans les cuisines de la maison Heinz et c'est ce qui fait que les fèves de cette marque réputée possèdent ce goût et cette texture qui leur ont valu la préférence dans les familles canadiennes.

Maintenant que la température froide est revenue et que les appétits sont mieux aiguisés, servez souvent à la maison des Fèves cuites au four Heinz. Ayez un repas de fèves au moins une fois par semaine et, de temps à autre, servez-en aussi comme entremets. Vous verrez qu'elles mettront une agréable variété dans vos menus. Les Fèves cuites au four Heinz se vendent à prix modiques et en plusieurs variétés, pour tous les goûts; elles se présentent aussi en boîtes de grandeurs variées.

H. J. HEINZ CO., FONDÉE À LEAMINGTON, CANADA, EN 1909

4
VARIETES

1. Avec lard et sauce aux tomates

2. En sauce aux tomates, sans viande (style végétarien)



3. Style Boston, avec lard et sauce à la mélasse

4. Fèves "kidney" rouges, avec lard et sauce spéciale



FEVES *cuites au four* HEINZ